N° 70-71 JUILLET-AOUT 1925.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La mortification

et l'élévation infinie de notre fin surnaturelle

Premiers mouvements déréglés et « activité naturelle »

Après avoir montré que la mortification est nécessaire pour détruire en nous les suites du péché originel et celles de nos péchés personnels, il importe de voir comment elle doit contribuer à subordonner parfaitement notre activité naturelle à la vie de la grâce, pour que nous ne perdions jamais de vue l'élévation infinie de notre fin surnaturelle.

Si l'homme avait été créé dans un état simplement naturel, avec un corps et une âme immortelle, mais sans la vie de la grâce, il aurait dû discipliner ses passions, les soumettre à la droite raison et à la volonté, et soumettre aussi ces facultés supérieures à Dieu, Auteur de sa nature, qu'il aurait dû aimer par-dessus tout comme un fidèle serviteur; mais il n'aurait jamais connu Dieu que par le reflet de ses

perfections dans le miroir des créatures. De fait il a plu au Très-Haut dans son infinie bonté de nous appeler à une fin dernière, incomparablement plus haute, de nous appeler à le voir immédiatement, face à face, comme Il se voit, et à l'aimer comme Il s'aime. Il lui a plu de nous faire participer à sa vie intime, et dès ici-bas la vie de la grâce est la vie éternelle commencée, *inchoatio vitae æternæ*, puisqu'elle est le germe de la gloire, *semen gloriae*.

Il s'ensuit que l'homme doit vivre non pas seulement d'une façon raisonnable, mais d'une façon *surnaturelle*, et cela en tous ses actes délibérés, car tous et chacun doivent être ordonnés au moins virtuellement à notre fin dernière surnaturelle, but de notre voyage (1). Nous devons vivre non pas seulement comme des êtres raisonnables, mais comme des enfants de Dieu, rachetés par son Fils unique: il ne faut pas seulement soumettre nos passions à la droite raison, mais subordonner la raison elle-même à la foi, à l'esprit de foi, et toute notre activité naturelle à la vie de la grâce, de la charité, à la fidélité au Saint-Esprit.

L'élévation infinie de notre fin surnaturelle requiert par suite d'une façon spéciale la mortification des premiers mouvements intérieurs de concupiscence, d'orgueil, de colère, de jalousie, d'envie, et même la mortification d'une activité naturelle, qui, sans être manifestement répréhensible, ne tarderait pas à se développer au détriment de la vie de la grâce. Ce qu'on entend généralement dans le langage ascétique par *activité naturelle*, c'est une activité qui n'est pas assez subordonnée à notre fin dernière surnatu-

(1) Cf. S. Thomas, I^a II^ae, q. 18, a. 9. Il n'y a pas d'acte délibéré individuel qui soit *indifférent*, c'est-à-dire ni moralement bon, ni moralement mauvais. Si quelques-uns sont indifférents à raison de l'objet, comme le fait d'aller se promener, ils sont soit *bons*, soit *mauvais*, à *raison de leur fin*, car l'homme doit faire tout ce qu'il fait pour une fin honnête, subordonnée à la fin dernière surnaturelle, qui doit être aimée par-dessus tout.

relle, une activité qui n'est pas sanctifiée, mais qui procède presque uniquement d'un tempérament porté à s'extérioriser, de l'enthousiasme naturel, d'une curiosité mal disciplinée, du besoin de se distraire, d'exercer de l'influence, de faire parler de soi, d'arriver à une situation en vue. Ainsi, tout en faisant du bien sans doute, on tend inconsciemment à *se faire centre*, à attirer à soi au lieu d'attirer les âmes à Dieu, et l'on oublie la parole du Maître : « Cherchez le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Il est étonnant à quel point cette activité naturelle peut se développer au détriment de la vie de la grâce ; il n'est certes pas rare de trouver des chrétiens qui ont une grande culture littéraire, scientifique ou juridique et chez lesquels la foi chrétienne ne semble guère s'être développée depuis leur première communion ; s'ils la conservent encore, elle est sans aucune proportion avec leur activité naturelle ; et elle court les plus grands dangers, car elle n'est pas assez éclairée, assez forte pour se défendre contre toutes les les objections qui se présentent dans un pareil état d'esprit. De grands savants sont souvent, sans s'en rendre compte, de véritables nains spirituels.

Il se peut même que des personnes qui se vouent à l'apostolat extérieur, ou à l'étude, même à l'étude de la philosophie, de la théologie, de l'exégèse, du droit canonique, se laissent tellement prendre par l'activité naturelle que la vie de la grâce, l'esprit de foi n'exercent plus qu'une très faible influence en elles. Au milieu de ce surmenage, de ces préoccupations souvent très humaines, qui donnent l'*illusion d'une vie intense*, c'est peut-être, aux yeux de Dieu, le vide ou un étiolement surnaturel voisin de la mort.

L'élévation infinie de notre fin surnaturelle exige donc une mortification que l'homme naturel ne saurait comprendre, une mortification qui est obligatoire comme la

perfection de la charité, ou de l'amour de Dieu, perfection que nous ne sommes pas tenus de réaliser immédiatement, mais à laquelle chacun selon sa condition doit tendre, en vertu du précepte suprême (IIª IIªᵉ, q. 184, a. 3).

Voyons ce que Notre-Seigneur dit à ce sujet dans le Sermon sur la montagne, par rapport aux premiers mouvements déréglés ; nous l'appliquerons ensuite à ce que l'ascétique appelle « l'activité naturelle ».

*
* *

I. — *La mortification des premiers mouvements déréglés*

Notre-Seigneur, voulant montrer, dans le Sermon sur la montagne (Matth., v), l'excellence de la loi nouvelle, loi d'amour et de grâce, sa supériorité sur la loi de crainte de l'Ancien Testament, insiste, en commençant par les huit béatitudes, sur l'élévation de notre fin surnaturelle : « Bienheureux les pauvres en esprit..., les doux..., bienheureux ceux qui pleurent..., ceux qui ont faim et soif de justice..., les miséricordieux..., les cœurs purs..., les pacifiques..., bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. » Ils seront consolés, rassasiés, ils obtiendront miséricorde, ils verront Dieu, ils seront appelés ses enfants, leur récompense est grande dans les cieux.

Comment atteindre une fin si haute, qui n'est autre que la vie même de Dieu pour l'éternité? — Il faut commencer à la vivre dès ici-bas par la grâce : « *Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (Matth., v, 48).

Pour cela une grande mortification est nécessaire, non seulement extérieure, mais surtout intérieure ; mortifica-

tion des moindres mouvements déréglés de concupiscence, de colère, de haine, d'orgueil, d'hypocrisie, etc...

Le vrai chrétien ne doit garder aucun *ressentiment*, aucune animosité dans son cœur : « *Lorsque tu présentes ton offrande à l'autel, si tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère; puis viens présenter ton offrande* » (Matth., v, 24). — « *Accorde-toi avec ton adversaire au plus tôt* » ; il faut voir en lui non pas seulement un adversaire, mais un frère, un fils de Dieu. Bienheureux les doux !

Mortification de *la concupiscence*, du mauvais regard, du mauvais désir, par lequel on commettrait déjà l'adultère dans son cœur : « *Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le... ; ta main..., coupe-la ; car il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périsse et que ton corps tout entier ne soit pas jeté dans la géhenne* » (Matth., v, 29). — L'œil droit qui est occasion de chute, c'est parfois une pensée déjà mauvaise sous prétexte d'apostolat, c'est quelquefois l'ami, le conseiller, même le père, qui s'égare et qui porte au mal. Notre-Seigneur ne peut s'exprimer d'une façon plus énergique pour montrer le danger : « Si ton œil droit te scandalise, arrache-le. » Recours, s'il le faut, aux austérités corporelles, au jeûne, aux veilles, aux disciplines ; tu y trouveras une plus grande liberté d'esprit (1).

Mortification de tout *désir déréglé de vengeance* : « *Vous avez appris qu'il a été dit : « Œil pour œil, dent pour dent. » Et moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant.* » Ne répondez pas à l'injure avec aigreur pour vous venger ; sans doute il faut jusqu'à la mort résister au méchant qui veut nous porter au mal, au péché ; mais tout chrétien doit

(1) Cf. II^{a} II^{æ}, q. 147, *de jejunio*.

avec patience supporter les injures, sans haine, ni irritation. « *Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui la gauche. S'il veut t'appeler en justice pour avoir ta tunique, abandonne encore ton manteau.* » C'est-à-dire sois prêt à supporter l'injustice avec longanimité. Cela convenait particulièrement aux Apôtres pour fonder l'Église, ils devaient supporter le choc terrible des persécutions, et bien des païens à la vue de leur constance héroïque et de leur bonté devaient se convertir. Mais c'est aussi à tous les chrétiens qu'est recommandée ici la patience dans le support des injures; car c'est elle surtout qui brise la colère de l'adversaire et qui le convertit. Le chrétien doit être moins préoccupé de défendre jalousement ses droits que de gagner à Dieu l'âme de son frère irrité. Sa charte à lui n'est pas la Déclaration des droits de l'homme, mais l'Évangile. On voit ainsi la hauteur de la justice chrétienne, qui doit toujours s'unir à la charité. A celui qui veut nous prendre notre tunique, il vaut mieux donner aussi notre manteau, que de commencer un procès qui diviserait profondément les âmes. A tous il est ici recommandé d'éviter la contention dans les dissentiments avec le prochain; aux parfaits il est dit qu'il ne convient pas qu'ils entrent en litige, à moins d'intérêts supérieurs dont ils ont garde; s'ils ne peuvent céder sur leurs devoirs, ils le peuvent sur leurs droits, pour le bien surnaturel de celui qui s'irrite contre eux. Ainsi ont fait tous les saints.

Mortification *de l'égoïsme, de la volonté propre*, par une grande pratique de la charité : « *Si quelqu'un veut t'obliger à faire mille pas, fais-en avec lui deux millle. Donne à qui te demande et ne cherche pas à éviter celui qui veut te faire un emprunt.* » Si quelqu'un te demande un service, un secours, sois prêt à lui donner par bonté plus encore qu'il ne demande; ne t'attache pas aux biens terrestres, mais considère plutôt l'âme de ton prochain.

Mortification des sentiments de *haine* à l'égard même des pires ennemis : non seulement patience surnaturelle, pardon des injures, mais amour des ennemis : « *Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent : afin que vous soyez les enfants de votre Père, qui est dans les cieux... Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas autant? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus que les païens?* » — Le motif formel de la charité est en effet infiniment supérieur à celui d'une amitié naturelle. Nous aimons naturellement ceux qui nous font du bien, comme nous sommes portés à haïr ceux qui nous font du mal et à rester indifférents vis-à-vis des autres. L'amour naturel nous fait aimer le prochain pour ses bonnes qualités naturelles et pour les bienfaits reçus de lui. Le motif formel de la charité est tout autre, puisque nous devons aimer surnaturellement même nos pires ennemis; nous devons les aimer du même amour surnaturel et théologal que nous avons pour Dieu, en considérant par la foi que ces ennemis, s'ils ne sont pas actuellement enfants de Dieu, sont appelés à le devenir, sont sollicités par la grâce divine à se convertir; nous devons prier pour leur conversion, pour leur salut, désirer qu'ils arrivent comme nous au terme du voyage, à la vie du ciel, par la bénédiction et le secours de notre Père commun, que nous devons tous éternellement glorifier. Pour aimer ainsi surnaturellement le prochain dont on souffre, il faut le regarder surnaturellement avec les yeux de la foi, voir en lui un fils de Dieu et, pour l'amour de Dieu, lui vouloir les vrais biens surnaturels, qui ne passent pas. Cela demande évidemment la mortification de tous les mouvements d'antipathie, d'aversion, de rancune; tout cela doit être brûlé par le feu de la charité, pour que cette vertu

tienne véritablement la première place en nos âmes et anime tous nos actes.

Notre-Seigneur demande enfin très énergiquement, surtout aux personnes consacrées à Dieu, la mortification des moindres mouvements d'*hypocrisie* et d'*orgueil spirituel*, car si notre justice ne surpasse pas celle des scribes et des Pharisiens, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux : « *Gardez-vous de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour être vus d'eux ; autrement vous n'aurez pas de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux.* Quand donc tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues » (Matth., VI, 1). « Lorsque vous priez, ne faites pas comme les hypocrites, qui aiment à prier debout dans les synagogues et au coin des rues, afin d'être vus des hommes... Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre, comme font les hypocrites, qui exténuent leur visage, pour faire paraître aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense » (Matth., VI, 16).

A ce sujet Jésus nous indique quel doit être *l'esprit de la mortification :* mourir au péché et à ses suites par amour de Dieu : « Pour toi, quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père, qui est présent dans le secret, et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (Matth., VI, 18). Parfume ta tête avec l'huile de la charité, de la miséricorde et de la joie spirituelle. Lave ton visage, c'est-à-dire purifie ton âme de tout esprit d'ostentation et de toute affection désordonnée. Lorsque tu accomplis ces actes de piété, il ne t'est pas défendu d'être vu, mais de vouloir être vu, car tu perdrais ainsi la pureté d'intention qui doit aller directement à Dieu, au Père présent dans le secret de ton âme.

Autre mortification de l'orgueil : « *Ne jugez point*, afin que vous ne soyez point jugés. Car selon ce que vous aurez jugé, on vous jugera... Pourquoi regardes-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans le tien? » — Le jugement téméraire, généralement né de l'orgueil, affirme, sur de légers indices du mal, l'intention mauvaise du prochain ; c'est un manque à la charité et aussi à la justice ; on s'arroge une juridiction qu'on n'a pas : Dieu seul peut juger des secrets des cœurs, tant qu'il n'y a pas eu de manifestation extérieure suffisante. Celui qui juge ainsi témérairement est un juge vendu par son orgueil, qui voit dans le prochain non pas un frère, mais un rival à supplanter.

Notre-Seigneur demande enfin très spécialement à ceux chargés d'instruire les autres des choses du salut la mortification de l'*orgueil intellectuel* : Il dit en parlant des pharisiens : « Ils aiment la première place dans les festins, les premiers sièges dans les synagogues, les salutations dans les places publiques et à s'entendre appeler Rabbi par les hommes. *Pour vous, ne vous faites point appeler Rabbi; car vous n'avez qu'un seul Maître, et vous êtes tous frères*... Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Mais quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé » (Matth., XXIII, 6-12).

De même saint Paul dira (I Cor., VIII, 1) : « La science enfle, tandis que la charité édifie. Si quelqu'un présume de sa science, il n'a encore rien connu comme on doit le connaître. Mais si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de Lui. » — Comme le dit saint Thomas en commentant ce texte de saint Paul, la science sans la charité est inutile au salut et porte à s'enorgueillir ; tandis que la charité, elle, édifie. Il faut donc ajouter à la science la charité, et chercher la vérité, non par curiosité et vaine gloire, mais par amour de Dieu et des âmes ; alors la science elle-

même deviendra utile au salut. « Il y en a, dit saint Bernard, qui veulent savoir pour savoir, et c'est curiosité; d'autres pour être connus, et c'est vanité; d'autres pour vendre leur science, et c'est un calcul sans noblesse; d'autres pour s'édifier, et c'est prudence; d'autres enfin pour l'édification du prochain, et c'est charité. »

Il faut ici une mortification et une vertu spéciale, pour réfréner d'une part la curiosité, pour vaincre d'autre part la paresse intellectuelle, et ordonner l'étude à une fin surnaturelle, à l'amour de Dieu et des âmes. Cette vertu est celle de studiosité ou d'application à l'étude, vertu qui doit être animée par la charité pour ne pas sacrifier dans le travail intellectuel le principal à l'accessoire, le Créateur à la créature, et pour ne pas, comme il arrive souvent dans une étude minutieuse et critique de la lettre de l'Évangile, s'arrêter à l'écorce et perdre l'esprit même de la parole de Dieu (1).

Saint Thomas insiste sur ce point en expliquant la fin du Sermon sur la montagne : « *Quiconque entend ces paroles et les met en pratique, sera comparé à un homme sage, qui a bâti sa maison sur le roc... Mais quiconque les entend, sans les mettre en pratique, sera semblable à un insensé qui a bâti sa maison sur le sable.* La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et ont battu cette maison, et elle a été renversée, et grande a été sa ruine » (Matth., VII, 24). — Le Docteur angélique dit à ce sujet : « A chacun de voir sur quoi il construit..., quel est le fondement sur lequel repose son intention. Certains écoutent (la parole de l'Évangile) seulement pour savoir; ils édifient seulement sur l'intelligence, et c'est là bâtir sur le sable... D'autres l'écoutent pour la pratiquer, pour aimer Dieu et le prochain, et c'est là édifier sur le roc,... sur la

(1) Cf. S. THOMAS, II^{a} II^{ae}, q. 166, de studiositate.

charité : Qui nous séparera de la charité du Christ (Rom., VIII, 35) (1). »

Nous voyons ainsi par le Sermon sur la montagne, auquel il faut toujours revenir pour ne pas perdre de vue la grandeur de la morale chrétienne, que l'élévation infinie de notre fin surnaturelle demande à tout chrétien la mortification généreuse de tous les mouvements déréglés de son cœur : concupiscence de la chair et des yeux, orgueil de la vie, d'où naissent les sept péchés capitaux, qui sont eux-mêmes le principe d'une foule d'autres péchés, souvent plus graves encore, qui détruisent la vie de la grâce, nous détournent de la fin dernière et nous mettent sur la voie de la damnation. L'esprit de cette mortification réclamée par la loi nouvelle est donc l'esprit d'amour de Dieu et des âmes en Dieu. Mais, on n'y pense pas assez, cette loi d'amour et de grâce réclame aussi la mortification d'une « activité naturelle » qui, sans être manifestement désordonnée dans l'ordre naturel, se développerait au détriment de la vie divine.

*
* *

§ II. — *La mortification de l' « activité naturelle ».*

Dans la terminologie ascétique et mystique, les auteurs spirituels entendent par « activité naturelle » l'action de l'âme qui s'exerce en dehors de l'influx de la grâce et au préjudice de celle-ci ; c'est une activité non sanctifiée, qui en se développant nous écarte de l'union divine et nous dispose de plus en plus au naturalisme pratique.

Elle doit être surveillée et mortifiée au nom même de ce

(1) S. THOMAS, *in Mattheum*, VII, 24.

principe de saint Thomas qu'*il n'y a pas d'acte délibéré individuel qui soit indifférent*, c'est-à-dire ni moralement bon, ni moralement mauvais (1). Si quelques actes sont indifférents à raison de leur objet, comme le fait d'aller se promener, lorsque nous les accomplissons d'une façon délibérée, nous les voulons soit pour une fin bonne, soit pour une fin mauvaise. Or l'homme doit agir le plus possible *d'une façon délibérée, non machinale*, et faire tout ce qu'il fait *pour une fin raisonnable, honnête, finalement pour Dieu*, que nous devons aimer par-dessus tout, et à qui nous devons ordonner au moins virtuellement tous nos actes.

« *Nul ne peut servir deux maîtres à la fois ;* car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et la Richesse (2) », Dieu et le monde. On ne peut poursuivre deux fins dernières différentes, dont chacune serait considérée comme le bien suprême (3). « *Soit que vous mangiez*, dit saint Paul, *soit que vous buviez, ou quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu* (4). » De même, a-t-on dit, que sur les Alpes, dans la région du Saint-Gothard, à la ligne de partage des eaux, chaque goutte d'eau va soit au nord, vers le Rhin et la Mer du Nord, soit au Sud vers le Rhône ou le Tessin et la Méditerranée, ainsi dans notre vie chaque acte délibéré va dans la direction du bien ou dans celle du mal. En matière morale, dans la réalité concrète de la vie, la neutralité n'existe pas ; aussi devrions-nous penser souvent aux *conséquences proches ou lointaines de nos actions*, d'une activité naturelle en apparence

(1) I^{a} II^{ae}, q. 18, a. 9 : « Necesse est, omnem actum hominis a *deliberativa* ratione procedentem, *in individuo* consideratum, esse *bonum* vel *malum*. »

(2) Matth., VI, 24. — (3) I^{a} II^{ae}, q. 1, a. 5. — (4) I Cor., X, 31.

bonne ou inoffensive, mais qui, née en dehors de l'influx de la grâce, tend à se développer au détriment de celle-ci. Que de fois la vie divine reste en nous comme à l'étage supérieur de nous-mêmes, sans rayonner le moins du monde sur quantité d'actes, où l'on ne trouve même pas d'une façon virtuelle l'esprit de foi et d'amour de Dieu !

On a justement distingué trois degrés dans cette « activité naturelle ».

Le premier, qui est le plus grossier, consiste dans une *ardeur naturelle*, qui fait que certaines personnes ne peuvent presque rien entreprendre qu'avec impétuosité ; leur action, fort peu réfléchie, est presque toujours véhémente, fougueuse, un véritable emballement. Cette disposition, bien sûr, ne procède nullement de la grâce, et lui devient vite fort contraire, car elle est suivie de dérèglement, et jette dans le trouble, l'incohérence, l'obscurité. Le plus souvent le principe de cette activité, chez les impulsifs, est l'amour-propre, le désir de se satisfaire au plus tôt ; de là vient une précipitation contraire à toute prudence, une agitation qui est l'opposé même de paix, de la tranquillité de l'ordre où l'on conserve la présence de Dieu. Il faudrait, dans ces occasions, s'arrêter et suspendre son action pour modérer l'activité qui emporte. Il y a là beaucoup d'égoïsme inconscient, égoïsme individuel ou égoïsme collectif, qu'on pourrait appeler du *nosisme*. C'est ce qui arrive, lorsque nous voulons sans doute faire le bien, mais surtout qu'il soit fait par nous, à notre manière, sinon par nous individuellement, du moins par notre société, notre famille religieuse, notre communauté, et bien vite l'esprit de corps ou l'esprit de parti vient se substituer à l'esprit de Dieu. De là les plus tristes divisions parmi les ouvriers de la vigne du Seigneur.

Cette ardeur naturelle se manifeste parfois par un enthousiasme extérieur et bruyant, très fatigant pour des

âmes réfléchies et recueillies, car il ressemble à la joie spirituelle comme la verroterie imite le diamant, comme la chauvinisme ressemble au véritable amour de la patrie, comme le culte emphatique et sot de la Science ressemble à l'amour de la vérité. Cette ardeur naturelle peut faire croire à un primaire ou à un savant très médiocre qu'il est une autorité considérable, à un administrateur des plus ordinaires qu'il est un chef exceptionnel. Elle peut faire ainsi des mégalomanes ridicules et inoffensifs, mais elle fait assez souvent des ambitieux très nuisibles à leur prochain, s'ils arrivent à de hautes charges.

Le second degré d'activité naturelle est moins grossier et moins dangereux, on l'appelle l'*empressement naturel*. Il se trouve chez des personnes qui ont la conscience beaucoup plus délicate, mais qui souvent n'écoutent pas assez le Saint-Esprit, dans le secret de leur cœur. Leur volonté propre se glisse dans leur action et prévient le mouvement de la grâce. Elles se laissent en quelque sorte fasciner par une fin prochaine à obtenir, dans l'étude ou l'apostolat; elles perdent de vue la relation de cette fin prochaine à la fin ultime, à la gloire de Dieu et au salut des âmes; et alors, ne voyant plus assez la fin suprême, elles ne recourent pas assez à Dieu, auteur de la grâce, pour faire leur devoir; elles ne prient plus assez. Elles oublient la portée du grand principe souvent rappelé par saint Thomas : l'ordre des agents correspond à l'ordre des fins; impossible de tendre à la fin dernière sans le concours de l'agent suprême, de Dieu, auteur du salut. Si l'on ne voit guère qu'une fin prochaine et humaine à atteindre, on n'a guère recours qu'à un effort humain, et l'on se laisse aller à l'empressement naturel. Ensuite, si le succès ne répond pas à notre attente, nous éprouvons de la tristesse, nous nous troublons. Cela n'arriverait pas si, au lieu d'agir précipitamment de nous-mêmes, quand il n'y

a ni précepte ni conseil, nous attendions le mouvement de la grâce pour n'agir que par le motif de la volonté de Dieu. Bien des âmes qui aspirent à la perfection sont sujettes à ce défaut, sans comprendre quel grand obstacle il apporte à l'opération du Saint-Esprit. Il faudrait toujours consulter Dieu dans la prière pour les affaires de quelque importance, demander instamment sa lumière, autrement on ne deviendra pas une âme intérieure, généralement conduite par l'inspiration du Saint-Esprit.

Notre-Seigneur a peu à peu corrigé ce défaut chez ses Apôtres, pour les conduire à la sainteté. Pierre lui dit avant la Passion : « Quand vous seriez pour tous une occasion de chute, vous ne le seriez jamais pour moi. » Jésus lui répondit : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq ait chanté deux fois, trois fois tu me renieras (1). » A Jacques et à Jean, qui souhaitaient voir le feu du ciel tomber sur une bourgade restée sourde à la parole de Dieu, il répond : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes (2). » De même, saint Paul rappelle que l'activité naturelle chez le savant produit l'enflure de l'orgueil et qu'elle peut faire du prédicateur « un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit (3) ».

Enfin le troisième degré de l'activité naturelle n'est plus de la fouge, ni de l'empressement, mais un *mouvement naturel* beaucoup plus subtil et difficile à connaître que les deux autres. Il se trouve même chez des personnes qui ont des passions très modérées et une intention très pure, consultent le Seigneur dans la prière pour les affaires de quelque importance, mais qui n'attendent pas assez, pour l'exécution, le mouvement de la grâce. Elles oublient que le Saint-Esprit est le maître de l'heure.

De temps en temps par un trait d'amour-propre incons-

(1) Marc, XIV, 29. — (2) Luc., IX, 55. — (3) I Cor., XIII, 1.

cient, elles ont un jugement tout naturel qui ne procède nullement de l'esprit de foi et se disposent à agir d'une façon tout humaine, sans attendre le moment voulu par Dieu. Elles ne sont pas assez contemplatives; elles oublient la leçon du psaume *Exspectans exspectavi Dominum, et intendit mihi.* Cela leur porte un préjudice plus grand qu'elles ne pensent; il se forme ainsi comme un nuage entre elles et Dieu, et elles cessent de voir un moment la lumière divine. Ces mouvements naturels déparent beaucoup une âme arrivée à l'union divine, ils la rendent pour un moment banale ou même vulgaire. Le Saint-Esprit retire à cet instant son assistance particulière, et l'âme trop pressée d'agir par elle-même, au lieu de se laisser conduire, peut gâter en partie l'œuvre du Seigneur en elle. Elle perd pendant quelque temps « *le sens des choses de Dieu* ».

Lorsque, par exemple, Jésus annonça sa douloureuse Passion à ses disciples, Pierre, le prenant à part, se mit à le reprendre en disant : « A Dieu ne plaise, Seigneur! cela ne vous arrivera pas. » Mais Jésus, se retournant, dit à Pierre : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale; car tu n'as pas l'intelligence des choses de Dieu; tu n'as que des pensées humaines » (Matth., XVI, 22). Pierre en cette occasion parla trop naturellement, il oublia qu'on ne peut pas reprendre, même à part, Celui qui est le Fils de Dieu. Sans doute c'est parce qu'il aimait Jésus qu'il parlait ainsi, mais c'était un mouvement naturel, non conforme à l'Esprit de Dieu, et dont le démon, sans la réponse de Jésus, se serait servi pour le tromper et l'empêcher d'entendre le grand mystère de la Rédemption.

Telle est la mortification spéciale qu'exige l'élévation infinie de notre fin surnaturelle, celle des premiers mouvements déréglés et de l'activité naturelle qui s'épanouirait

au détriment de la vie divine, nous extérioriserait de plus en plus, nous ferait oublier le Maître intérieur qui habite en nous pour nous sanctifier. Si l'on pratique généreusement cette mortification, on comprendra de mieux en mieux que la contemplation des mystères du salut dans le recueillement habituel est bien dans la voie normale de la sainteté.

On s'explique dès lors pourquoi Notre-Seigneur nous dit (Matth., VII, 13) : « *Elle est étroite la porte et resserrée la voie qui conduit à la vie, et il en est peu qui la trouvent !* » La voie de la chair et de l'orgueil est très large au début, mais elle se resserre de plus en plus et elle conduit à la géhenne. La voie de l'esprit au contraire au début est très étroite, c'est celle de l'humilité et de l'abnégation, mais elle s'élargit ensuite, et finalement devient immense comme Dieu même, à qui elle conduit. Là le cœur se dilate et l'âme s'écrie : « *Quam magna multitudo dulcedinis tuae, Domine, quam abscondisti timentibus te :* Qu'elle est grande, Seigneur, la bonté, que tu tiens en réserve pour ceux qui te craignent ! » (Ps. XXX, 20.)

Saint Paul dit de même : « Le temps est court ; que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas ; ceux qui pleurent comme ne pleurant pas ; ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas... ; ceux qui usent du monde comme n'en n'usant pas ; car elle passe, la figure de ce monde » (I Cor., VII, 31). Et c'est pourquoi sont donnés, contre les trois concupiscences, les trois conseils de pauvreté, chasteté et obéissance : pour que nous recherchions « les choses d'en haut, non celles de la terre », pour que notre vie soit « cachée avec le Christ en Dieu ». Telles sont les exigences d'une fin dernière qui dépasse infiniment nos aspirations naturelles. Si nous suivons cette voie étroite, qui s'élargit ensuite de plus en plus, nous verrons se réaliser la promesse : « Quand le Christ, votre

vie, apparaîtra, alors vous apparaîtrez, vous aussi, avec lui dans la gloire (1). » — « Car ceux qu'il a connus d'avance, Dieu les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères (2). » Si l'on s'impose fatigue, risques et meurtrissures pour faire l'ascension du Mont-Blanc et jouir de la vue de ses grands glaciers, quelle mortification ne vaut pas la vision même de l'Essence divine, possédée pour l'éternité : « Tandis que notre homme extérieur dépérit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Notre légère affliction du moment présent produit pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire... Celui qui nous a formés pour cette fin, c'est Dieu, qui nous a donné les arrhes de l'Esprit (3). » Nous ne sommes pas nés de la chair, ni du sang, mais nés de Dieu, nous sommes de Dieu. Noblesse oblige...

fr. Réginald Garrigou-Lagrange.

(1) Col., III, 4. — (2) Rom., VIII, 29. — (3) II Cor., IV, 17 ; V, 5.

Ici-bas, aimer Dieu sans le voir...

Une parfaite amitié, disions-nous dans notre précédent article, peut exister entre Dieu et nous. Nous pouvons aimer Dieu comme nous aimons un ami dont nous voulons le bonheur, aimer le bien de Dieu comme le bien le plus aimable, plus aimable que notre propre bien.

Nous aimons Dieu comme un ami, c'est-à-dire dans la réciprocité, certains que nous sommes d'être aimés de Dieu qui veut notre bien, notre plus grand bonheur, la possession de lui-même.

Seule, la Grâce rend possible ce commerce affectueux ; seule, elle effectue cette quasi-égalité entre notre cœur et le cœur de Dieu, bien que, toujours, une infinie distance nous sépare de l'excellence divine.

Dans ce commerce, c'est Dieu qui donne tout. Du moins, devons-nous être disposés à donner, de notre côté, tout ce que nous pouvons. Mais, à vrai dire, ce que nous pouvons lui donner est déjà son œuvre : chaque battement de notre cœur pour Dieu est un don de sa main.

Voilà, en bref, ce que nous avons vu précédemment (1).

Recherchons maintenant dans quelles conditions s'épanouit notre amitié avec Dieu.

Comment notre conscience est-elle amenée à l'attrait de Dieu ?

Nous dirons : *La connaissance encore obscure, par la*

(1) Voir n° d'avril 1925, *L'amitié de la charité*, pp. 5-16.

Foi, de l'amabilité divine, est la condition première de la Charité. Le point délicat de la question sera de montrer que *l'obscurité de la Foi n'empêche point, de notre part, le total amour de Dieu.*

*
* *

Dieu est bon, nous dit la Foi ; il est la suprématie de la bonté, et par conséquent l'amabilité absolue.

Le bien seul est aimable. Quand un amour vit dans notre cœur, c'est que, dans la perspective, un bien se propose à notre convenance ; et l'amour est la jetée en avant de tout nous-mêmes vers ce bien attirant (1). D'ailleurs, nous ne pouvons aimer que le bien, du moins ce qui nous paraît tel, car, par illusion spontanée ou par erreur volontaire, il arrive que nous aimions ce qui n'a que les apparences du bien. Dans le péché, nous nous enfermons volontairement dans la seule considération de ce qui est aimable à notre orgueil ou délectable à notre sensualité, sans tenir compte de l'avertissement de notre conscience qui nous dénonce pourtant où gît notre bien véritable (2). Quoi qu'il en soit, tout amour en nous, pervers ou droit, coupable ou vertueux, n'explique sa tendance et sa ferveur que par la fascination d'un bien.

(1) « Amoris autem proprium objectum est bonum : quia, ut dictum est, amor importat quandam connaturalitatem vel complacentiam amantis ad amatum ; unicuique autem est bonum id quod est sibi connaturale et proportionatum. Unde relinquitur quod bonum sit propria causa amoris » (Sum. Theol., I^{a} II^{ae}, qu. 27, art. 1).

(2) « Malum nunquam amatur nisi sub ratione boni, scilicet inquantum est secundum quid bonum, et apprehenditur ut simpliciter bonum. Et sic aliquis amor est malus, inquantum tendit in id quod non est simpliciter verum bonum. Et per hunc modum homo diligit iniquitatem, inquantum per iniquitatem adipiscitur aliquod bonum, puta delectationem vel pecuniam vel aliquid hujusmodi » (ibid., ad 1).

Or, Dieu est le Bien sans limites ni rivages. Il est la cause première de toutes ces perfections créées qui, déjà, tentent et, trop souvent, absorbent nos amours ; comment ne serait-il pas plus parfait encore, toutes ces perfections créées devant se retrouver en lui, majorées à l'infini ?

La raison nous parle de la bonté de Dieu, certifiée par son œuvre de création. Mais, la Foi vient surenchérir sur cette première certitude. Dans une parole surnaturelle, qui ne peut venir d'aucune intelligence humaine, la Foi nous révèle l'œuvre divine de la Grâce, de la prédestination, de la rédemption. La Foi seule nous affirme que Dieu nous appelle à l'amitié, à l'intimité, à la possession éternelle de lui-même. Ainsi, de toutes parts, de toutes façons, nous voilà mis en certitude de sa Bonté ; nous ne pouvons qu'y applaudir par le consentement total de notre cœur : Dieu est le Bon Dieu, l'objet suréminent et ineffable de l'amour.

La Foi est donc bien la condition de notre Charité. Ce sont les révélations de la Foi qui nous montrent, en Dieu, le prodige de bonté en face duquel toute raison balbutie et se tait : son rêve de nous aimer comme des amis.

Qu'on le remarque avec soin : il faut que la Foi intervienne pour illuminer ainsi notre Charité et faire valoir constamment, devant notre cœur, les motifs de la souveraine et divine amabilité. Nos affections humaines s'ébranlent vers leurs objets, pour autant que nous connaissons ceux-ci et les jugeons dignes de notre attachement ; elles grandissent, s'épanouissent, se stabilisent par la longue expérience des vies, la mise en partage des mêmes pensées, l'échange continu des confidences et des secrets intimes. Nous aimons parce que nous pénétrons de mieux en mieux l'amabilité de ceux que nous aimons. La Charité n'échappe pas à cette loi : elle se nourrit de la Foi qui est la lumière révélatrice et pénétrante de l'amabilité de Dieu.

Par les enseignements de la Foi, nous sommes mis au courant des manifestations de la bonté divine : les articles de notre *Credo*, les saintes Écritures interprétées par l'Église, les écrits des saints, la théologie et la catéchèse viennent tour à tour nous décrire les attributs divins. Notre esprit retient avec avidité ces vérités fragmentaires et compose, devant notre espérance et l'attente de notre cœur, l'idéale physionomie de la beauté de Dieu (1).

*
* *

Les vérités de la Foi nous traduisent donc le message de l'amitié de Dieu. Elles nous disent ce qu'il est, ce qu'il a fait, ce qu'il nous prépare. Mais comment nous le disent-elles ?

La Foi ne nous révèle pas Dieu tout entier ; elle ne nous donne de lui qu'une connaissance indirecte et, malgré tout, imparfaite.

Dans nos affections humaines, nous connaissons immédiatement ceux que nous aimons. C'est par une expérience directe de leur amabilité que s'est éveillé notre amour ; et c'est en les voyant vivre près de nous que ce même amour accroît sa fidélité. Ils nous ont livré leurs pensées les plus secrètes, et notre cœur a recueilli l'écho de tous leurs sentiments. Un commerce constant, un partage réciproque des joies et des peines, des bienfaits donnés et des bienfaits reçus, un désir insatiable d'unir des vies qui n'en voudraient plus faire qu'une, la mise en commun aussi pleinière que possible des activités les plus hautes et les

(1) « Non potest in aliquid motus appetitus tendere vel sperando vel amando, nisi quod est apprehensum sensu aut intellectu. Per fidem autem apprehendit intellectus ea quae sperat et amat. Unde oportet quod, ordine generationis, fides praecedat spem et caritatem » (I^a II^{ae}, qu. 62, art. 4).

plus valables : voilà de quoi, entre amis véritables, sceller l'union des âmes. Le lien en est cette intimité même, cette connaissance pénétrante et réciproque.

Dieu, par la Charité, est devenu notre ami. Ici-bas, dans l'exil, il ne peut être immédiatement connu par nous. La Foi nous le révèle, mais « sous le voile et dans l'énigme ». Au Ciel seulement, nous le verrons dans une connaissance immédiate. En attendant -- et c'est l'attente de notre amour — l'éblouissant soleil de l'infini doit atténuer son éclat; nos regards de nocturnes ne peuvent l'entrevoir que dans une vision crépusculaire.

Heureusement, notre amitié pour Dieu n'a pas lieu d'en être déconcertée. Elle n'a pas, de ce chef, à subir une limite dans son attachement ni un arrêt dans sa ferveur.

L'amitié, en effet, ne demande la présence et la connaissance immédiate que pour son achèvement de joie. Notre dévouement ne perd rien de sa force ni de son attention quand, nos amis vivant loin de nous, nous n'avons plus, pour nous les rendre présents, que la fidélité de notre souvenir. Un amour peut exister très vif sans connaître, *de visu*, l'objet de sa dilection. Un enfant qui n'aurait jamais vu son père n'aurait-il pas une affection sans borne pour ce père qu'il sait vivant et dont il connaît la bonté par la divination de son cœur en même temps que par d'infaillibles témoignages? Il aime son père comme tout enfant aime son père; son cœur pressent ce qu'il en ignore et cet inconnu même devient l'excitant de son amour.

Dieu est notre Père; nous sommes ses enfants adoptifs; et, pourtant, nous n'avons jamais vu notre Père... Avant la rencontre « face à face », nous ne le connaissons ici-bas que par témoignage et par lointains reflets. Au ciel seulement, « la lumière de gloire », par sa vertu divine, donnera, à notre intelligence, la vision et l'intuition directe. La Foi n'est pas ordonnée, ici-bas, à faire tomber

le voile. Dieu veut rester le Dieu caché ; notre liberté excitée par sa grâce doit avoir le mérite de le chercher sans le voir, et aussi, sans le voir, de le choisir comme notre premier amour.

*
* *

Nous pouvons donc aimer Dieu en ne le connaissant que par la Foi, par le seul témoignage — infaillible, d'ailleurs, — qu'elle nous donne de sa bonté.

Mais, d'autre part, ce que la Foi nous traduit de la magnificence divine est non seulement une connaissance indirecte, mais encore une connaissance incomplète de Dieu. De nouveau, n'y a-t-il pas là de quoi faire échec à notre Charité et la rendre hésitante devant son objet?

La Foi, venant illuminer notre intelligence, ne peut pourtant pas faire que celle-ci soit capable de comprendre l'Infini dans son infini même. Nous acclamons en Dieu la sagesse, la puissance, la bonté, la liberté, l'amour, la sainteté, etc... Mais ces idées, énoncées par notre Foi à propos de Dieu, sont les idées que nous pouvons nous faire de la sagesse, de la puissance, de la bonté, de la liberté, de l'amour et de la sainteté à travers les manifestations que nous en donne la seule expérience humaine. Par analogie, nous attribuons à Dieu ce que nous concevons de plus parfait dans les créatures ; mais nous savons en même temps que ces perfections, telles que notre intelligence les comprend, restent sans équation possible avec l'indivise et infinie perfection. Dieu est sagesse, mais il est plus que toute sagesse connue de nous. Il est amour, mais plus que tout amour vécu par nous. Il est sainteté, mais plus que toute sainteté constatée par nous. Il surpasse toute perfection par nous connaissable. Il est le Parfait incomparable, imparticipé, essentiel et transcendant. Nous con-

naissons Dieu ténébreusement. Il échappe, dans son infini, à l'investigation de notre esprit (1).

Cette connaissance imparfaite de Dieu par la Foi va-t-elle empêcher l'épanouissement de notre Charité, briser et refouler son élan?

Non pas. Car l'amour peut être total avec une connaissance incomplète de l'amabilité qui l'attire. On peut aimer quelque chose ou quelqu'un sans en connaître, absolument et dans le détail, toutes les qualités. Dès que l'amabilité d'un objet nous est connue et certifiée, nous pouvons l'aimer, même si nous ne l'entrevoyons que d'une façon globale, ou dans quelques-uns de ses effets, ou encore dans le témoignage qui nous en est donné.

Pour aimer la science, est-il donc requis, au préalable, de la posséder tout entière? Il nous suffit de la savoir désirable et bienfaisante, ou même seulement d'en entendre l'éloge (2). Normalement, notre affection, lorsqu'elle s'adresse à cette réalité compliquée et mystérieuse qu'est une personne humaine, commence par une connaissance confuse de ses qualités. Son amabilité nous est connue comme certaine : voilà pourquoi nous l'aimons. Mais notre affection peut se fixer et croître en intimité et en dévouement sans que la connaissance de notre ami et de sa personnalité intérieure s'accentue et s'amplifie (3). Au reste, les qualités que nous admirons peuvent être, en partie, irréelles : la bonté ne cause l'amour qu'autant que

(1) « Deus in hac vita non potest a nobis videri per suam essentiam, sed cognoscitur a nobis ex creaturis secundum habitudinem principii, et per modum excellentiae et remotionis » (I^a Pars, qu. 13, art. 1).

(2) « Ille qui quaerit scientiam, non omnino ignorat eam; sed secundum aliquid eam praecognoscit, vel in universali, vel in aliquo ejus effectu, vel per hoc quod audit eam laudari, ut dicit Augustinus » (I^a II^ae, qu. 77, art. 2, ad 1).

(3) Voir sur ce point le Commentaire de Cajetan (I^a II^ae, qu. 77, sup. art. 2).

nous l'apprécions comme telle. Nous pouvons, parfois, nous illusionner : mettant spontanément un peu d'infini dans tout ce que nous aimons, nous avons coutume d'enjoliver et de grossir démesurément les qualités qui nous attirent, sauf à en rabattre plus tard, quand survient une expérience prolongée et plus exacte.

La connaissance est donc nécessaire à l'amour; mais celui-ci peut commencer, croître, avoir tout son éclat, sans aboutir complètement à clarifier et à percer à jour son objet. Du moins, la tendance naturelle de l'amour sera de connaître de mieux en mieux cet objet. L'amour veut s'unir; or, pour des natures spirituelles, vouloir s'unir, vouloir qu'un autre devienne nous-mêmes, c'est vouloir le connaître, et le connaître toujours davantage.

Il en est de même de notre Charité pour Dieu. Reçue en notre âme, elle vit et prospère, augmente et se développe, bien que l'amabilité infinie ne puisse être vue par nous en son infini même. Pour notre Charité, il y aura un terme ineffable de joie, une béatitude définitive, le jour où nous « verrons » Dieu; mais, en attendant de le voir, notre Charité se sent avide de connaître, par la Foi, tout ce qu'elle peut connaître de son Dieu, de méditer tout enseignement qui le révèle, d'approfondir tout ce qui est dit de Lui par la Sainte Église, messagère autorisée des promesses de l'amitié divine. Cette fervente curiosité de connaître Dieu est, en nous, l'amorce de la contemplation (1). Pour satisfaire cette curiosité, exigée par la

(1) « Ad ipsam visionem primi principii, scilicet Dei, incitat amor ipsius : unde Gregorius dicit super Ezechiel, quod « vita contemplativa, calcatis curis omnibus, ad videndam faciem sui Creatoris inardescit » (II^{a} II^{ae}, qu. 158, art. 1, ad 2). — « Vita contemplativa, licet essentialiter consistat in intellectu, principium tamen habet in affectu, in quantum videlicet aliquis ex charitate ad Dei contemplationem incitatur » (ibid., art. 7, ad 1).

Charité, les Dons intellectuels du Saint-Esprit viendront assurer, à notre connaissance de Dieu par la Foi, le plus possible de pénétration, d'ampleur et de sécurité.

*
* *

Il suit de ce qui précède que la mesure de la connaissance qui éclaire et nourrit l'amour n'est pas la mesure exacte de l'amour et que notre Charité pour Dieu vise au-delà des limites que la Foi impose à notre connaissance de Dieu.

Comment expliquer ceci? Est-il vrai que la portée de l'amour dépasse la connaissance qui le motive?

Oui, c'est vrai. Il faut plus pour la perfection de la connaissance que pour la perfection de l'amour. J'aime un ami. Je sais pourquoi je l'aime. A son sujet, je possède de multiples expériences. De lui, je peux dire : « Il est intelligent, vertueux, serviable, prévenant, etc... » Je sais tout cela, je le sais mieux que personne puisque j'ai été moi-même l'objet de ses prévenances, le témoin de ses vertus, le bénéficiaire de son intelligence et de sa sainteté. Mes connaissances successives à son propos ont fixé ma certitude, en totalisant les unes après les autres les manifestations de son amabilité. Mais, par là, ai-je épuisé réellement, par ma connaissance, l'amabilité qui m'attire en lui? Mon amitié ne vise-t-elle pas, en mon ami, au-delà de ce que je connais de lui, au-delà de ce que j'en puis connaître? Sans doute, devant ma réflexion, je suis prêt à faire valoir toutes les manifestations de bonté et d'excellence découvertes en mon ami. Ma raison, qui les a vues successivement, peut en faire le bilan et dire : « Mon ami est intelligent, vertueux, serviable, etc... » Il est tout cela, et voilà pourquoi je l'aime. Et pourtant ce n'est pas précisément *tout cela* que j'aime en lui. C'est *lui* que j'aime, tout ce

qu'il est en lui-même, dans sa totale personnalité. Devant ma connaissance, ne me revient de lui que ce qu'il peut manifester, ce qui est visible à mon attention, accessible à mes constatations ; car mes facultés de connaissance ne peuvent saisir des réalités que les aspects qu'elles laissent transparaître. Mon amour, au contraire, activé par tout ce que je connais déjà de mon ami, dépasse ce qui est formulé de ses qualités, ce qui en est connu et connaissable, pour s'attacher à toute son individualité, à tout ce qui est en lui réalité, réalité inexprimée et peut-être inexprimable, mais enfin réalité totale. Car, à la différence de la connaissance qui ne peut voir les choses au-delà de la perception qu'elle en a, l'amour va droit aux choses elles-mêmes et tend à leur intime et essentielle réalité (1).

Il n'y a donc pas une exacte mesure entre la connaissance de l'amour et la tendance même de l'amour. Notre connaissance fragmentaire et si pauvrement discursive, après s'être épuisée à déchiffrer l'énigme vivante que nous sommes pour nous-mêmes, que notre ami le plus connu reste pour lui et pour nous, doit avouer qu'elle ne peut aller plus loin ; mais elle devine un au-delà, un inexpri-

(1) « Aliquid requiritur ad perfectionem cognitionis, quod non requiritur ad perfectionem amoris. Cognitio enim ad rationem pertinet, cujus est distinguere inter ea quae secundum rem sunt conjuncta, et componere quodammodo ea quae sunt diversa, unum alteri comparando. Et ideo ad perfectionem cognitionis requiritur quod homo cognoscat singillatim quidquid est in re, sicut partes et virtutes et proprietates. Sed amor est in vi appetitiva, quae respicit rem secundum quod in se est. Unde ad perfectionem amoris sufficit quod res, prout in se apprehenditur, ametur. Ob hoc ergo contingit quod aliquid plus amatur quam cognoscatur : quia potest perfecte amari, etiam si non perfecte cognoscatur. Sicut maxime patet in scientiis, quas aliqui amant propter aliquam summariam cognitionem quam de eis habent : puta quod sciunt rhetoricam esse scientiam per quam homo potest persuadere, et hoc in rhetorica amant. Et similiter est dicendum circa amorem Dei » (I^a II^{ae}, qu. 27, art. 2, ad 2).

mable qu'elle sait réel, qu'elle induit des amabilités déjà entrevues et vers lequel elle se tient en haleine, incapable souvent d'aller jusqu'à cet inédit qui lui reste fermé et en face duquel elle se résigne. L'amour, lui, ne se résigne pas, il embrasse et enveloppe tout ce qui est l'être aimé; à travers ce qu'il en connaît, il l'aime jusque dans son inconnu, bien que rien d'objectif ni de nouveau ne vienne s'ajouter à ce qu'il en connaît. Ce que nous aimons le plus dans nos amis, c'est peut-être leur inexprimable.

C'est le cas de la Charité. Chez le juste, la mesure de son amour de Dieu ne correspond pas à la mesure de la connaissance qu'il en a. Les motifs d'aimer Dieu sont ceux que lui présente intellectuellement la Foi, connaissance incomplète et voilée. Mais son cœur franchit le mystère : il aime son Dieu, dès ici-bas, à travers les manifestations d'amabilité qu'il en sait; et il l'aime jusqu'en lui-même, dans sa réalité infinie et inexprimable (1).

Au Ciel, notre Charité n'aura pas à se muer en une autre espèce; nous aimerons Dieu, dans la Patrie, comme nous l'aurons aimé ici-bas. Ce qui changera, ce sera la

(1) Jean de Saint-Thomas dit : « Amor et affectus licet ex parte rei amatae non possit aliud experiri et attingere quam quod sibi proponitur, quia non potest ferri in incognitum et non propositum, tamen ex parte modi attingendi, potest plus et meliori modo experiri et uniri objecto quam per intellectum sibi proponatur, quia stat bene quod per intellectum sibi proponatur obscure et involute et ex hac parte imperfecte, et tamen voluntas feratur in ipsum objectum immediate et in se; sicut facit charitas, etiamsi per fidem sibi proponatur Deus obscure; imo voluntas aliquando solet tanto ardentius desiderare rem in seipsa videre et frui, quanto sibi per velamina occultatur, quia licet non proponatur sibi res ut est in se sed sub testimonio extrinseco, tamen hoc illo velamine proponitur, quod plus latet de re quam cognoscatur et manifestetur; et illud quod plus latet, plus etiam desiderat voluntas illique unitur affectus, quod nescit proponere intellectus » (*Cursus theolog.*, in I^m II^m, qu. 70, disp. 18, art. 4, n° 9).

façon de le connaître; dans notre intelligence, la Foi s'évanouira pour donner place à la « lumière de gloire »; la vision « face à face » succédera à la vision « énigmatique ». Au ciel seulement, la connaissance rejoindra adéquatement l'amour.

Le Saulchoir.

Fr. H.-D. Noble, O. P.

L'art de la direction spirituelle

L'on peut constater, après bientôt vingt années d'heureuse expérience, que les décrets de Pie X ont créé un large courant de communions fréquentes. Parallèlement se vulgarise une certaine pratique de l'oraison mentale : de simples fidèles, les plus fervents de nos œuvres de jeunesse, voire de la jeunesse des grandes écoles, s'engagent dans le sentier étroit. Les élites, en même temps qu'elles se multiplient, se perfectionnent. Les retraites fermées devenues florissantes en sont une des causes. Les vocations religieuses, dont le nombre grandit, en sont un effet, qui n'est pas le seul palpable. Un besoin croissant de vie intérieure se révèle visible chez tous les cœurs généreux initiés aux diverses formes de l'apostolat. On veut lire, on réclame un plan de vie, des conseils, des appuis. Même l'abord des voies contemplatives ne semble plus inaccessible à quelques-uns, depuis que les livres et les revues, les cours et les conférences de spiritualité ou de mystique font œuvre d'en aplanir les pentes escarpées.

Réjouissons-nous de ces tendances, réaction opportune contre cette sorte d'exclusion prononcée contre le vulgaire à l'égard du patrimoine commun des voies parfaites, dans lequel chacun a ses droits, les âmes simples d'abord.

Mais comment ne pas voir qu'il est de première urgence d'imprimer à ce mouvement de reviviscence religieuse une orientation sûre ? Et puisque réaction il y a, ne faut-il pas

du même coup parer à ses excès? Excès d'autant à redouter qu'ils pourraient être pires que le mal combattu.

La direction spirituelle s'impose donc à deux titres d'égale importance : pour faire tendre les âmes au parfait; pour les préserver de tout écart. Ceci même dépasse en gravité cela. A laisser les âmes dans la médiocrité, on ne compromet guère que leur perfection; les jeter dans la voie de l'erreur, serait compromettre leur salut. Plutôt que de diriger mal, mieux vaut ne pas diriger.

L'on devine, par exemple, à quels fâcheux mécomptes mènerait une direction maladroite, oublieuse des conditions exigées par le Droit pour la communion quotidienne. A quoi encore peut aboutir un directeur inconsidéré qui livre sa clientèle novice à toutes sortes de lectures d'ouvrages spirituels, sans discernement ni contrôle, sans souci de l'âge, ni du tempérament, ni de la préparation, sans la préoccupation d'éclairer, ni de guider, ni d'exiger une fidélité pratique proportionnée à la lumière reçue?

On dit déjà que certains dirigés, aussi bien que certains directeurs, abusent de la mystique. C'est assurément sagesse de prendre garde à ces ferveurs hâtives de néophytes prompts à l'exaltation, avides de communications divines, faciles à les exprimer par de belles paroles plus qu'à en inspirer leur conduite, fort diserts en galimatias mystique, plus riches de jargon que d'idées claires.

C'est prudence de se méfier quelque peu de certaine jeunesse plus portée aux pénitences de son choix qu'à l'obéissance passive, aussi empressée à faire des vœux prématurés que peu disposée aux actes indispensables de vertu, tout de feu pour les voies élevées et de glace en présence de la simple grandeur du devoir d'état, engouée pour la vocation des contemplatifs et dédaigneuse de l'humble mission de catéchiste ou d'institutrice.

Mais notre responsabilité est pour autant engagée dans

l'autre sens. Il faut que nous ayons un respect infini pour tout appel dûment constaté à des voies contemplatives. Une seule de ces invites, cultivée et soutenue, peut procurer à Dieu une gloire incalculable. « Sans les religieux, malheur au monde. » Cette parole de saint Ligori garde son sens pour le cas d'une simple créature cachée au fond d'un village. Aider, favoriser, seconder toutes ces préparations de la grâce dans les âmes confiées à nos soins, voilà la tâche qui s'impose.

Y a-t-il quelque objection à faire ? Peut-être la direction, aux yeux de quelques-uns, serait-elle frappée de discrédit en ce qu'elle leur apparaît, comme il peut arriver, vain bavardage, perte de temps, exercice de patience à l'égard de dévotes désireuses de se rendre intéressantes. Si elle n'était que cela, oui, mais il s'en faut. La direction sera ce que nous la ferons. Diriger, c'est suivre les âmes, être en sollicitude sur tout ce qui doit procurer leur avancement, étudier leurs capacités de nature et de grâce (sans crainte excessive de leur demander trop), contrôler leurs efforts. Et puis l'on ne dirige pas que les dévotes. On dirige un vieillard, si, en le visitant, on a l'esprit en travail sur ce qui peut le tourner doucement vers Dieu ; on dirige un mourant en le préparant de loin à faire le sacrifice de sa vie ; on dirige un enfant de huit ans en ouvrant sa petite âme à la lumière et en l'habituant aux menus sacrifices de son âge. Et l'on dirige encore de plus près les cœurs bien disposés qui le désirent, qui s'y prêtent et qui en profitent. A l'entendre ainsi, la direction ne peut jamais péricliter par défaut de clientèle.

Le clergé se raréfie. Ce n'est qu'une crise relative si le désir de l'Apôtre devient réalité : « Ce qu'on cherche dans les ministres, c'est que chacun soit trouvé fidèle » (I *Cor.*, IV, 2). Clairsemés, soyons du moins tous fidèles. Et alors, phénomène aussi inattendu qu'infaillible, voici que la

direction va devenir elle-même le grand moyen de nous multiplier. Il nous faut des apôtres laïques qui secondent nos efforts et décuplent notre action. Nous les aurons en formant des élites. Qu'on le remarque : en les *formant*. Et c'est là toute la direction ; jamais sans cela nous n'aurons une élite éprouvée.

Pour la clarté de l'exposition, parcourons, suivant le plan scolastique, les points suivants : notion, nécessité, sujet, matière, forme, ministre, lieu et temps de la direction.

*
* *

A peine serait-il besoin d'insister sur les deux premiers, si, récemment, certaines divergences de vues ne s'étaient point fait jour. La discussion alors engagée sur la *nécessité* de la direction pourrait bien venir de ce qu'on ne s'est pas d'abord entendu sur sa *notion*.

Essayons donc de préciser le sens et l'étendue de la direction spirituelle, d'en situer la fonction parmi les divers actes du ministère pastoral. Peut-être sera-t-il plus facile de juger ensuite si et jusqu'à quel point elle est nécessaire.

Il existe une forme de direction inhérente à l'office du confesseur et qui consiste, soit à éclairer les âmes sur le bien et le mal, soit à les prémunir contre le mal par la prescription d'un régime d'hygiène approprié : direction rigoureusement exigée par la vertu du sacrement qui, sans elle, ne produirait pas son plein effet.

Il en est une autre qui peut se concevoir en dehors de toute action sacramentelle, c'est la direction qui tend, non plus à faire triompher du péché, mais à faire progresser dans la vertu. La première vise l'intérêt particulier et actuel d'une conscience, la seconde ses intérêts généraux et éloignés. L'une s'attache à assurer le strict essentiel de

la vie chrétienne qui est l'état de grâce ; l'autre, à stabiliser cet état de grâce dans l'épanouissement de la vie spirituelle. D'où l'on peut juger le degré d'importance relative de chacune : l'une se réfère à l'*essence* de la vie chrétienne représentée par l'état de grâce, l'autre appartient à l'*intégrité* de cette même vie représentée par la pratique progressive des vertus.

Dans la controverse à laquelle nous faisons allusion, les partisans fervents de la direction sont inclinés à la proclamer également nécessaire sur toute la ligne. D'autres, frappés surtout par les abus qui peuvent naître d'une direction mal entendue, sont portés à la considérer, au moins dans sa seconde forme, comme très utile, si l'on veut, mais non comme normalement nécessaire.

Or la distinction établie plus haut permet de fixer ainsi les nuances : la fonction du directeur, en tant qu'elle se réfère à celle du confesseur, est aussi strictement nécessaire que celle-ci. Quant à la direction — à laquelle est généralement réservé ce nom — qui a pour but de favoriser le développement de la vie chrétienne, elle est normalement nécessaire à ce *développement*, sinon à cette *vie*.

Qu'une âme se suffise à elle-même, faute de pouvoir trouver un directeur, on le croira volontiers, car Dieu se doit de suppléer à la carence du ministre. Que d'autres, à même d'user de la direction, se croient dispensés d'y recourir, cela se peut rencontrer d'exception. Mais en règle générale il est toujours plus ou moins insuffisant et imprudent de se gouverner seul. L'on fera bien au reste de se rappeler que les besoins d'une âme ne se limitent pas à ceux de l'intelligence et de la conscience ; il reste une volonté à stimuler, un cœur et un courage à réconforter. Celui qui dirige, comme celui qui prêche, le fait en vue des trois fins indiquées par l'Apôtre, « pour instruire, exhorter et consoler ».

Cette notion d'ordre théologique une fois posée, il convient de la mettre en meilleur relief à un point de vue psychologique. Et comme une notion s'éclaire par ses contradictoires, disons d'abord ce que n'est pas la direction.

La direction n'est pas la tyrannie d'une volonté qui pousse ses investigations dans les plus minutieux détails ou étend son empire jusque dans les choses profanes, la tyrannie qui ne supporterait aucune réplique et annihilerait, ou à peu près, la liberté du patient. Plus d'onction, plus de souplesse, plus de respect de la créature raisonnable et de la grâce divine sont de mise en celui qui représente l'autorité du Père céleste. Il ne semble donc ni opportun ni prudent qu'un directeur permette, encore moins demande à son dirigé de lui obéir à lui-même en tout par vœu. On sait ce qu'il en a coûté à sainte Chantal, et la façon dont saint François de Sales a dénoué le problème.

Dans un sens opposé, la direction n'est pas non plus la complaisance facile qui, par faiblesse ou respect humain, subit les caprices qu'il s'agit de corriger. Suivre une pénitente dans ses inconstances, dans ses minuties, s'impressionner de ses enthousiasmes ou de ses découragements, céder à ses exigences ou être dupe de ses habiletés, c'est s'exposer à être mené plus qu'à conduire, ce qui est aussi désastreux d'un côté qu'humiliant de l'autre.

La direction ne consiste pas davantage à substituer l'action de l'homme à celle du Saint-Esprit. Les deux se doivent combiner. La première retient dans la ligne droite : elle est le rail qui trace le chemin et empêche les écarts. La seconde est le moteur qui donne l'élan et le mouvement. Sous la motion divine, l'âme conserve la spontanéité et la liberté de ses attraits, de ses désirs, de ses goûts. Et celui qui la conseille s'engagerait dans un système défectueux s'il voulait l'amener à suivre ses pro-

pres voies à lui, ses méthodes, à plus forte raison s'il appliquait à tous ses disciples cette manière uniforme de conduite. L'on doit si peu contrister ou éteindre l'Esprit, que c'est, au contraire, la mission spécifique du dirigeant de procurer sa consolation et d'exciter sa flamme. La sœur Cornuau témoigne, à propos de ses retraites, que Bossuet déclarait n'avoir d'autre rôle que celui de « lui bien faire écouter Dieu et suivre ses saintes inspirations ; que c'était là toute sa charge ».

La direction enfin n'est pas l'intimité qui se prête aux échanges de confidences. Au moins pour ce qui concerne les personnes de piété, le prêtre, en fait d'ouvertures, reçoit et ne rend pas. Il a besoin, lui, de tout savoir ; de l'autre côté, non. Même il sied singulièrement au prestige de son autorité qu'elle s'enferme en quelque mystère impénétrable aux regards indiscrets. Bossuet est admirable sous ce rapport. Ce n'est pas lui qui se laissera surprendre par la curiosité féminine en quête d'édification soi-disant. Que sa correspondante, fût-elle une Mme d'Albert, s'en vienne à le questionner sur son intérieur et sur ses sentiments : « Il est inutile que vous me parliez de mes dispositions. De moi-même, je n'aurai jamais rien à dire sur cela, puisque moi-même je n'y pense point et tâche de demeurer devant Dieu dans une ignorance absolue. Vous direz que c'est donc là ma disposition. Non, n'y pensez pas, et n'en parlez plus. » Voilà qui est net. Une autre fois, ne veut-on pas lui soutirer quelque révélation sur la manière dont il s'y prend pour composer ses sermons ou ses écrits ? « Que sert, ma fille, que le monde sache la facilité ou difficulté que j'ai ou que je n'ai pas à la composition ? Il me suffit de prendre les moments de Dieu et de n'en perdre aucun de ceux qu'il me donne. » Nous voilà bien renseignés sur l'art de composer du grand orateur.

Qu'est-ce alors que la direction ?

C'est, d'un mot, le rayonnement d'un homme de Dieu sur une âme; de l'homme avec toutes ses qualités, sans aucune de ses faiblesses; du prêtre avec le crédit de son caractère et la toute-puissance de sa grâce d'état; rayonnement d'une intelligence qui reflète sur une autre intelligence la clarté de la doctrine; d'une volonté qui impose à une autre volonté une discipline à la fois ferme et flexible; d'un cœur bon, compatissant, patient, qui condescend sans descendre; rayonnement de paroles qui rendent des sons divins, d'exemples surtout, silencieux et discrets, qui inspirent la conviction et entraînent l'imitation.

*
* *

A qui s'adresse la direction, telle que nous l'avons définie?

Pour répondre d'une manière complète, distinguons entre la direction *suivie* et la direction *accidentelle*. Car il ne faudrait pas poser en principe que la direction suivie ait seule sa raison d'être, pas plus qu'il ne faut ériger en système qu'il n'y a de direction que pour les femmes.

La piété, grâce à Dieu, n'est pas de nos jours le monopole exclusif des femmes dévotes. Combien d'hommes, de jeunes gens sont entrés dans les voies de la ferveur! L'on entend parfois exprimer le souhait qu'on s'occupe davantage des hommes. En vérité le prêtre se doit à tous, *omnibus debitor sum*. Pour ce qui regarde les personnes pieuses, il y aurait égal excès, soit à les délaisser, soit à les dédaigner, sous le prétexte souvent injuste qu'elles font perdre le temps. Les chrétiennes de nos jours sont devenues pour nous, heureusement, une des ressources les plus précieuses pour le bien. Mieux que jamais elles comprennent leur rôle d'auxiliaires du clergé; les trésors de dévouement qu'elles nous apportent ne se comptent plus. Nous les

voyons à l'œuvre, dans nos villes en particulier, s'adapter à toutes les formes de l'apostolat direct, catéchiser les petits, visiter les pauvres, réhabiliter les mariages, hâter les baptêmes, répandre les bonnes lectures, multiplier les secours d'assistance. Ce n'est que justice si le prêtre, en retour, se dévoue au perfectionnement de ces natures généreuses dont il aura d'ailleurs intérêt le premier à favoriser la culture. Réservons-leur nos salutaires conseils, tant pour leur avancement spirituel que pour leur formation spécifique. Leur activité est comme le prolongement de notre ministère. Un instrument vaut par ce qu'il est. D'autre part, qu'on le maintienne en exacte conformité d'action avec la cause principale. La direction assurera ce double résultat.

L'abbé Chaumont, ancien vicaire à Sainte-Clotilde de Paris, dont on a écrit la vie, nous est un excellent modèle. Par son assiduité au confessionnal, par son zèle pour une direction tout imprégnée de l'esprit de ce parfait directeur que fut saint François de Sales, il obtint des résultats inappréciables auprès des dames du monde, sans parler des deux sociétés qu'il a fondées, ni des œuvres dont il a été l'inspirateur, comme celles des catéchistes-missionnaires dans les pays infidèles, ou en pays chrétiens. Ce sont de ces dernières qu'il nous faudrait un peu partout en France. Peut-être saurons-nous en faire surgir quelqu'une du néant. Donnons du moins notre sollicitude à ces bonnes âmes, à celles particulièrement qui en bénéficieront davantage.

Mais à côté des femmes ou des jeunes filles, il y a nos hommes, nous l'avons dit, il y a nos chers jeunes gens qui méritent bien, eux aussi, qu'on les suive. Leur direction sans doute a chance d'être moins compliquée, plus empreinte de cordialité et de rondeur. Mais enfin, si grande chose que soit un sacrement, nous n'avons pas qu'une

absolution à leur donner. Nulle crainte que le temps soit passé en futiles bavardages. Le jeune homme écoute, enregistre, et Dieu sait si cela pénètre au fond. Plus sensible qu'on ne croit aux appels de la vie intérieure, facilement épris d'idéal, prompt à l'enthousiasme, accessible aux nobles sentiments de l'honneur et du sacrifice, naturellement tendre, ce qui ne veut pas toujours dire mou, travaillé par la grâce de son baptême et de sa confirmation, il peut s'épanouir magnifiquement sous la main d'un guide animé de ce « très grand respect » dont parle le sage. Quel spectacle de voir un prêtre se faisant l'éducateur de ces âmes adolescentes que la piété embellit! Qu'on se représente un Mgr de Ségur, par exemple, dans ce salon de la rue du Bac où tant de jeunes gens ont défilé tour à tour : le saint aveugle, assis à l'extrémité d'un long canapé, l'oreille inclinée vers son jeune pénitent qui s'appuie sur l'accoudoir de velours tout usé... Ces séances prolongées ne sont peut-être pas pour nous. Mais n'eussions-nous qu'un seul de ces enfants à conduire, il nous faudrait le regarder avec les yeux et le cœur du divin Maître, et, comme lui, l'aimer.

Après la direction suivie, il y a celle qui ne l'est pas. Maintes occasions se présentent de faire un peu de bien, qu'il faut saisir au vol parce qu'elles ne reviendront jamais. Un peu de bien! Que sait-on jamais? Beaucoup peut-être. L'abbé Huvelin, jadis vicaire à Saint-Augustin, ancien élève des grandes Écoles, un ascète, un savant, qui a converti Littré et dirigé le P. de Foucauld, ne pouvait se trouver devant un inconnu sans devenir songeur et sans chercher par quel détour il arriverait jusqu'à son âme. Toujours sous pression en fait de désirs apostoliques, obsédé sans doute par cette parole de saint Chrysostome, qui n'est pas malgré les apparences une pure hyperbole : « Vous aurez à rendre compte du monde entier », il avait

pour ainsi dire le cauchemar des absolutions à répandre. Aussi son influence au saint tribunal et ailleurs, dans la société parisienne, a-t-elle été considérable.

Les occasions de diriger accidentellement, inaperçues de qui ne réfléchit pas, s'offrent plus souvent qu'on ne pense à ceux qui en ont le flair. Un conscrit vient nous faire ses adieux avant son départ pour la caserne. Rien que le mot de recommandation que nous lui donnerons pour son aumônier de garnison peut nous fournir le prétexte de conseils utiles appropriés à la circonstance. Ce jeune homme va au-devant des pires dangers : « Si nos mères savaient! » écrivait récemment l'un d'eux. N'allons-nous rien tenter ni rien dire pour le préserver? Voici une jeune fille dont nos avis n'ont pu réussir à persuader la famille, et qui quitte, pour aller chercher fortune à la capitale, la maison paternelle. Peut-être ce grand mal devenu inévitable est-il susceptible d'être conjuré en quelque mesure par le sérieux de notre monition. Qui sait? Il est des paroles qui, en dépit du proverbe, ne s'envolent pas. Elles sont un viatique, plus que cela, une chose qui dure : la parole de Dieu, quand c'est elle, demeure éternellement. Il y a mieux en tout cas que les paroles qui volent : une demi-page écrite, sortie moins de notre plume que de notre cœur anxieux, une demi-page programme, véritable raccourci de règlement, demeurera sous les yeux de cette enfant pour être sa sauvegarde, comme un vent de rosée dans la fournaise de Babylone.

Et la confession des fiancés. Il se peut que, là où il n'y a rien à faire, il y ait quelque chose à dire. Si l'on s'est heurté à l'impuissance d'appliquer une forme sacramentelle à des actes inexistants, il reste une dernière ressource, l'art d'être éloquent, durant l'espace de cinq minutes. A y mettre toute la tension de ses énergies, comme le démon sait faire, *sciens quia modicum tempus habet*, le vrai direc-

teur dirige quand même, tâche d'inspirer un sentiment de regret, suggère une résolution, formule un avertissement dont la gravité n'échappe pas à une heure aussi décisive. Avec ceux qui s'y prêtent volontiers, il n'a qu'à tracer un court plan de vie. Et pourquoi ne pas l'écrire, d'une main aussi sûre qu'avisée? Ces quelques lignes fortement conçues auront une portée autrement pratique que nos plus belles allocutions de mariage.

Oui, mais tout cela suppose, avec une vigilance toujours en haleine, une connaissance experte des principes de la vie chrétienne, un discernement des situations, un art consommé de l'appropriation, art qui s'acquiert, heureusement, et qui, par bonheur aussi, quand la minute d'application en est venue, n'exige que l'effort d'y penser et de le vouloir.

Les crayons de Forain, en trois traits, prennent consistance et vie. C'est de la rapidité d'exécution, on le sent, que l'ébauche tient sa vigueur et son prix. Mais encore quel talent de physionomiste cela révèle, quelle sûreté de coup d'œil, quel sens des événements et des caractères, quelle divination des grands sentiments aussi bien que des petitesses ridicules! Et, en même temps, quel secret des nuances pour savoir, en un tour de main, faire rire ou pleurer!

Ars artium... Ainsi opère l'artiste dans le domaine des âmes, manœuvré qu'il est par une chose meilleure que le talent naturel, par la grâce de Dieu. Au dirigé d'occasion qu'il rencontre il va crayonner la ligne et les perspectives du dessin et pour ainsi dire illustrer d'avance le livre de sa vie morale.

*
* *

Avec *l'objet matériel* de la direction, nous abordons un point de vue très pratique et qui, malgré sa simplicité,

n'est peut-être pas d'un usage aussi courant qu'on le penserait. Ceux qui reprochent au clergé séculier, injustement d'ailleurs, de sous-estimer la direction, se donnent apparemment raison si leurs critiques visent, chez plusieurs non le défaut de connaissances, mais l'absence de méthode. Le directeur en effet qui ne sait par quel bout commencer, se trouve, devant une âme à conduire, comme en présence d'un tableau noir sur lequel il ne voit rien à écrire : ni l'élève ne songe à apporter une solution, ni le maître à l'y aider, pour l'élémentaire raison qu'aucun problème n'est posé.

Avant tout l'on doit connaître la matière précise et adéquate de la direction, jusqu'à se la rendre familière, comme fait l'artiste du clavier qui est devenu son instrument fidèle. Mais comme la *matière* de la direction, tout en constituant le fonds commun convenable à tous, demande encore à être spécialisée suivant les besoins de chacun, il faut lui donner une *forme*. On touche le même clavier, mais sans jouer le même air, ni avec les mêmes registres. Deux questions se présentent donc, très distinctes : quelle est la *matière* de la direction ? Et comment diriger *formellement* une âme en adaptant à sa convenance personnelle la matière qui convient à la masse? Nous répondons à la première question d'abord.

Invariablement la matière de la direction est constituée par l'ensemble des éléments qui concourent à la vie chrétienne. Vie chrétienne, qu'est-ce à dire?

Pourvu, pense-t-on, que nos chrétiens observent l'essentiel de leur religion, pourvu que les indifférents reviennent à la pratique des devoirs reconnus comme graves, que veut-on de plus? Nul ne contestera, répondons-nous, que ce but soit excellent, nécessaire. Il est le terme partiel de la direction. Mais qu'on nous permette une remarque sur laquelle d'ailleurs on ne pourra se méprendre. L'obser-

vance des préceptes n'est pas la vie, pas plus que manger pour s'empêcher de mourir n'est une garantie de santé. Qu'est-ce qu'un précepte? La ligne minimum que le législateur a cru devoir marquer et qu'on n'outrepasse pas sans péché. Le précepte marque zéro au thermomètre, ou, plus exactement, quelque millimètre au-dessus de zéro. Au-dessous de zéro, c'est la glace, le péché. A ne viser que le précepte, on tourne autour de zéro, avec grand risque de tomber en dessous sans aucune chance de s'élever sensiblement au-dessus. Le précepte marque un minimum de vie chrétienne.

Plaise à Dieu que tous les baptisés le possèdent et s'y tiennent! Mais précisément l'indispensable moyen de s'y maintenir est de viser plus haut, de rechercher, au lieu des préceptes qui flottent autour de la zone minimum, les vertus qui, elles, vont de zéro à l'infini, de s'appliquer à suivre l'esprit et pas seulement la lettre.

Vérité incontestable pour le chrétien qui ne veut pas déchoir, à plus forte raison pour l'homme vertueux qui entend avancer. Tirons-en cette conséquence, à savoir que ce qui fait le fond du programme de la direction, ce sont les *vertus*. Qui dit vertu dit quelque chose d'éminemment positif, susceptible de croissance et d'élévation. *Et abundantius habeant*, souligne avec insistance Notre-Seigneur en parlant de la vraie vie, ainsi que l'exprime si clairement la conjonction *et*. Comparatif plein de sens, toujours en marche vers un comparatif meilleur; *charismata meliora*, dit de son côté saint Paul.

Le précepte n'a pas été fait pour lui-même, comme s'il était une fin. Il n'est qu'un moyen. La fin du précepte, c'est la charité, dit l'Apôtre, c'est-à-dire le sommet des vertus. Le précepte est pour les pécheurs, non pour les justes, *lex justo non est posita*. Et la fin du juste, c'est cette « voie *plus excellente* » de la charité, comparatif

obstiné qui ne sera jamais que comparatif ici-bas, la charité étant toujours susceptible d'accroissement. Telle est la voie ouverte : de zéro à l'infini, de notre néant à Dieu.

Ce programme des vertus, nous pourrions utilement, en suivant la trace des Saints et des maîtres, l'ériger en un système simple et facile à retenir. Avec un peu de peine, nous le trouverions dans le Sermon sur la montagne, et, pour la vie parfaite, dans les Béatitudes. Mais, tel quel, ce trésor est encore trop « enfoui dans le champ ». C'est le dessein de la Providence que, de même que l'œuvre des savants consiste à approfondir les lois de la nature pour le bien de l'humanité, ainsi est-ce le propre du prêtre de méditer jour et nuit la loi du Seigneur pour la réduire en formules utiles au salut.

Il semble naturel de rapporter les éléments essentiels de la vie chrétienne aux lois essentielles de toute vie : 1re loi d'absorption et de *nutrition* — l'homme vit d'air, de lumière et de nourriture —; 2e loi de lutte et de *défense* contre les ennemis actuels du dedans et du dehors; 3e loi d'activité et d'*exercice* physique, propre à chacun; 4e loi d'*hygiène* préventive contre les dangers à venir.

Or tel est l'objectif que le directeur doit se mettre sans cesse devant les yeux : l'âme *nourrie* de Dieu, par les vertus théologales qui se dilatent dans l'air de la prière et de la liturgie, dans la lumière des Écritures et de la lecture, dans la communion à l'aliment divin de l'Eucharistie; l'âme purifiée du péché et *prémunie* contre ses causes par la pratique des vertus morales, aidées spécialement du sacrement de Pénitence que le Catéchisme de Trente appelle la « citadelle des vertus chrétiennes »; l'âme *exercée* dans le labeur quotidien du devoir d'état qui marque la mesure, propre à chacun, des vertus morales; l'âme *immunisée* pour la persévérance par l'emploi des moyens

préventifs : groupements, associations, retraites, prières spécifiques (1).

Fort de ces quatre règles, familiarisé avec elles comme l'écolier avec les quatre opérations, le directeur évolue habituellement dans un cadre précis. Pour s'être assujetti aux lois, il leur commande en maître. « On ne commande à la nature des choses qu'en leur obéissant », disait profondément Bacon.

Le Catéchisme du concile de Trente a, lui aussi, son plan. Mais, au lieu d'envisager la vie du point de vue interne de l'organisme vital des vertus, il la voit du point de vue externe, celui des principes vivifiants contenus dans l'Évangile et dans l'Église : dogme, morale, sacrements, prière-source de l'Oraison dominicale.

Le plan que nous avons tracé est, si l'on veut, conventionnel, mais non de tous points arbitraire; il a l'avantage, pour un instrument d'usage quotidien, d'être commodément utilisable. Libre au lecteur de se forger à sa façon un outil meilleur, pourvu que tout l'essentiel y figure et que rien d'étranger n'y intervienne. S'il lui plaît de dédoubler les éléments du nôtre, rien de plus facile. « La bouquetière Glycéra savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs, qu'avec les mêmes fleurs elle faisait une grande variété de bouquets. »

Aussi bien prenons-nous quelque complaisance à abriter notre « bouquet » sous l'autorité de l'*Introduction à la vie dévote*. Saint François de Sales ne suit pas de tous points le même ordre, mais tous les matériaux ramassés dans notre cadre apparaissent dans le sien. En cinq parties successives, l'auteur traite : 1° de la purgation de l'âme par la considération des fins dernières; 2° de la prière, de

(1) On trouvera des développements intéressants sur ce thème dans la *Charité sacerdotale* du P. Desurmont.

l'oraison et des sacrements ; 3° de quelques vertus morales, en même temps que de plusieurs péchés et périls contraires ; 4° des tentations ; 5° des renouvellements périodiques spirituels. L'observateur le moins avisé reconnaîtra là sans aucune peine, surtout s'il feuillette en détail les chapitres, toute l'économie de notre plan. Les exercices de la piété figurent dans la 2e partie de l'*Introduction* ; la lutte contre le péché et contre ses causes, par la pénitence et la mortification, est signifiée par cette purification de l'âme de la 1re partie par l'exercice des vertus et la vigilance contre les dangers extérieurs de la 3e, par la résistance aux tentations de la 4e. Si le devoir d'état n'a pas la faveur d'une place à part dans l'ouvrage du saint Docteur, on peut dire qu'il a les honneurs de tout le livre. Manifestement, et dès le début, comme pour montrer que c'est sa pensée fondamentale, notre Saint déclare qu'il n'y a pas de dévotion possible en marge du devoir d'état, mais qu'elle s'adapte à lui et le suit partout. « La dévotion doit être différemment exercée par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par la fille, par la mariée ; et non seulement cela, mais *il faut accommoder la pratique de la dévotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier*... Serait-il à propos que l'Évêque voulût être solitaire comme le Chartreux ? Et si les mariés ne voulaient rien amasser non plus que les Capucins, si l'artisan était tout le jour à l'église comme le religieux? » « Lorsque la dévotion se rend contraire à la légitime vocation de quelqu'un, elle est sans doute fausse... Où que nous soyons, nous pouvons et devons aspirer à la vie parfaite. » Au reste, l'intention de l'auteur, il le dit en commençant, n'est pas d'écrire pour « les personnes fort retirées du commerce du monde », mais « d'instruire ceux qui vivent en ville, en ménage, en la cour, et qui par leur condition sont obligées de faire une vie commune quant à l'extérieur ».

Quelle sorte de travail s'impose donc à nous? Celui d'une sérieuse étude, soit des vertus théologales, des grâces d'oraison et des dons, soit des vertus morales, celles en particulier qui sont en connexion plus étroite avec certains devoirs d'état. Mais à l'étude se joindra nécessairement l'expérience vitale. Le directeur, comme l'orateur tel que le définit la sagesse antique, est l'*homme de bien, habile dans l'art de bien dire.* Jésus parle dans le même sens : L'homme de bien tire les biens de son bon trésor (Matth., XIII, 35). Et saint Paul après lui : « Vous serez un bon ministre du Christ Jésus, étant nourri des paroles de la foi » (I Tim., IV, 6).

*
* *

L'objet matériel de la direction n'est autre chose, avons-nous dit, que la substance de la vie chrétienne envisagée, soit dans les éléments extérieurs qui l'alimentent, soit dans les principes internes qui l'animent et qui sont, avec la grâce, les vertus. Reste l'*objet formel.*

La vie chrétienne convient à l'universalité des chrétiens, quel que soit leur degré de perfection. Mais cette universelle convenance réclame une adaptation à la mesure de chacun. Si toutes les âmes se ressemblent, il n'en est pas deux qui soient identiques. L'œuvre propre de la direction consiste à déterminer selon la capacité de chacune l'aliment extérieur, et à doser, en proportion, l'effort de vertu.

C'est ce travail de spécification que nous appelons direction formelle, parce qu'il donne la forme, l'être et la vie à la matière inerte qu'il s'agit d'animer. De la même argile passée au feu sortent des objets variés; « dieu, table ou cuvette » se façonnent du même bois; du même lambeau d'étoffe l'art du coupeur sait ajuster plusieurs vêtements. Les mêmes sacrements, la même

morale, le même Évangile, s'adressent à la multitude des croyants ; la pauvreté, la charité, la chasteté, ont des rapports de convenance avec toutes les conditions. Mais les vertus de la carmélite ne sont pas celles des gens mariés, pas plus que l'oraison du moine n'est la prière de l'ouvrier. Chez l'un et l'autre, ni la manière d'aller à Dieu ne revêt les mêmes formes, ni l'action les mêmes modalités, ni les vertus morales — qui sont affaire de mesure — la même mesure. Mieux encore, dans un même état de vie, tous n'ont pas une voie uniforme. Bien plus, dans une seule vie, les situations changent.

D'où il faut poser comme principe, utile à rappeler, qu'une méthode unique est inacceptable. Être l'homme d'un système, vouloir modeler ses dirigés sur un seul patron, serait chez le directeur un travers dangereux. Le fond, la forme, le ton, tout doit se modifier à l'avenant suivant les besoins. Et c'est le grand talent de savoir exécuter des variations sur un thème toujours ancien auprès des âmes toujours nouvelles. Saint François de Sales excellait dans le genre.

L'intuition du psychologue y sert, comme aussi le don de pénétration du saint. Il existe chez les saints un sens divinatoire. « Le spirituel juge de tout. » Souvent, dès la première ouverture, même il est arrivé que ce fut auparavant, le saint Curé d'Ars voyait les contours, les dimensions et la physionomie des âmes. Mais les ressources naturelles d'un jugement sain, l'esprit d'observation, l'expérience, la grâce d'état surtout, y suppléent en bonne part, sans que l'on ait à prendre des allures inspirées ou à parler sur un ton d'oracle. Cet ensemble garantit une sûreté suffisante de coup d'œil pour que l'on puisse découvrir assez vite dans une âme le point d'horizon auquel il faut ramener toutes les lignes de la perspective.

Et c'est, comme on l'a dit, la jonction de l'esprit philo-

sophique avec le sentiment artistique qui fait, au sens humain du mot, le directeur consommé. Tandis que le philosophe considère le type du vrai chrétien *in abstracto* par l'analyse et la dissection, l'artiste, lui, le voit *in concreto*, dans un sujet vivant où, réunissant les éléments épars, il refait la synthèse, celle de la vie. Car la vie, c'est essentiellement l'unité. Le principe vital, même dans l'ordre intellectuel, opère la cohésion de tout ce qui spéculativement se distingue. Ainsi l'esprit philosophique distingue, dans une figure abstraite et banale, les traits communs à tous, mais le génie de l'artiste voit la figure vivante avec son jeu de physionomie propre. On ne voit que le réel avec ses particularités d'abord. Et ce sont les particularités qui inspirent l'homme de l'art; il les affirme dans le portrait, il les pousse en saillie dans la caricature.

Le vrai directeur sera donc celui qui à la fois discerne dans l'idéal de la vie chrétienne les traits essentiels de la beauté morale, et qui voit d'avance ce que son sujet en peut reproduire.

Mais, toute la question pratique est là, comment s'y prendre pour faire l'application, c'est-à-dire pour aider une âme vivante à reproduire ce qu'elle peut d'un idéal abstrait? Question absolument pratique, redisons-le, que souvent nous résolvons d'instinct, mais qui appelle néanmoins une solution par principes.

Dans ce travail d'adaptation, il faut tenir compte principalement de trois choses : des dispositions naturelles, de l'état de vie, des mouvements intérieurs de la grâce. Un directeur qui simultanément opère sur ces trois bases pour arriver à un sage équilibre ne peut pas manquer d'être le ministre « fidèle et prudent ».

Les trois éléments en effet représentent, dans une âme, au regard de l'observateur, si l'on peut user de cette comparaison, comme trois cercles concentriques analogues

à ceux d'une tige d'arbre vivant qu'on sectionnerait dans le sens horizontal : l'écorce, les faisceaux ligneux, la moelle. Abritées par l'écorce protectrice des qualités et dispositions naturelles, les vertus de la vocation développent leurs cellules vivantes, à la faveur des mouvements intimes de la grâce. Le tout en accord parfait. Ainsi la sève de la grâce s'accommode à la capacité de résistance de l'écorce, de peur que celle-ci n'éclate. Entrons dans plus de détails.

Il importe d'abord d'avoir sans cesse devant les yeux ce que nous appellerions volontiers l'aptitude naturelle à la perfection. Non pas que les énergies naturelles d'intelligence, de jugement, de savoir-faire puissent jamais aboutir, en un point donné de leur évolution, à quelque chose de surnaturel; mais Dieu, dont toutes les œuvres s'agencent en un concert admirable, Dieu qui a établi un rapport harmonieux entre les deux ordres de nature et de grâce, prépare ordinairement chez les individus les puissances naturelles comme un support destiné à porter l'édifice religieux qu'il veut construire. Ce n'est guère vraisemblable qu'il demande une perfection élevée jusqu'à l'héroïsme à une intelligence bornée, à un tempérament grossier, à un jugement faux. Et n'est-ce pas une joie pour l'esprit de constater, par exemple, dans un saint Vincent de Paul, que son profond bon sens ait été à la hauteur de sa sainteté et à la mesure de ses grandes œuvres ? Les qualités de nature peuvent donc être considérées comme des aptitudes, dans le sens négatif du mot, à la perfection évangélique.

L'on fera en conséquence plus de fond, pour le développement des vertus, sur un esprit ouvert et calme que sur un autre plus subtil et facilement pour cela porté aux nouveautés; sur un jugement droit et docile que sur un autre plus personnel et enclin à l'entêtement; sur un

caractère accommodant et stable que sur un autre plus difficultueux et plus mobile ; sur un tempérament accessible aux choses élevées et nobles que sur un autre plus épais et d'inclination basse ; sur une tournure d'esprit simple et nette que sur une autre plus compliquée, affectée, hypocrite ; sur une volonté ferme et constante que sur une autre plus irrésolue. Et voilà qui requiert en quelque mesure chez un directeur la connaissance — sur laquelle il y aurait beaucoup à dire — des tempéraments, des passions, des inclinations.

A l'observation des qualités naturelles doit se joindre l'étude de la vocation chez le dirigé. La vocation se confond, pour ainsi parler, avec l'appel à la perfection, non pas seulement dans ce sens que la vocation à un état parfait dicte la perfection, ce qui est évident, mais encore que la vocation à un état quelconque implique *ipso jure*, dans la même ligne, une invitation à devenir parfait. Car, ne l'oublions jamais, s'il y a en vérité des états plus parfaits les uns que les autres, matériellement parlant, cependant chaque âme trouve sa perfection formelle dans le sien propre, si modeste soit-il ; et nulle ne la trouverait dans un autre, si relevé qu'il fût. Rappelons-nous toujours la parole de Suso : « plutôt ver de terre avec la volonté de Dieu que Séraphin sans elle. » Les devoirs édictés par l'état de vocation qui est la volonté de Dieu constituent donc le cadre de toute vie parfaite. La vie parfaite est dans la vertu, et la vertu trouve sa mesure comme sa règle dans les obligations de la condition. Vérité d'or qu'il faut prêcher à temps et à contre-temps et dont le directeur doit s'inspirer avec toute espèce de pénitent.

D'où la nécessité, pour celui-là, de se faire avant tout une représentation exacte de ce qu'est le devoir d'état de celui-ci, quelle en est la fin, quels en sont les moyens, quelles les disponibilités pratiques, quelles les exigences,

quelles les limites, quelles les vertus spéciales. Alors seulement il sera à même de tracer le canevas à remplir.

Reste enfin le point central et médullaire de la grâce. Si l'on part de cette idée que la grâce divine revêt sa forme spécifique selon chacun, précisément parce qu'elle s'adapte *ad modum recipientis*, on en déduira que la grâce est aussi multiforme que les individus. La nature et les habitudes, chez l'individu, ne composent-elles pas un capital fait de multiples apports convergents qui font son originalité, sa personnalité? Originale en quelque sorte deviendra la grâce, liqueur précieuse qui suivra les contours du vase qui la reçoit.

Si bien qu'en même temps que l'on scrute les dispositions naturelles, avec les modifications que leur imprime la vocation, il faut encore considérer de près les pulsations de la grâce. Pulsations véritables, ces mouvements intérieurs que l'on reconnaîtra, avec un peu d'application soutenue, comme l'empreinte agissante de Dieu : une bonne intention habituellement prédominante, une inclination préférée vers telle ou telle vertu, un attrait pour la solitude, un goût plus ou moins prononcé pour les choses spirituelles, pour l'oraison, une pieuse motion déterminée dans un sens plutôt que dans l'autre, inspirations, affections, désirs, répugnances parfois ou désolations, toutes choses qui se découvrent dans une âme comme les raisons séminales de sa sanctification, et qui se révèlent successivement au directeur par l'ouverture qui lui en est faite.

C'est ici que l'application de la science du discernement des esprits trouve sa place. Ces divers mouvements intérieurs, de provenance apparemment divine, peuvent n'être que l'effet de la nature ou une suggestion de l'esprit mauvais. Pour éviter les confusions néfastes, le conseiller prudent doit régler ses initiatives d'après les lois de l'Esprit.

Cette science du discernement s'acquiert, et il conviendrait d'en traiter longuement. Qu'il nous suffise de poser la question pour l'instant.

Ce qui ne nous retarde pas pour conclure qu'on devient un maître habile dans les voies spirituelles, d'une part, en approfondissant la *théologie* de ces voies, et, de l'autre — ce qui est la direction formelle — en faisant la *psychologie* de chaque âme par l'examen de son naturel, de sa vocation, de sa forme de grâce.

(*A suivre*).

L. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Dans l'intimité du Sacré-Cœur.

La Mère Jeanne de Saint-Matthieu Deleloë[1]

Moniale bénédictine (1604-1660)

Cinquante-quatre ans après la mort de la Mère Deleloë, en 1714, Dom Anselme Vast écrivait à Dom Martène : « Il y a des choses, mon révérend Père, si admirables et si touchantes dans toute la vie de cette bonne Mère, et une onction si merveilleuse dans tous ses écrits... que je n'ai jamais rien remarqué ni ressenti de pareil dans les vies des autres saintes, non pas même en celle de sainte Térèse. Aussi, M. Gouffart, qui a été longtemps son directeur, et qui connaissait sa sainteté à fond, ne l'appelait pas autrement, en parlant d'elle, que la sainte Térèse ou la sainte Gertrude de nos jours » (*Appendice*, p. 297). Et si l'on était tenté de voir en ces lignes l'expression de l'enthou-

(1) *Une mystique bénédictine du XVII^e siècle. La Mère Jeanne Deleloë. Beliquiae (Vie, Correspondance et Communications spirituelles)* [Collect. *Pax*, vol. XIX]. Lille, Desclée, de Brouwer; Paris, Lethielleux; Abbaye de Maredsous. 1925. 1 vol. in-12, XLIV-340 pages, avec portrait et ac-similé hors-texte. — 10 fr.

— Sauf indication contraire, c'est à cet ouvrage que renvoient toutes les références.

siasme et d'une légitime fierté de famille, voici le témoignage autorisé et plus récent de M. l'abbé Brémond. De la Mère Deleloë : « Cette *insigne mystique*, écrit-il, nous appartient deux fois (1) », et de l'ouvrage par lequel Dom Destrée, il y a vingt ans, la fit connaître : « Cet ouvrage a été composé trop vite, mais on y trouvera des matériaux *de premier ordre* (2) »; cependant Dom Destrée ne publiait que quelques fragments des œuvres de la Mère Jeanne. Assurément une âme qui a pu mériter de telles appréciations, être comparée à sainte Gertrude et à sainte Térèse, ne doit pas être banale. Cela seul justifierait l'étude entreprise ici.

Car il s'agit d'une étude d'âme, non d'une biographie. Malgré les tribulations et les angoisses d'une vie passée au milieu des horreurs de la guerre de Trente ans, l'histoire « extérieure » et profane de cette moniale, chassée de Fauquembergues à Poperinghe, tiendrait en quelques lignes et n'offrirait en somme qu'un médiocre intérêt. Dom Sodar en a, du reste, donné l'essentiel dans l'introduction à son ouvrage, publiée ici même (3). Il en va autrement de l'histoire « intérieure » de la Mère Deleloë. Cette femme, longtemps victime de confesseurs ignorants ou indiscrets, cette moniale, à qui une santé délicate interdit même les austérités de la Règle, est l'objet des plus étonnantes prévenances de Notre-Seigneur. Comme sainte Gertrude et quarante ans avant sainte Marguerite-Marie, la Mère Jeanne est l'élue du Sacré-Cœur, la confidente de ses secrets ; comme sainte Gertrude encore, elle vit dans une grande familiarité avec le divin Époux. De ces confidences, des douceurs de cette intimité, les écrits

(1) H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. VI, p. 375.
(2) H. Brémond, *op. cit.*, p. 374, note 1.
(3) *La Vie Spirituelle*, décembre 1924, p. 250.

de la Mère Deleloë nous ont conservé le souvenir. C'est là qu'il faut aller pour découvrir les secrets de son âme et de sa contemplation.

*
* *

I. — *La préparation*

Une année du XIII[e] siècle déclinant, le 27 décembre, Gertrude (1), la douce Vierge d'Helfta, dont la vie n'était qu'un incessant colloque avec Jésus et la cour céleste, Gertrude, dont le cœur ne battait que pour Dieu, voyait lui apparaître saint Jean, l'Apôtre bien-aimé, en qui elle chérissait l'évangéliste du Verbe et le chantre inspiré de l'Amour divin, et de lui elle apprenait les touchantes intentions du Sacré-Cœur :

« En la fête de l'apôtre (S. Jean), comme elle assistait aux Matines avec plus de dévotion, le disciple que Jésus aimait si tendrement, et qui pour cela doit être aimé de tous, lui apparut et la combla de marques d'amitié. ..... La prenant avec lui, il la conduisit en la douce présence du Seigneur notre Rédempteur, la plaça à droite et se plaça lui-même à gauche. Tandis que tous deux reposaient ainsi doucement sur la poitrine du Seigneur, le bienheureux Jean toucha du doigt avec une respectueuse tendresse cette poitrine sacrée et dit : « Voici le Saint des Saints qui attire à lui tout le bien du ciel et de la terre. » ..... Comme elle (Gertrude) éprouvait une ineffable jouissance en écoutant battre le Cœur sacré du Sau-

(1) Sainte Gertrude est assurément une des saintes les plus séduisantes, non seulement du Moyen-Age, mais de tous les temps. Pour qui n'aurait pas le loisir de rechercher dans ses écrits l'âme charmante, paisible et lumineuse de la sainte, la collection *Pax* contient un volume qui ne peut manquer de conquérir à la sainte autant d'admirateurs que de lecteurs : *Sainte Gertrude : sa vie intérieure.* Préface de D. Dolan, O.S.B. Collection « *Pax* », vol. V. — M. Gabriel Ledos a écrit aussi pour la collection « *Les Saints* », éditée chez Lecoffre, une très belle étude sur *Sainte Gertrude.*

veur, elle dit au bienheureux Jean : « O bien-aimé de Dieu, j'éprouve maintenant de si grandes délices en écoutant les battements de ce très doux Cœur : n'en avez-vous pas ressenti de semblables lorsque vous reposiez à la Cène sur la poitrine du Sauveur? » Il répondit : « En vérité, je les ai senties, profondément ressenties, et leur suavité a pénétré en moi comme l'hydromel parfumé imprègne de sa douceur une bouchée de pain frais; de plus, mon âme en est devenue aussi ardente que pourrait l'être un vase placé au-dessus d'un feu violent. » Elle reprit : « Pourquoi donc avez-vous gardé sur ce sujet un silence aussi absolu, et n'en avez-vous rien écrit pour le profit de nos âmes? » — « Ma mission, répondit-il, était de manifester à l'Église nouvelle, par une seule parole, le Verbe incréé de Dieu le Père; et cette unique parole peut servir jusqu'à la fin du monde pour satisfaire l'intelligence de la race humaine tout entière, bien que personne ne parvienne jamais à la comprendre pleinement. La douce éloquence des battements du Cœur sacré est *réservée pour les derniers temps*, afin que le monde vieilli et engourdi se réchauffe dans l'amour de son Dieu (1). »

Une fois de plus, l'Apôtre bien-aimé redisait la consolante parole : comme Jésus avait aimé les siens lorsqu'il était en ce monde, il les aimerait jusqu'à la fin, et aux derniers temps c'est encore à son amour que viendrait se réchauffer leur âme.

A l'heure où la petite Deleloë naît au bourg de Fauquembergues, en cet Artois bientôt français, *les derniers temps* semblent très proches, sinon arrivés. Depuis bientôt trois quarts de siècle la Réforme protestante ravage et désagrège la chrétienté : les dogmes catholiques les plus essentiels et les plus consolants, même celui du sacrement d'amour, sont impitoyablement niés. A son tour, le XVII^e^ siècle qui commence verra se dresser dans sa rigidité froide le jansénisme, auquel succédera au siècle suivant le scepticisme railleur et destructeur des philosophes.

(1) Sainte Gertrude : *Le Héraut de l'amour divin*, livre IV, ch. 4.

Vraiment le monde vieillit et s'engourdit, et il est temps d'allumer le foyer d'amour auquel viendront se réchauffer et s'embraser tant d'âmes d'élite. Et de fait le moment approche où Notre-Seigneur parlera à la Visitandine de Paray-le-Monial, pour qu'elle fasse connaître « la douce éloquence des battements du Cœur sacré » qui a tant aimé les hommes ; le moment approche où ce Cœur recevra un culte solennel et officiel, et où le monde chrétien « vieilli et engourdi se réchauffera dans l'amour de son Dieu ». C'est pour préparer les hommes à cet événement que, dans un bourg d'Artois, une humble fillette est l'objet des prévenances divines qui la forment à son insu pour sa mission.

Le miracle préside à sa naissance, car cette enfant mort-née ne doit la vie qu'à l'intercession, toute-puissante sur le cœur de Dieu, de la Vierge Marie. Doucement ses parents orientent son âme vers Dieu. « Mon affection se portait fort à la piété et mon père et ma mère avaient grand soin de moi », écrit-elle. Peut-être comprennent-ils que la fillette est l'objet des prédilections divines, car de bonne heure Dieu l'appelle à lui :

« Le commencement de toutes les grâces que Notre-Seigneur m'a faites, ce fut qu'il me donna le désir d'être religieuse, dès ma plus tendre enfance et du plus loin qu'il me souvient. ..... Toute ma plus grande récréation était de faire des petits cloîtres et de contrefaire la religieuse. » (p. 3 et 4)

Simple amusement d'enfant? non, car déjà la gloire du divin Époux excite son zèle et elle se montre extrêmement jalouse de l'honneur de Dieu. Elle n'a que douze ans, et elle pleure en secret les péchés des hommes, demandant pardon pour eux :

« Ayant atteint environ l'âge de douze ans, je ressentais fort lorsque je voyais offenser Dieu ; je lui en demandais pardon

pour eux avec beaucoup de larmes. Particulièrement j'avais à contre-cœur les péchés de la jeunesse, et lorsque je voyais les jeunes filles faire tant d'honneur et révérence aux hommes, je ressentais si fort que l'on donnât aux créatures avec tant de témoignages d'affection ce qui était dû à Dieu seul, que je m'en allais pleurer seule dans ma chambre, demandant à Dieu pardon pour eux et lui priant me donner la grâce de ne tomber en de semblables fautes. » (p. 4-5)

C'est dans ces dispositions que, dès cet âge, elle « fréquente les saints sacrements de confession et de communion » ; elle le fait « avec affection », et, chose remarquable à l'époque, « beaucoup plus souvent que le commun du peuple » (p. 5). Suivant les conseils de sa mère, l'enfant ne manque pas à chaque nouvelle rencontre avec Jésus-Hostie de demander la lumière sur la voie à suivre, et toujours il lui semble que le cloître l'attend. On aimerait à pénétrer un peu le mystère des colloques qui se tenaient entre Jésus et son âme : mais la Mère Jeanne est très réservée sur ce sujet. Nul doute que Notre-Seigneur ne parlât à son cœur; car elle était affamée de l'Hostie sainte. Mise alors en pension chez des religieuses de Saint-Omer, ne demandait-elle pas « permission d'aller chez les Pères Jésuites » pour pouvoir communier « plus souvent que les petites filles » ? Une telle correspondance à la grâce ne pouvait tarder de produire son effet : vers treize ans elle se fiança pour la vie à Jésus :

« Il m'arriva alors une fois, étant dans l'église de Saint-Martin à Saint-Omer, que je sentais en mon âme un véhément désir d'aimer Dieu et être entièrement à Lui, avec un dégoût et mépris des choses du monde. *Je promis* alors à Dieu de ne jamais me marier et *n'avoir autre époux que Jésus-Christ*. Je me donnai, ce me semble, à sa divine majesté avec grande affection et résolution de le contenter toute ma vie ; je désirais alors d'avoir l'âge pour quitter le monde, mais je n'avais qu'environ treize ans. » (p. 5)

Si le parti de Jeanne était irrévocable, sa jeunesse ajournait à quelques années l'exécution de son généreux dessein. Ces années d'attente Dieu les allait employer à éprouver et affermir la vocation de l'enfant, non moins qu'à commencer la purification de son âme par le détachement. Il est remarquable, en effet, que la plupart des saints, sinon tous, après s'être donnés sans retour à Dieu, ont senti à un moment chanceler leur vocation : la nature en eux s'est révoltée et un instant la victoire a failli lui rester, le monde est entré en lutte avec eux et a pu croire qu'il triompherait. C'est une sainte Gertrude par exemple. Entrée à cinq ans dans le cloître, elle ignore le monde, elle n'en soupçonne ni les attraits ni les joies : le regret du monde ne l'arrête pas. Mais à cause de sa vive intelligence ses supérieures l'encouragent à l'étude ; et voilà que l'amour de l'étude paraît l'emporter sur l'amour de Dieu. La spéculation lui fait négliger Dieu et la détourne un peu de la prière, jusqu'au jour où la grâce de Dieu, en l'éclairant, la rejette dans les bras du divin Maître (1). C'est une sainte Catherine de Sienne. Par complaisance pour les siens, pour sa belle-sœur surtout, elle consent à se parer, à soigner sa chevelure, bref, à suivre la mode comme les jeunes filles de son temps et de son milieu. On dirait qu'elle a révoqué ce vœu de virginité et d'entière appartenance au Christ qu'elle fit à sept ans. Mais Dieu veille. La sainte se réveille de cette sorte de sommeil ; indignée contre elle-même, elle rompt avec le monde d'une façon aussi décidée que prompte et retourne à l'Amour qu'elle semblait abandonner. Mais toute sa vie, chaque fois que le souvenir de « son péché » lui reviendra, elle versera des torrents de larmes.

(1) Cf. *Sainte Gertrude : sa vie intérieure*, ch. I, p. 44, et *Le Héraut de l'amour divin*, livre II, ch. I et XXIII.

On pourrait citer bien d'autres saints et saintes qui eurent à subir une ou plusieurs épreuves semblables (1). Sainte Catherine de Sienne elle-même dut repousser un second assaut, au moment même où elle obtenait enfin d'être reçue parmi les *Mantellate*. La tentation cette fois était plus subtile, l'épreuve plus poignante. Le démon qui s'était présenté à elle sous l'aspect d'un beau jeune homme avait été repoussé, mais il était parti laissant l'âme de la sainte serrée par le doute.

« Lorsqu'elle s'était fiancée à Jésus dans son enfance, savait-elle déjà ce qu'elle préférait, n'avait-elle pas écouté uniquement le naïf désir de faire ce qu'enseignaient les prêtres, ce qu'ils disaient être agréable à Dieu, et ce que tant de pieuses femmes avaient fait avant elle? Elle avait maintenant l'impression que des voiles se déchiraient successivement devant ses yeux — elle voyait, tels qu'ils sont, la vie et le bonheur des hommes, la vie et le bonheur des femmes, et se rendait compte qu'elle allait y renoncer pour toujours... Jamais, au pied de l'autel, elle ne mettrait sa main dans la main d'un époux, jamais elle ne quitterait l'église, conduite par lui, en adressant à ses parents un grave et joyeux salut... Les torches nuptiales ne s'allumeraient jamais pour elle et jamais, lorsqu'elle serait devenue une vieille aux cheveux blancs, elle ne montrerait à ses petits-enfants émerveillés son ancien voile de noce aux fleurs brochées d'argent...

« Faisant appel à toute son énergie, Catherine s'arracha brusquement à la rêverie qui assaillait son cœur de femme : « O toi, mon bien-aimé, mon unique époux », s'écria-t-elle, en tombant à genoux devant le crucifix, « tu sais bien que je n'ai jamais désiré que toi seul ; viens aujourd'hui à mon secours, ô mon Sauveur, fortifie-moi et soutiens-moi en cette heure difficile (2). »

(1) On pourrait citer par exemple la B^ne^ Villana de Bottis, tertiaire de Saint-Dominique, la B^ne^ Claire Gambacorta, tertiaire elle aussi. Plus près de nous, Marie de l'Incarnation, qui eut tant à lutter pour se séparer de son fils. On trouvera le récit de semblables épreuves dans l'étude que nous avons eu l'occasion de publier (*La Vie Spirituelle*, juillet 1924) sur une autre mystique du XVII^e^ siècle : la M. Suzanne de Riants de Villerey.

(2) J. Jörgensen, *Sainte Catherine de Sienne*, livre I, ch. 5, page 44

Oui, vraiment, pour suivre Jésus il faut porter sa croix ! pour qui a ce courage, saints ou saintes, moines d'autrefois ou moines d'aujourd'hui, le Christ est en toute vérité un Époux de sang ! *Sponsus sanguinum tu mihi es!* Le don généreux et total a pu être dans la joie et l'enthousiasme : un jour il doit être scellé par la souffrance, et l'âme le doit ratifier avec des larmes de sang. Il fallait que le cœur de la Mère Deleloë, future confidente du Sacré-Cœur, connût ces tentations, ces défaillances et ces angoisses.

Revenue chez ses parents peu de temps après s'être donnée à Dieu, la petite Jeanne se laissa prendre aux artifices du monde. Elle plaisait, on le lui disait, on le lui témoignait, on l'entourait. Flattée dans son amour-propre, elle suivait son penchant naturel :

« Je sentais aucune fois que mon inclination m'y portait et eusse voulu bien avoir un peu plus de liberté... Je sentais mon inclination qui portait fort à aimer les vanités et conversations... Je commençai à lire des livres de vanités, et pour apprendre à bien discourir en choses de sottises, j'y prenais grand plaisir, y employant le temps, avec grande avidité, que j'avais accoutumé d'employer à lire les saints livres. » (p. 6-7)

Malgré la défense de son confesseur, elle continuait ces lectures, mais « fort secrètement », si bien que le dégoût la prit de la confession et de la communion, fréquentées dès lors avec moins d'assiduité, et que même « environ un demi-an, devant d'être religieuse,..... le désir de l'être se refroidissait en elle ». Ces premières défaillances, ces complaisances coupables paraissent peut-être assez bénignes ; mais leur culpabilité doit être appréciée par comparaison aux grâces exceptionnelles dont Dieu favorisa l'âme de Jeanne Deleloë. Dieu les permettait pour maintenir son élue dans l'humilité, lui faire éprouver combien peu elle pouvait compter sur elle-même, et l'amener à se

confier à lui seul. Et tandis que la jeune fille allait à oublier la foi jurée et à délaisser, pour le monde qui la flattait, le Christ à qui elle s'était fiancée, le divin chasseur s'obstinait à retenir cette âme de choix prise aux rets de son amour et qui voulait s'en échapper. Le remords de ses défaillances, les désirs aussi que Dieu produisait en elle, la ramenaient sans cesse à son dessein de vie religieuse. La grâce fut la plus forte :

« O vraie source d'amour sacré, et abîme de tout bien, que mon cœur vous aime et bénit infiniment! Lorsque j'étais sur le point et en pensée de vous quitter, votre soin amoureux était sur moi, faisant reluire en mon âme les rayons de votre grâce et lumière divines; lorsque j'avais envie de boire ces eaux sales et puantes du monde, me donnant à connaître que la mort était cachée sous ses appâts et amorces, que tout n'était que vanité et perdition... Ce Seigneur divin me donnait quelquefois alors des désirs si efficacieux d'être religieuse et hors des occasions de l'offenser, que je pleurais bien fort; et me semblait qu'étant en la religion, *je tâcherais de surpasser les autres religieuses en la perfection et à l'aimer*; je désirais d'avoir l'âge suffisant. » (p. 7)

Ce fut vers l'âge de seize ans qu'on l'admit à recevoir l'habit au monastère de Fauquembergues. La première épreuve surmontée, une seconde était réservée à Jeanne Deleloë avant sa vestition. Pendant les cinq ou six semaines qui précédèrent la cérémonie, la nature lui livra un dernier et plus rude assaut. Ce n'était plus de ses compagnes qu'elle avait à se défendre, mais d'elle-même : le combat se passait au plus intime de son âme, et l'adversaire se montrait acharné et subtil. Les joies du monde, que son imagination lui représentait si attrayantes, lui seraient-elles interdites à jamais? Elle allait y renoncer sans même les connaître : ne pourrait-elle les goûter quelque temps? après, elle s'enfermerait derrière les grilles du monastère. Et puis, surtout, fallait-il abandonner ses

parents, déjà âgés, qui l'aimaient si tendrement et pour qui elle ressentait si grande affection ? Vraiment, le sacrifice était dur et le cœur lui en saignait. L'ennemi, sentant qu'il jouait sa dernière chance, ne lui laissa aucun repos ; obstiné au combat, il la poursuivit jusque dans le sommeil. Mais Notre-Seigneur n'abandonna pas sa bien-aimée au milieu de ses angoisses et la fit triompher d'elle-même et du monde :

« Il me venait en l'esprit comment je pouvais quitter la maison de mon père où j'étais tant aimée et chérie, et que je les aimais aussi si tendrement ; puis les passe-temps et plaisirs du monde me venaient aussi au-devant, me représentant ma grande jeunesse, et que je pourrais encore y prendre mes récréations, que puis après je serais religieuse, avec d'autres semblables folies. Cette tentation me pressait si fort que je m'éveillais la nuit avec de grandes angoisses. Je m'asseyais demandant l'assistance de Notre-Seigneur avec beaucoup de larmes, je voyais les ruses et finesses du monde et du diable pour me prendre par leurs allèchements. De ma part, je voyais qu'il était temps de les quitter, à cause que je sentais mes inclinations, et que *j'aimais fortement ce que j'aimais*, et que, lorsque je serais engagée dans l'amour de ces choses, je ne saurais plus m'en retirer ; d'autre part, je voyais que c'était la volonté de Dieu que je fusse religieuse. Ainsi,... je bataillais à l'encontre de moi-même, et disais à Notre-Seigneur que je mourrais en la peine pour accomplir sa volonté... Je voyais que Notre-Seigneur m'assista grandement pour passer pardessus toutes ces difficultés et plusieurs autres qui se présentaient alors. » (p. 8)

Jeanne Deleloë reçut donc l'habit de Saint-Benoît. Son noviciat, que l'absence de l'évêque de Boulogne prolongea de sept mois, fut une période de paix et de joies profondes. On aurait dit qu'avec l'habit on « la revêtait d'un nouvel esprit, pour la joie et allégresse qu'elle ressentait en son intérieur : ce qui lui continua tout le temps du noviciat ». Heureuse d'avoir échappé « aux filets des chas-

seurs », selon l'expression du Psalmiste, elle savourait les douceurs de l'oraison, à laquelle elle s'appliquait avec soin, et goûtait la joie d'être guidée maternellement dans la vie religieuse par une supérieure avisée et prudente qui comprenait son âme :

« Je ressentais un très particulier contentement de me voir échappée aux allèchements du monde et des laches et filets du diable. Il me semblait que j'avais laissé à la porte du monastère ce dragon infernal qui était là, avec la gueule béante, prêt à m'engloutir et dévorer par ses finesses..... et me semblait que j'avais sous les pieds tout le monde et ses vanités..... Notre mère supérieure qui instruisait lors les novices prit un grand soin de m'exercer dès ces commencements à l'oraison. Je crois que ce fut un des plus grands biens qu'elle m'a faits. » (p. 9)

Cependant à l'époque de son noviciat la Mère Jeanne n'est encore qu'une enfant, une débutante dans la vie spirituelle; Dieu la traite en enfant, lui versant avec condescendance le lait des douceurs spirituelles et lui accordant de nombreuses consolations sensibles. Sous la direction de sa prieure elle s'exerce donc à l'oraison, apprend à vivre en la présence de Dieu, qui lui rend « le silence et la solitude fort agréables ». Dieu, qui fait tout avec sagesse (1), sait ainsi varier à l'infini son action sur les âmes, l'adapter à leurs besoins au fur et à mesure de leur croissance. Tantôt par l'épreuve qui détache du monde, tantôt par les joies spirituelles qui attirent l'âme vers Lui, Dieu étend peu à peu son empire sur ses élus. La tentation avait visité à deux reprises la Mère Jeanne jusqu'à son entrée dans le cloître; pour la récompenser de ces luttes et de la victoire remportée, le divin Maître lui donne la paix, la comble de joie et « de caresses spirituelles » :

« (Notre-Seigneur Jésus-Christ) me donnait aussi de fort ten-

(1) *Magnificata sunt opera tua, Domine; omnia in sapientia fecisti.* Ps. CIII, 24).

dres sentiments de son amour et me semblait impossible d'aimer autre chose que Lui..... J'avais aussi grande facilité de m'entretenir en la présence de Dieu parmi le jour, m'appliquant l'esprit à ce que j'avais médité. J'avais un grand désir de le contenter en tout ce que je faisais..... Mon âme était fort attirée, et souvent, aux actes de volonté, particulièrement à aimer Dieu, avec un sentiment que j'étais toute à lui. Il m'arrivait aussi pendant l'oraison que je sentais un doux et tranquille recueillement de mon âme en Dieu. » (p. 10-11)

Les quinze mystères du Rosaire sont ses sujets d'oraison. Mais il est à remarquer que dans ses méditations elle cherche la personne, l'humanité sainte de Notre-Seigneur; ses pensées et ses affections se portent tout de suite vers l'Homme-Dieu, elle s'attache à Lui, lui tient compagnie, non sans quelque naïveté enfantine. Sa vie entière elle gardera cette pratique, on pourrait dire cet instinct, qui dénote une vraie mystique, d'aller au Dieu Trine et Un par l'humanité du Christ (1). On verra plus loin que, de même, par le Cœur de Jésus elle atteindra l'Amour Incréé du Verbe et l'éternelle vie d'amour de la Trinité.

« En ces commencements, je tâchais toujours de me représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ auprès de moi, selon le mystère que j'avais à méditer. Pour ce sujet, lorsque je me mettais à l'oraison, j'étais si simple que j'étais toujours soigneuse qu'il y eût une place libre devant moi pour Jésus-Christ. J'avais une grande facilité à m'entretenir avec Lui. » (p. 10)

(1) Sainte Thérèse se défiait beaucoup des âmes qui prétendaient arriver aux plus sublimes formes de contemplation sans passer par l'humanité sainte du Christ, ou qui, ayant atteint une contemplation très élevée, négligeaient les mystères de la vie et de l'humanité de Jésus. Il ne faut pas oublier que c'est par le Fils que l'on va au Père. « *Ego sum via. — Je suis la voie* », a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Cf. Sainte Thérèse, *Livre de la Vie*, ch. 22 ; *Le Château intérieur*, 2es demeures (éd. Carm., p. 74) et 6es demeures, ch. VII (p. 230 à 239). — Citons seulement ce passage : « Il vous semblera que des âme qui goûtent des jouissances si hautes ne doivent plus méditer sur les mystères de la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

Et alors que plus avancée dans les voies de Dieu elle jouissait déjà de l'oraison d'union :

« Je ne laissais pourtant de continuer d'être soigneuse, lorsque je me mettais à l'oraison, de prendre un point de la vie ou passion de Jésus-Christ. Il m'arriva qu'en y ayant un peu pensé, mon esprit était élevé à la connaissance de ses divines grandeurs et perfections; j'oubliais le mystère, et, ce me semble, la présence de Jésus-Christ, au moins selon que j'avais proposé de m'entretenir avec Lui. » (p. 13-14)

Qu'on ne la croie pas néanmoins parfaite. Elle-même avoue avoir « passé ce temps avec beaucoup d'imperfection », et avoir eu « aussi pour ce sujet des inquiétudes à l'oraison ». Elle redoute les rigueurs et les austérités, « elle a peur d'elle-même, et de ne savoir continuer cette

et qu'elles ne s'occupent que d'aimer. C'est un sujet que j'ai traité ailleurs avec étendue (*Livre de la Vie*, ch. 22). Il est vrai que j'ai rencontré des contradicteurs. On a dit que je n'entendais pas la question, que ce sont réellement des voies par lesquelles Notre-Seigneur conduit les âmes, qu'une fois les débuts franchis, il vaut mieux ne s'occuper que de la divinité et bannir tout ce qui est corporel. Eh bien! *malgré tout on ne me fera pas avouer que ce chemin soit bon.* ... Pour ma part, j'ai reconnu que *le démon voulait m'égarer par cette voie.* ... Certaines personnes se figureront aussi qu'elles ne peuvent songer à la Passion. Mais alors, elles pourront encore moins songer à la très sainte Vierge et aux exemples des saints, dont le souvenir cependant est pour nous si salutaire et si encourageant. Vraiment je ne sais à quoi pensent ces personnes. *Vivre séparé de tout ce qui est corporel et sans cesse embrasé d'amour, c'est bon pour les esprits angéliques; mais ce n'est pas notre affaire, à nous qui habitons un corps mortel.* ... A plus forte raison, comment nous éloignerions-nous volontairement de ce qui fait tout notre trésor et tout notre remède, la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ? ... De cette façon, (ces personnes) *se nuisent et nuisent aux autres.* ... Je crois avoir fait comprendre *combien il importe, même aux plus spirituels*, de ne pas s'éloigner tellement des objets corporels, qu'ils en viennent à redouter jusqu'à la sainte Humanité. ... Encore une fois, mes filles, je regarde *ce chemin comme dangereux.* Le démon pourrait en venir jusqu'à nous faire perdre la dévotion au très Saint-Sacrement. » (*Le Château intérieur*, édit.-trad. des Carmélites, 6[e] demeures, ch. VII, p. 230, 231, 232, 238, 239.)

grande austérité en laquelle sa Mère tenait pour lors les religieuses ». Quand, l'année du noviciat écoulée, l'absence de l'évêque de Boulogne retarde de sept mois sa profession, l'attente lui cause « beaucoup de tristesse », car elle est « quelquefois fort peu résignée à la volonté de Dieu ». Par-dessus tout, elle craint les humiliations :

« Je craignais si fort les paroles rudes de l'humiliation, qu'il me semblait que je n'eusse su les endurer sans pleurer, car ma Mère, connaissant fort bien ma faiblesse et infirmité, m'avait toujours et presque en toutes choses supportée. » (p. 11)

De ces imperfections on ne saurait s'étonner ni se formaliser : malgré les prévenances de la grâce, la Mère Jeanne vient à peine de franchir le seuil de la vie mystique. Voici cependant sa profession, qui marque une nouvelle phase de son développement spirituel : son âme prend plus puissamment son essor vers les hauteurs mystiques. Jusqu'ici « elle s'acheminait, elle tendait, vers la vie mystique : elle y est aujourd'hui introduite à petits pas et commence à faire l'*expérience* de Dieu en elle-même » (p. 12, note 2). Elle connaît alors, semble-t-il, l'oraison de recueillement et de quiétude :

« Je continuai de m'exercer à l'oraison, et sa divine majesté me donna à connaître sa présence dans mon intérieur..... Ce divin Seigneur me donnait une si grande certitude de son amoureuse présence que mon âme s'employait toute à aimer et s'abandonner à sa divine majesté, désirant n'avoir autre volonté que la sienne; et me semble qu'elle jouissait *aucunes fois* pendant l'oraison d'un *doux repos et quiétude*. ..... Mon cœur faisait quelquefois de véhéments efforts pour sortir de soi et se mettre davantage en Dieu, et il pâtissait beaucoup pour ne savoir aimer comme il désirait. ..... Jésus-Christ ne laissait de continuer à me favoriser en se manifestant plus clairement à mon intérieur. Il m'arrivait *quelquefois tout en un instant que mon âme se trouvait toute remplie de Dieu comme un vrai soleil*, qui par une douce et agréable lumière répandait ses

aimables rayons sur toutes les puissances de mon âme pour connaître et aimer sa bonté. (p. 12-13) ..... Je me trouvais dans une grande quiétude d'esprit sans penser à passer outre »; (p. 15)

parfois aussi l'oraison d'union, sans pourtant être encore arrivée à l'état de perfection de l'âme favorisée de cette oraison, et que sainte Thérèse décrit longuement à propos de la cinquième demeure du château intérieur :

« Une autre fois, voire plusieurs fois, je me voyais toute environnée de cette divine présence, avec une certitude et connaissance que ses yeux divins étaient attentifs à moi et pénétraient les choses les plus secrètes, et que toutes choses étaient remplies de cette grande majesté. En tout ce que je faisais, j'avais toujours ces yeux divins pour témoins, ce qui me continuait quelquefois huit à quinze jours, mais une fois plus que l'autre, avec une grande crainte de l'offenser. Toutes les choses de la terre paraissaient comme rien, il me semblait qu'il n'y avait plus de monde pour moi. Il m'arriva quelquefois qu'étant avec la communauté, je me trouvais comme en un paradis. » (p. 13)

Le démon, voyant le profit que l'âme retire de cette oraison, cherche à la détourner de Dieu. « Le démon vient, avec ses dangereux artifices : sous couleur de bien, il la détache de cette divine volonté en de très petites choses, et l'engage en d'autres, qu'il lui persuade n'être point mauvaises. Peu à peu il obscurcit son entendement, refroidit sa volonté, fait revivre en elle l'amour-propre, si bien que d'une chose à l'autre il arrive à la séparer de la volonté de Dieu et à l'attacher à la sienne propre (1). » Une des tentations de l'âme introduite en cette cinquième demeure est de vouloir retourner en arrière, persuadée

(1) Sainte Thérèse, *Œuvres complètes* (trad. des Carmélites), t. VI, *Le Château intérieur*, p. 162.

qu'elle est de ne pas progresser. La Mère Deleloë éprouve cette tentation, et subit de bien des manières les « dangereux artifices » du démon, irrité de son avancement spirituel : pensées contre la foi, regret du monde, dégoût des choses spirituelles, l'assaillent :

« Ayant continué en ces manières d'oraison quelques années, il m'arrivait quelquefois de grandes sécheresses et refroidissements en l'amour de Dieu, et des dégoûts des choses spirituelles qui me continuaient quelque temps; il me venait des craintes de ne me pas bien comporter en l'oraison et de ne pouvoir, par ces moyens, tirer le profit que je lisais qu'il y avait en la méditation de la Passion. ..... J'étais pour lors affligée de pensées contre la foi, lorsque je me présentais devant le Saint Sacrement. J'étais aussi importunée aucunes fois de ces pensées pourquoi j'avais quitté le monde si jeune, et que je pouvais là prendre beaucoup de passe-temps et récréations, et puis être religieuse, et choses semblables qui me donnaient de la peine. Je ..... dis aussi les appréhensions que j'avais des humiliations et paroles rudes, et que jusqu'alors je n'avais été exercée aux mortifications de l'esprit pour ce que j'étais si faible en la vertu. » (p. 14-15)

Ces épreuves intérieures n'étaient qu'un avertissement, — comme le prélude des tribulations qu'allait supporter pendant six ans la Mère Deleloë, — et ne durèrent pas. Un Père Jésuite qu'elle consulta, la rassura et, avec la paix, ramena la joie dans son âme qui reçut bientôt de nouvelles faveurs. Pour les goûter davantage, la M. Jeanne se flagella de rudes disciplines, veilla, passant une longue partie de ses nuits en oraison. Sa complexion délicate et fragile ne pouvait soutenir cette ferveur et ce zèle indiscrets : sans lui en tenir rigueur, Dieu dut rétablir sa santé sérieusement compromise. Le fruit de cette expérience eût dû être une plus grande prudence. Mais des faveurs plus extraordinaires qu'elle reçut pour lors la portèrent derechef aux mortifications. Dans une première vision le

Christ lui apparut en l'état où l'avait réduite la flagellation, et lui adressa de doux reproches :

« J'entendis alors ces paroles, fort intérieurement : *Vous craignez et fuyez les humiliations et mépris. Regardez en quel état je suis réduit pour votre amour.* Il me fut aussi lors donné à entendre que je manquais en présumant de moi-même et me préférant aux autres, que je ne lui référais assez fidèlement les grâces que je recevais de sa majesté. » (p. 19)

Elle supporta dès lors sans trouble « les humiliations intérieures et extérieures », auparavant tant redoutées. Dans une seconde vision la Sainte Vierge lui apparut portant l'Enfant Jésus qui lui laissa la « divine beauté et grande splendeur de ses gracieux et aimables yeux... engravées dans l'âme ». Enfin il lui fut donné de connaître que la Trinité était la vie de l'âme :

« Il me fut donné *une grande connaissance de la sainte Trinité au plus intérieur de mon âme.* Ces trois divines personnes se manifestèrent avec grande majesté. ..... Il m'était aussi alors donné à connaître comme ces trois personnes sont un seul Dieu de même pouvoir, et leur souverain domaine sur toutes choses, et comme elles étaient la vie et l'être de mon âme, laquelle se voyait clairement en cette agréable compagnie. Et ces divines personnes lui témoignaient grand amour et me semble que toutes les forces intérieures s'employaient à s'abandonner et aimer cette souveraine bonté. » (p. 21)

C'est à la suite de ces faveurs, de la dernière surtout, que la Mère Jeanne pratiqua de nouveau avec une ardeur quelque peu inconsidérée les mortifications. Une telle manière d'agir dénonçait que le détachement et le désintéressement n'étaient pas établis en son âme : elle l'avoue elle-même :

« Je confesse que j'avais de l'attache et amour-propre à ces délices intérieures. Je m'appuyais et reposais encore sur ces dons et ne les référais entièrement à Dieu, car j'en ressentais de la tristesse et peu de résignation en étant privée. » (p. 24)

La prieure qui l'avait accueillie au monastère et prenait soin de son âme, devina-t-elle cet attachement désordonné aux douceurs spirituelles et aux consolations sensibles? c'est possible, et même probable. Le peu que nous savons sur elle par les écrits de la Mère Deleloë la montre comme une femme avisée et connaissant la façon de conduire les âmes dans les voies de Dieu. La Mère Deleloë lui dévoilait d'ailleurs avec simplicité et confiance l'état de son âme; les défauts devaient donc apparaître à l'égal des vertus, dans une même lumière. Toujours est-il que, entrant inconsciemment dans les desseins de Dieu, la prieure changea soudain d'attitude vis-à-vis de sa fille. Pendant les deux ans qu'elle demeura encore à Fauquembergues avant d'aller à Beauchamp implanter la réforme bénédictine, elle se mit à rudoyer la Mère Jeanne, tout en reconnaissant que les faveurs reçues étaient bien de Dieu, et non une illusion du malin :

« Ma Mère, depuis lors, reprit le soin de ma conduite intérieure et témoigna qu'elle approuvait ces faveurs être de Dieu. Elle commença à m'exercer avec un soin particulier aux mortifications et humiliations; ..... j'étais fort soigneuse de lui rendre compte de tout ce qui se passait à l'oraison et parmi le jour ; ce qu'elle témoignait qu'elle approuvait le moins, c'était lorsque mon âme était en cette douce quiétude et repos intérieur jouissant de la présence de Jésus-Christ. Elle me disait que, aussitôt que je m'en apercevais, je fusse divertie; quelquefois elle me faisait prier vocalement pour me divertir de l'oraison, une autre fois elle me défendait de penser à Dieu des jours entiers. Je n'avais aucune contrariété à l'obéissance, mais j'avais une extrême peine à me tenir longtemps divertie : ce divin Seigneur s'écoulait et faisait sentir imperceptiblement au plus intérieur de mon âme ; je ne pouvais oublier son amoureuse présence. Je l'aimais souvent sans y penser. Ce m'était une des plus grandes difficultés que j'ai eues à m'en divertir. Je le disais à ma Mère. Quelquefois *elle me tanchait avec un peu de rigueur*, puis elle me laissait un peu de liberté d'esprit, *puis elle recommençait* : il me semblait que c'était comme un purgatoire et

me semblait que je ressentais la peine des damnés, d'être privée éternellement de l'amour et jouissance du souverain bien. » (p. 22-23)

C'était bien un purgatoire, presque un enfer, qui commençait. La nuit obscure venait, profonde et purificatrice, qui débarrasserait cette âme choisie de ces dernières scories, l'acheminerait par la voie royale de la Croix au mariage mystique, préparation immédiate aux communications du Sacré-Cœur. Il fallait que le cœur dans lequel se déverserait le trop-plein du Cœur divin fût entièrement détaché de tout le créé et de lui-même, purifié de toute souillure, limpide comme un cristal. Jésus avait clairement signifié ses intentions : le cœur de la Mère Jeanne lui appartiendrait entièrement à lui seul :

« Notre-Seigneur continua de me favoriser et me donnait souvent des témoignages de son amour, imprimant dans mon intérieur *une certitude*, avec des paroles intérieures, *que sa Majesté voulait que je fusse toute sienne.* » (p. 23)

Une telle appartenance ne pouvant se sceller que par la souffrance, l'Époux gracieux et attentionné, qui jusqu'ici s'était plu à combler de ses dons son élue, s'effaçait devant l'Époux sanglant et crucifié. La souffrance physique vint donc la première visiter la Mère Jeanne : « une grande et griève maladie avec grand péril de mort », qui l'empêcha de suivre sa prieure à Beauchamp, ainsi qu'il avait été décidé. La séparation d'avec cette religieuse qui l'avait si maternellement guidée pendant neuf ans fut douloureuse pour la Mère Deleloë, d'autant que la nouvelle prieure manifesta tout de suite ne rien comprendre aux voies extraordinaires par lesquelles Dieu menait notre moniale. Celle-ci se voyait donc « sans aucune conduite de la terre pour l'oraison, car la supérieure qui nous fut donnée pour lors me disait qu'elle n'y entendait rien quand j'allais lui

en déclarer quelque chose ». Elle se contentait de lui dire que le curé de Beauchamp, nouveau confesseur extraordinaire du monastère, lui donnerait toute satisfaction. Or ce digne curé était tout aussi ignorant des voies de Dieu que la nouvelle prieure, mais moins réservé. Il suffit, pour juger des souffrances intérieures, des doutes, des incertitudes, des scrupules que put éprouver la Mère Deleloë du fait de ce confesseur, de relire les pages où sainte Thérèse, d'après sa propre expérience, expose les épreuves de l'âme conduite par des directeurs inexpérimentés. La direction du curé de Beauchamp fut, de l'aveu de la Mère Jeanne, « le commencement de toutes ses afflictions ». Il la rudoyait sans pitié; ne comprenant pas les opérations de la grâce divine en elle, il les attribuait au démon, et lorsque la pauvre moniale, en confession, lui contait sa détresse, lui exposait ses craintes, loin de la rassurer, il la confirmait dans sa crainte et la renvoyait littéralement « à tous les diables » :

« Il me faisait des interrogations si étranges et extravagantes qu'il ne se peut dire, et me disait des exemples de filles qui avaient été trompées du diable. Il témoignait qu'il doutait de tout ce que je lui disais. Ce fut le commencement de toutes mes afflictions.

« Ce bon personnage me disait que c'était présomption à moi de croire que Dieu descendit du ciel pour me venir enseigner. Je lui répondais que je ne croyais qu'il fût nécessaire de descendre du ciel en terre pour m'enseigner, puisqu'il remplissait toute chose, et qu'il était très intimement présent en nos âmes. *Cela ne lui satisfaisait point*, et il ne pouvait entendre comme cela se faisait que je lui disais que mon âme jouissait de cette quiétude et qu'elle s'appuyât et reposât ainsi en Dieu en l'aimant. ..... *Rien ne le put contenter*. ..... Il entrait *en doute de tout ce que je lui disais*, et me disait que j'eusse bien pris garde à moi-même. Il me laissa fort désolée et affligée. (p. 27-28) ..... Il commença à m'interroger exactement de ce qui m'arrivait contre la pureté, et me pressait de si près souventes fois que je

ne savais que lui répondre. Je me trouvai en une grande affliction d'autant que je voyais que ce qui n'était que simple tentation, il la prenait comme si la chose fût en effet, et que j'y eusse consenti. (p. 33)..... Les confessions que je fis à cette personne m'ont bien donné de la peine, depuis que j'ai été affranchie de ces misères. ..... A cause que je luis fis une confession générale de toute ma vie, il m'est venu quelquefois des doutes si elle était valable. (p. 34) ..... Il me fit encore plusieurs autres semblables interrogations et *entrait en doute à toutes les réponses* que je lui faisais et *tenait tout pour suspect*. Enfin il me dit : « Ma fille, vous pensiez de traiter avec Dieu, mais *c'était avec le diable*. Vos manières d'oraison sont cause de votre perdition. Vous êtes une pauvre fille perdue. Vous avez trompé vos confesseurs. » Et me disait en soupirant : « Gardez-vous, ma fille ; pour moi, j'ai peur », et le répétait plusieurs fois, et faisait tout ce qu'il pouvait pour me faire craindre. ..... L'adieu qu'il me donna fut que j'eusse bien pris garde à moi. Pour l'oraison, il n'en tenait non plus d'état que si c'eût été tout sujet de tromperie. » (p. 35-36)

Ainsi mise en défiance d'elle-même et vis-à-vis des opérations divines qu'on lui représentait diaboliques, la Mère Deleloë fut étreinte par de rudes angoisses : elle ne savait à qui se confier, ni vers qui se tourner : vers sa prieure? dans sa timidité et son inexpérience, celle-ci renvoyait sa fille au confesseur extraordinaire. Vers le confesseur? mais celui-ci, on l'a vu, suspectait tout en sa dirigée, et la renvoyait « au diable », auteur, à son avis, des opérations extraordinaires que racontait la Mère Jeanne. Vers Dieu? hélas ! comment eût-elle osé se tourner vers Lui, qu'elle avait trompé, on l'en assurait, en la personne de ses confesseurs? comment eût-elle osé se tourner vers Lui « puisque sa vie avait été une continuelle tromperie » ? Son âme en détresse se débattait dans la nuit. Ses peines ne diminuaient pas, mais s'augmentaient encore de tentations de désespoir à la pensée que Dieu l'avait abandonnée. Elle en vint à regretter d'avoir pratiqué l'oraison

et connu des consolations qu'elle avait crues divines :

« Il m'arriva de dire à quelque religieuse avec grande désolation que j'estimais heureuses celles qui n'avaient jamais pratiqué ni traité d'oraison. Je ne pouvais me rassasier de pleurer. Il me semblait que j'eusse bien mouru d'ennui et d'affliction.

« Je voyais que mes peines et tentations ne diminuaient en rien, et pour comble de mon affliction, j'étais quelquefois comme tout accablée par le désespoir, en me voyant en de si grandes aridités et ténèbres intérieures. Il me venait en l'esprit que Dieu m'avait abandonnée, que j'étais hors de sa grâce, et que je ne devais attendre que l'enfer. » (p. 36)

C'est pourtant en ces moments où tout et tous semblaient l'abandonner et se liguer contre elle que la Mère Jeanne aurait eu le plus besoin de soutien. Son âme, autrefois si calme et qui jouissait d'une si douce quiétude et d'un si amoureux repos en Dieu, était bouleversée par la tentation, agitée jusqu'au fond comme une mer en tempête. Le démon la harcelait jour et nuit, son imagination en désarroi ne lui présentait plus que d'ignobles fantômes, sa sensibilité se revoltait contre l'esprit. Tentations de la chair s'alliaient aux tentations contre la foi. Les ténèbres avaient envahi son intelligence : « Je ne savais où j'en étais. Toutes les choses de Dieu me semblaient comme des songes, choses vaines et frivoles. » Aux jours où la Mère Jeanne devait communier le démon redoublait d'effort. Une fois l'hostie dans sa bouche, la pauvre moniale se sentait prise d'un indicible mépris, d'un insurmontable dégoût pour le Pain de vie et la pensée lui venait de le cracher. A tant d'épreuves intérieures s'en ajoutait une autre qui devait faire horreur à la Mère Deleloë : elle qui aimait tant son Dieu qu'elle avait renoncé au monde et à sa famille pour se donner à lui, elle qui avait reçu de lui de si extraordinaires bienfaits, se sentait invinciblement portée à le blas-

phémer, et à renoncer à lui pour se donner à son pire ennemi : Satan.

« Il me venait aussi en l'esprit d'horribles blasphèmes contre Dieu, et les paroles me venaient aussi pour les prononcer de bouche. ..... Je me sentais quelquefois comme pressée et sollicitée avec de furieuses véhémences, de renoncer et quitter Dieu pour me donner au diable. Il me prenait aussi aucunes fois de forts violents mouvements de colère et comme une rage et furie quelquefois contre Dieu, que j'avais bien de la peine à retenir moi-même, et me semblait que je n'étais nulle part bien. Cela m'est quelquefois arrivé à l'office divin si furieusement que je me sentais comme toute transportée hors de moi-même. » (p. 31)

Le curé de Beauchamp, déconcerté par de si étranges épreuves, ne savait comment consoler la Mère Jeanne, ni comment mettre un terme à ses tentations. Il jugea, d'accord avec la prieure, que le moyen était la mortification corporelle : cependant celle qui devait se l'imposer n'était pas entièrement remise de sa maladie. Il ajoutait un mal à un autre mal, au lieu de guérir :

« Il jugeait avec ma mère qu'il m'était nécessaire de faire des pénitences et mortifications extraordinaires, mais je n'avais pas les forces, car j'étais demeurée fort faible et infirme de la maladie que j'avais eue; puisque, lorsque ces tentations venaient m'assaillir, elles me prenaient avec tant de furie et violence que mon corps avait bien de la peine à les supporter : il me fallait asseoir, si j'étais debout, pour le tremblement qui me saisissait en un instant. J'endurais quelquefois de fort vives douleurs corporelles, et semblait que l'on me brisait les os, et que l'on me fourrait des pointes de fer dans la chair par tout le corps. Au milieu de ces angoisses, je disais à Dieu : « Seigneur, ne « permettez point que je sois jamais séparée de vous. » — Je tâchais, malgré le trouble, de me tenir en paix, quoique bien difficilement. » (p. 38)

Une visite de l'évêque de Boulogne, alors que ses épreuves duraient depuis un an, lui fit du bien. Plus tard

une visite du grand Vicaire lui apporta quelque soulagement. Celui-ci lui conseilla de prier saint Joseph, saint Benoît, son ange gardien avant de se coucher, et les tentations nocturnes d'impureté cessèrent, sauf la veille des jours de communion. Quant aux autres tentations, supportées désormais avec plus de facilité, elles n'en continuèrent pas moins très violentes. La Mère Jeanne se trouvait « souvent en de très étranges et extrêmes afflictions et angoisses », passant « souvent les nuits sans reposer » :

« J'avais continuellement une inclination et tendance si intérieure au mal, qu'elle me desséchait le cœur et, ce me semblait, les os. Et ce qui me faisait le plus de peine, c'était une agitation et inquiétude, que je ne pouvais nulle part trouver de repos. Il me fallait quelquefois jeter par terre pour arrêter ces furies. » (p. 40)

Sur ces entrefaites la prieure était retournée en France. Malgré sa timidité et son inexpérience, elle avait, jusqu'à la visite de l'évêque de Boulogne et du grand Vicaire, reçu les confidences de sa fille. Si faible appui qu'elle se fût montrée, elle avait été un appui ; et voici qu'elle s'en allait. Au milieu des angoisses qui l'étreignaient la Mère Jeanne recourut à sa première prieure, qui avait gardé sa confiance, afin d'en recevoir lumière et consolation. Dieu permit qu'elle trouvât là une dernière épreuve et qu'elle sentît se dérober son dernier soutien humain. La prieure, prévenue contre la Mère Deleloë par le curé de Beauchamp qui avait surpris sa bonne foi, lui adressa une semonce en guise de consolation :

« Comme j'étais si affligée et avec la crainte d'être trompée, tout me tournait en amertume et affliction et je m'efforçais de résister et de rejeter tous les traits intérieurs comme la plus grande tentation qui me pouvait arriver. Car la première année que je fus affligée, je quittai presque continuellement l'oraison mentale : ma Mère trouvait toujours des excuses pour m'exemp-

ter; on lui avait fait croire que c'était la cause de ma perdition, dont à la fin, quoi que j'eusse fait pour m'en divertir, je ne pouvais plus résister; je me trouvais tout en un instant l'esprit retiré dans ce centre intérieur, jouissant de la présence de Dieu et mon âme s'employait toute à aimer. Voyant que cela continuait, j'étais avec grandes craintes et ne savais à qui le communiquer. Je l'écrivis à la Mère qui avait été notre première supérieure. Monsieur le curé l'avait mise en croyance que tout ce qui m'arrivait n'était que tromperie. Elle me répondit donc que tous ces recueillements et retirements dans mon intérieur étaient moyens et inventions du diable pour me tromper et attraper, et que j'avais comme un amour sensuel à Dieu, et choses semblables qu'elle m'écrivait ; et qu'elle voulait que je m'en fusse divertie, et que j'employasse le temps de l'oraison en des oraisons jaculatoires, que je n'eusse regardé ni pensé qu'à mon néant et à mes imperfections. Ayant reçu cette réponse, je tâchai de suivre ce conseil. ..... *C'était une nouvelle bataille* avec les autres afflictions qui me pressaient assez souvent; mais Dieu y remédia bientôt : ce fut par le moyen de la guerre. *Sa divine majesté me voulait faire jouir de la paix intérieure lorsque tout le monde était avec nous en grands troubles et guerres extérieures.* » (p. 41-42)

On était alors en 1635, année où commença la phase hispano-française de la guerre de Trente ans. Les bénédictines durent, en 1637, abandonner leur monastère deux fois ruiné de Fauquembergues et se réfugier à Poperinghe, où elles s'établirent. Dans ces conjonctures pénibles, au milieu des incertitudes et des dangers du voyage, la Mère Deleloë recouvra le calme intérieur et la joie. « Pendant que ces pauvres religieuses étaient dans une affliction inconsolable, Notre-Seigneur consola grandement sa bien-aimée... Il la remplit d'un contentement intérieur qui adoucissait toutes les amertumes qu'elle recevait de son exil. Il ajouta à ces faveurs une grâce particulière, qui tenait son âme dans un doux et tranquille acquiescement à ses dispositions adorables, fortifiant son cœur afin que ne se troublât

ni s'inquiétât en rien pour toutes les peines et misères qui leur arriveraient, lesquelles, quoiqu'elles fussent souvent très sensibles et considérables, cependant lui semblaient peu de chose, au regard des intérieures qu'elle avait pâties peu auparavant. » (p. 45)

A Poperinghe, elle fut d'abord sous la conduite du Père gardien des Récollets, qui « l'assista grandement ». Les faveurs divines de plus en plus élevées comblaient de nouveau son âme :

« Notre-Seigneur continua de me favoriser beaucoup et sa divine Majesté *tenait si continuellement mon âme occupée à l'aimer* que j'étais fort peu divertie de sa présence. Aussitôt que je commençais quelque prière vocale, je ne la pouvais achever que mon esprit demeurait tout arrêté en Dieu..... Il m'arrivait aussi presque toujours que me mettant à l'oraison avec la communauté, à la première vue et appréhension que j'avais de la présence de Dieu, mon âme était *tellement prise et transportée toute en Dieu*, qu'il ne lui restait aucun pouvoir de s'employer à autre chose sinon à aimer..... Il m'arrivait quelquefois que les trois personnes divines se manifestaient fort distinctement dans ce centre intérieur. Mon âme se voyait toujours en cette aimable compagnie, et me semblait qu'*elles étaient tellement la vie de ma vie* et avaient un tel pouvoir et domination sur mon âme qu'elle n'avait plus aucunes opérations propres, mais que *véritablement ces divines Personnes opéraient en moi toutes mes actions.* » (p. 46-47-48)

Le Père gardien des Récollets fut, au bout d'un an ou deux, remplacé par le vicaire des Récollets comme confesseur des bénédictines. « C'était un religieux fort vertueux, qui prenait plaisir à parler de Dieu. » Il comprit quel trésor Dieu confiait à sa garde. Selon son habitude, la Mère Jeanne lui disait avec simplicité et confiance tout ce qui passait en son âme, et lui rendait compte des faveurs que Dieu ne cessait de lui prodiguer. Après mûre réflexion, le Père vicaire approuva tout, l' « assurant qu'il venait de

Dieu ». Il prédit même à sa fille spirituelle les Épousailles mystiques :

« Ayant continué quelque temps, il me dit que je prenne bon courage, qu'il me fallait faire mon possible pour contenter sa divine Majesté, et qu'*il reconnaissait*, par les faveurs qu'elle me faisait, *que mon âme parviendrait aux épousailles spirituelles du divin mariage avec le Verbe éternel*. Cela me fit trembler de crainte. Je me voyais tout à fait indigne d'une faveur si incompréhensible. » (p. 59-60)

La prédiction du Père vicaire se réalisa, en effet : le Père fit preuve ainsi d'une exacte connaissance des voies spirituelles, mais il montra beaucoup moins de discrétion et crut devoir imposer à la Mère Deleloë, pour la préparer aux épousailles mystiques, des mortifications extraordinaires. La Mère est assez réservée à ce sujet, mais ses filles ont eu soin de laisser de plus amples détails :

« ... Ce fut plutôt une ferveur indiscrète de son confesseur, qui ayant rencontré une pierre si précieuse, manqua de la briser, la voulant trop polir. Elle avait un corps fort délicat et qui par les maladies passées comme aussi par les grandes violences des dernières tentations était encore tout faible et débile ; et cependant il la chargeait de mortifications et d'austérités qui auraient fait plier les corps des plus robustes ; les haires, les disciplines, les jeûnes, tout cela était continuel et sans nombre et sans mesure ; et de plus encore avec tout cela il lui commandait de poudrer son pain et tout ce qu'elle mangeait des cendres du foyer, ce qu'elle faisait avec un grand courage et fort largement, mais aussi si subtilement que personne ne l'aperçut jamais. Ce fut ici la cause de sa maladie qui dura trois mois entiers et fut si rude d'abord que l'on pensa de la perdre. Elle se voyait réduite jusqu'aux abois. » (p. 61)

La grâce de toute façon creusait son âme, approfondissait sa vie intérieure. La paix retrouvée ne se démentit pas, ni la joie intérieure. Loin de murmurer contre le zèle indiscret de son confesseur, elle se laissait faire par Dieu,

travailler par sa grâce, acceptant tout de la divine Bonté comme un moyen de s'unir davantage à l'Amour éternel. « Pendant toute cette fâcheuse maladie, elle paraissait comme un ange en bonté, en douceur, en patience et en toute sorte de vertus ».

« Au milieu de mes plus grandes souffrances, mon âme jouissait fort continuellement de la présence de sa divine majesté dans ce centre intérieur. Je sentais toujours un doux acquiescement avec un entier abandonnement de moi-même à sa très sainte volonté. (p. 51)..... *Je lui demandais, souvent que ces peines que me causait la maladie fussent converties en flammes d'amour qui me changeât et transformât toute en lui.....* J'étais souvent avec *grand désir* de sortir de la prison de ce corps pour être en la jouissance de celui que mon âme aimait. Notre-Seigneur me fit de grandes grâces pendant cette maladie, me tenant presque continuellement en oraison. » (p. 62)

Au cours de sa convalescence, Notre-Seigneur apparut à la Mère Jeanne couronné d'épines et portant sa croix. S'approchant d'elle, il posa sur ses épaules un bout de la croix et l'invita à porter la croix avec lui « en embrassant les peines et difficultés qui lui arriveraient en cette vie ». — « Il me souvient, écrit la Mère, que je demeurai fortifiée et l'esprit plus résolu de pâtir pour l'amour de Dieu. »

L'occasion s'en présenta sans tarder, car à ce moment le Père vicaire des Récollets fut changé de couvent, et la Mère Deleloë resta pendant deux ans privée de directeur :

« Pendant lequel temps je fus souventes fois avec peines corporelles et grandes afflictions d'esprit pour les craintes et appréhensions que j'avais d'être trompée..... D'autres fois il me venait des sécheresses et ténèbres intérieures, et me paraissait que c'était une chose difficile d'être toujours soigneuse sur la garde de mon intérieur et de retrancher et mortifier continuellement mes inclinations propres, et que *cette pureté de cœur et ce grand dénuement qu'il me fallait avoir de toutes choses pour correspondre aux grâces de Dieu* était une chose si très difficile qu'il me semblait presque impossible d'y parvenir.

Ainsi, mon Père, je me mettais quelquefois à pleurer, demandant avec grande affection à Dieu qu'il m'envoyât une personne à laquelle je pourrais découvrir mon cœur et me soumettre entièrement à sa direction. » (p. 63-64)

Mais en cette privation, la grâce de Dieu ne cessait d'agir et d'agir plus fortement sur l'âme de la Mère. Dieu semble avoir dessein, pendant ce laps de temps, de transformer l'âme de son élue en une âme de désir, qui par la véhémence même de son désir attirera les communications divines. Aussi ne cesse-t-il de lui prodiguer ses faveurs, de l'attirer à Lui, de l'envahir. Chaque nouvelle grâce, en excitant l'ardeur de cette âme, la porte toujours plus invinciblement vers son Dieu. Elle désire, elle aspire « à quelque chose de grand et d'infiniment aimable » sans pouvoir « être contentée ni rassasiée d'aucune chose » :

« J'étais quelquefois prévenue soudainement de ce divin Seigneur, en sorte que sa Majesté par ses forts et puissants attraits emportait le cœur et le plongeait tout en soi. *Je voyais clairement que sa divine Majesté me voulait toute avoir pour soi*, mais je n'y savais pas parvenir. Je voyais aussi que *mon âme aspirait à quelque chose de grand et infiniment aimable*, mais je ne pouvais comprendre ce que c'était, ni où je le devais chercher. Enfin, *je ne pouvais être contentée ni rassasiée d'aucune chose*; c'est pourquoi, je demeurais là toute languissante. » (p. 64)..... Ma misère était telle, qu'ayant présent le bien que j'avais tant souhaité, je ne savais pas bien me servir de cette occasion, quoique j'en avais *de grands désirs*..... Il m'arrivait souvent qu'étant libre des exercices communs et m'appliquant à l'intérieur, mon âme se sentait dans un instant si puissamment attirée en Dieu qu'elle ne pouvait faire autre chose qu'aimer, *avec une certitude qui s'imprimait en mon intérieur que sa divine Majesté voulait que mon âme fût toute sienne*; et me laissait *des désirs si véhéments et si impérieux* d'en jouir et de le posséder entièrement, *qu'ils me laissaient toute languissante*; et semblait que mon âme se devait en cela consumer et abîmer. (p. 65)..... Notre bien-aimé Seigneur, de sa part, *attendait*, ce me semble, *que je voudrais le recevoir avec ses grâces*. Il me donna alors une

très particulière connaissance de son amoureuse présence dans mon intérieur; mon âme le regardait toujours là comme dans son trône royal, et ne bougeait de là pour tout ce qui nous pouvait arriver. *Depuis, ce feu intérieur commença de nouveau à s'allumer et les impétueux désirs que j'ai déclarés ci-devant augmentaient avec plus grandes ardeurs, et semblaient embraser et consumer mon âme; c'est pourquoi je ne cessais de prier instamment ce divin Seigneur qui les excitait d'accomplir ses désirs en moi* comme votre Révérence m'avait enseigné. » (p. 70).

Sous l'action de la grâce et la direction éclairée et libératrice de Dom Gouffart, — qui la dirigea à partir de janvier 1643, l'âme de la Mère Deleloë était devenue une âme de désirs. Notre-Seigneur, qui n'attendait que cet épanouissement auquel il la préparait depuis son enfance, ne tarda plus à consommer le mariage mystique. Invinciblement attiré par la véhémence des désirs et des aspirations d'amour qu'il produisait en elle, l'Époux divin se donna enfin à celle qui « languissait » dans l'attente du Bien-Aimé. Ce fut en juillet 1643 :

« Étant en l'oraison, Notre-Seigneur Jésus-Christ se représenta en mon esprit avec une extrême beauté, d'un maintien si doux et si gracieux qu'il ne se peut expliquer, avec une puissance et majesté comme un grand monarque et souverain empereur. Cette sacrée humanité de Jésus-Christ me fut représentée de cette façon plus vivement qu'elle ne m'avait jamais été donnée à entendre auparavant. Il s'imprima incontinent une *grande certitude et claire connaissance dans mon intérieur, que c'était le Verbe éternel, lequel avec une très grande démonstration d'amour se donnait à mon âme pour époux et la prenait réciproquement pour son épouse et qu'elle était toute sienne.* Ces choses firent une opération si grande dans ce centre intérieur, qu'il s'imprima au plus intime de mon âme *un respect et un amour* vers cette souveraine bonté, *avec une si secrète familiarité et intime confiance comme envers son très aimable époux.* » (p. 71).

Une si extraordinaire faveur était encore insuffisante

pour l'amour de Jésus. Plein d'attentions délicates et d'aimables prévenances pour l'âme qu'il venait d'élever à une si admirable union, il commença bientôt à la préparer à une grâce plus insigne : l'échange des cœurs. Pendant deux ou trois mois, il ne cessa de verser « de son cœur divin des influences ou comme des éclairs et rayons... qui étaient comme des dards amoureux ». A la fin de janvier 1644, Jésus fit l'échange des cœurs (1) :

« Devant que j'aie reçu cette grande faveur de l'échange du Cœur divin, sa Majesté y disposa mon âme deux ou trois ans auparavant... Il arriva plusieurs fois que le céleste Époux, par une faveur particulière, versait de fois à autre de son Cœur divin des influences ou comme des éclairs et rayons (je ne sais comment les appeler) qui étaient comme des dards amoureux, et m'étaient justement donnés au plus intime du cœur avec tant de démonstrations d'amour que nos cœurs se venaient en un instant à s'unir et coller ensemble; mon âme était jetée comme dans une fournaise d'amour, je demeurais par après avec grand étonnement, ignorant ce que prétendait le divin Époux.

« Mais à la fin de janvier de l'an 1644,... ce divin Seigneur se manifesta au plus intime de mon âme avec un pouvoir incompréhensible et une majesté comme souverain empereur. Là il me fut donné à entendre par une claire connaissance, comme cette majesté impériale par une secrète et intime communication *faisait un échange admirable, me prenant amoureusement le cœur*, lui donnant et imprimant une certitude qu'il prenait mon âme pour son épouse, *me donnait réciproquement, comme époux, son cœur divin pour gage de son amour*, avec des délices et caresses si grandes que je ne saurais l'expli-

(1) Pareille faveur fut accordée à sainte Gertrude : « Vous me le (votre Cœur sacré) donniez gratuitement, *ou vous l'échangiez contre le mien* comme marque plus évidente encore de votre tendre intimité ». (*Le Héraut de l'amour divin*, livre II, ch. 23); — et à sainte Catherine de Sienne : « Ma très douce fille, de même que, l'autre jour, je t'ai enlevé ton cœur, *de même à cet instant je te livre le mien*, qui te fera vivre toujours... » Depuis cette heure elle ne put jamais redire l'invocation suivante, qui lui était auparavant fnmilière : « Seigneur, je vous recommande mon cœur. » (*Vie*, par le B. Raymond de Capoue, trad. Hugueny, p. 197-198).

quer, et faisait des opérations si grandes que *mon âme fut toute changée et qu'elle aimait son divin Époux d'un amour tout autre* qu'elle n'avait fait auparavant. Et nos cœurs sont demeurés unis jusqu'aujourd'hui; au moins il me semble qu'il en est ainsi, et toutes les faveurs que mon Bien-Aimé m'a faites depuis, sa Majesté me les a *toujours communiquées par son cœur divin* avec un amour et familiarité très intime, comme celui qui est la vie et le cœur de mon âme. Aussi,... je l'appelle toujours Mon cœur, en le regardant, ou en l'aimant, ou lui demandant quelque chose de ce que j'ai besoin. Je lui dis : « *Mon Bien-Aimé, ayez souvenance de votre cœur* », d'autant que véritablement il me semble que ce cœur que j'ai n'est plus à moi. » (p. 74-75)

Parvenue à un si haut degré d'union et à une telle intimité d'amour, la Mère Deleloë n'avait, semble-t-il, plus rien à désirer sur terre. Mais Dieu ne croit jamais avoir assez donné à la créature qui se donne à lui sans réserve et lui ouvre son âme. L'abîme d'amour qu'il produit en l'âme abandonnée et confiante l'attire invinciblement : on dirait qu'il cherche à remplir cet abîme que le don répété de son amour ne fait qu'accroître sans limite. Jésus avait donné son cœur à la Mère Jeanne : elle allait maintenant être bercée par la douce éloquence de ce Cœur divin qui battait dans sa poitrine.

(*A suivre.*)

fr. Marie-Hugues Lavocat, O. P.
Le Saulchoir.

L'Œuvre pastorale du Père Emmanuel

(*Suite*)

II. — Les principes directeurs du ministère

1° *Les trois grandes fonctions du ministère*

Le Père Emmanuel a écrit un traité du ministère ecclésiastique; il y a consigné les principes qui dirigèrent sa propre conduite. Il les a résumés dans une synthèse extrêmement puissante, qu'il est indispensable de méditer.

Jésus, durant sa vie mortelle et après sa résurrection, réunit tous les éléments, desquels dérive le ministère dans ses Apôtres. Il leur livre toute vérité; il leur remet le dépôt des sacrements; il leur donne le Saint-Esprit; avec les pouvoirs, il leur confère toutes les vertus. Saint Paul dit : « Il a fait de nous des ministres idoines du Nouveau Testament » (II *Cor.*, III, 6).

Si l'on sait distinguer, on reconnaît trois fonctions essentielles dans leur ministère : La Prière, la Prédication, l'Administration des Sacrements.

Or, il est dit que les Apôtres revendiquent pour leur part propre dans cette trilogie : la Prière et la Prédication. « Nous autres, disent-ils, nous nous tiendrons appliqués à la Prière et au Ministère du Verbe » (*Act.*, VI, 4). L'Administration des sacrements, comme chose pour ainsi dire matérielle, est laissée par eux aux ministres inférieurs. Saint Paul déclare que « le Christ ne l'a pas envoyé baptiser, mais évangéliser » (I *Cor.*, I, 17).

« Ceci, dit le Père Emmanuel, est d'une extrême importance. Car aujourd'hui les idées sont tout à rebours de celles des Apôtres : les évêques et les prêtres, ayant administré les sacrements, croient volontiers qu'ils ont rempli leur ministère ; ils en ont rempli la partie matérielle, mais l'essentiel n'est pas là.

« Dans le ministère, il faut, comme dans l'Église, distinguer le corps et l'âme ; de même que, dans les composés, on distingue la matière et la forme.

« Le corps du ministère, c'est la partie extérieure, rituelle ; c'est l'administration des sacrements.

« L'âme du ministère, c'est certainement la prière, l'union intérieure à Notre-Seigneur, union qui doit nous faire puiser en Dieu l'esprit intérieur seul capable de féconder les œuvres extérieures.

« La prédication appartient en partie au corps et en partie à l'âme du ministère : car, si on la considère comme une fonction extérieure, elle est bien du corps du ministère ; mais si on la considère comme devant s'inspirer, se vivifier, s'animer dans la prière, et puiser là sa vertu et son efficacité, elle appartient à l'âme du ministère. »

Tout est renfermé dans la parole apostolique : « Nous nous tiendrons appliqués à la prière et au ministère du verbe. »

Trois grandes fonctions dans le ministère : mais, comme dignité et comme importance, la prière vient la première ; la prédication suit ; l'administration des sacrements est une sorte de résultante.

« Il faut d'abord entrer en société avec Dieu, c'est là le point capital : il faut capter sa grâce, devenir familier avec elle, comme dit saint Grégoire, ensuite l'attirer sur les âmes auprès desquelles on aura à exercer le ministère.

« Après avoir prié, il faut prêcher, il faut instruire ; et la prédication, rendue puissante par la prière qui l'a pré-

cédée, amène les âmes à désirer, à demander, puis à recevoir les sacrements. »

Ainsi se conclut normalement le cycle des grandes fonctions du ministère. Que chacune garde sa place et son importance respective; et l'œuvre de la rédemption s'effectuera au cours des siècles.

2° *Le Père Emmanuel, homme de prière*

Le Père Emmanuel, parlant de la Prière comme fonction du ministère, entendait, non la prière individuelle, mais la prière liturgique et canonique, en un mot la prière officielle de l'Église, qui a pour inspirateur le Saint-Esprit lui-même. Elle est divisée en prière du jour et prière de la nuit : celle-ci offre une variété de psaumes et de lectures d'une composition harmonieuse; celle-là est distribuée en sept heures qui enveloppent toutes les phases du jour d'un tissu de cantiques et de prières.

Cette liturgie date des origines de l'Église. Nous voyons par les récits des Actes que les Apôtres et les premiers chrétiens étaient fidèles à ces heures de prière. Et par là ils ne cessaient de prier : car, suivant la parole d'or de saint Bède, celui-là prie toujours, qui n'omet aucun des intervalles consacrés par la prière.

Mais il est clair que l'intention de l'Église est que les Heures de l'Office soient dites aux temps marqués pour les dire; car elles sont autant de rappels à la prière. Si vous les ramassez ensemble pour les dire à la suite les unes des autres, vous frustrez cette intention. Et il résulte de là que l'esprit de prière est interrompu, se relâche et se perd.

Le Père Emmanuel proteste contre cette manière de traiter les heures canoniques.

On doit le déclarer lui-même homme de prière, parce

que, dès les débuts de sa vie cléricale, il fut inébranlablement fidèle à la prière liturgique et aux intervalles canoniques de cette prière. On ne saurait dire jusqu'à quel point il goûtait son bréviaire. Il s'était fixé comme au centre de cette merveilleuse et compréhensive prière de l'Église, qui rayonne du ciel sur la terre, qui fait ressortir les plus profonds mystères, qui convient à toutes les âmes et se spécialise pour chaque âme, qui constitue une initiation à la louange de l'éternité.

Une âme venait-elle à lui, il s'étudiait à lui inspirer l'amour de la liturgie. C'est ainsi qu'il plaça dans nos mains le livre *De la divine Psalmodie* du Cardinal Bona.

Mais, faisons cette remarque importante, quand on entrait en relation avec le Père Emmanuel, on l'eût pris pour un homme d'étude plutôt que pour un homme de prière.

Qu'on ne s'y trompe pas, il fut homme de prière avant tout; car tout son effort d'étude, singulièrement puissant, convergeait vers la prière.

Quand, au début de son ministère, il s'attaqua avec une intrépidité si rare à l'étude de l'hébreu, quand il força le sens des psaumes à se découvrir (1), il se proposait, non de faire une œuvre d'érudition biblique — qui fût remarquable, mais d'arriver à chanter et d'apprendre aux autres à chanter les psaumes avec intelligence. Il ne pouvait supporter l'immixtion des ténèbres dans l'expression de la louange divine. Pour l'expansion de sa piété, il lui fallait la pleine lumière. Alors il jubilait.

Le saint Curé d'Ars fut certainement, dans l'ordre du ministère des âmes, l'homme par excellence de la prière ; il exprime en lui, dans toute sa force, cette fonction essen-

(1) Le Père Emmanuel publia en l'an 1869 un *Essai sur les Psaumes*, traduction d'après l'hébreu, qui attira l'attention des érudits.

tielle et primordiale du sacerdoce. La prière le consumait jour et nuit pour les âmes, trempée de larmes, soutenue par une âpre pénitence. Le Père Emmanuel, dans sa tension d'esprit vers la prière liturgique dont il absorbait et s'appropriait les ruisseaux, ne fut pas beaucoup au-dessous de lui comme homme de prière sacerdotale.

Verrait-on des inconvénients à présenter à l'imitation des prêtres comme deux types de cette prière : le type mystique, exprimé par la chaude et perpétuelle méditation baignée de prière qui est l'état du saint Curé d'Ars ; et le type liturgique, représenté par le Père Emmanuel?

En tous cas, nous renfermons dans la prière du prêtre tout le cortège de ces belles dévotions catholiques, qui germent sur le tronc de la liturgie, qui prolongent leurs rameaux odorants dans toutes les complexités de la vie chrétienne, qui sont des ressources toujours prêtes de confiance et d'énergie.

Mais le Père Emmanuel n'était pas un simple homme de prière; c'était un contemplatif. Il avait une vie intérieure très intense et très profonde.

Il était très humble, et puisait dans son humilité une force particulière de se cacher même à ses intimes. On ne soupçonnait pas facilement les trésors de grâce et de lumière qui brillaient dans son âme.

Il ne laissa paraître quelque chose des intimités qu'il avait avec Dieu et Notre-Seigneur que dans certaines circonstances douloureuses où il sentait le besoin de remonter le courage des siens, afin qu'ils sussent qu'ils n'étaient pas des abandonnés, et que, si le présent semblait leur échapper, l'avenir n'était pas fermé pour eux (1).

(1) Nous faisons allusion aux difficultés auxquelles se heurta le Père Emmanuel, quand il chercha à procurer l'investiture canonique à la petite communauté monastique qu'il fonda du consentement de son évêque. Ces péripéties pénibles sont racontées dans sa *Vie* (ch. XVI).

C'est ainsi que nous sûmes que Notre-Seigneur avait pour ce vénéré Père de tendres familiarités : « Ne crains rien, lui disait-il, tu es à moi, et moi je suis à toi. »

Nous avons des raisons de croire que l'adorable Sauveur, par lui-même, ou par les lèvres de la très sainte Vierge, lui donna l'assurance de son salut éternel. Il disait parfois : « Je serai en purgatoire jusqu'à la fin du monde. » Il parlait ainsi par une sincère humilité. Mais il ne mit jamais son salut en doute.

Une nuit, après avoir subi une très dure épreuve, il jouit d'une apparition consolatrice de la sainte Vierge, escortée de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin.

Il eut avec plusieurs saints des relations intimes. Et ces saints n'étaient pas les moindres du royaume des cieux. Citons saint Romuald et saint Grégoire de Nazianze. « Je vis, nous dit-il, celui-ci dans sa grotte, celui-là dans son ermitage, abîmés en contemplation. Je les reconnaîtrais parmi tous les habitants du royaume céleste. »

Pourquoi nous laissons-nous aller à raconter ces choses merveilleuses ? C'est que le Père Emmanuel, qui nous les a confiées, était l'homme véridique par excellence et le moins accessible à l'illusion ; c'est que nous l'avons vu parfois, malgré le succès de son œuvre pastorale, traité avec dédain et mépris. Il importe qu'un rayon de justice se fasse jour à son sujet, et qu'on sache que Dieu le tenait pour son serviteur et son ami.

Oui, ce fut un homme de grande prière ; il était entré dans les secrets de Dieu, et Dieu lui accordait beaucoup, n'en doutons pas.

Comment n'eût-il pas été homme d'insigne prière, lui qui avait tant approfondi le mystère de la grâce et de sa nécessité vis-à-vis de la nature déchue, dans les pages immortelles de saint Augustin ?

3° *Le Père Emmanuel, prédicateur*

Écoutons le Père Emmanuel nous dire ce que doit être le prédicateur de la parole de Dieu :

« La prédication de la parole de Dieu n'est pas une œuvre humaine. La science tant grande soit-elle, l'éloquence tant puissante soit-elle, ne sont point la prédication de la parole de Dieu.

« La science peut être utile, l'éloquence peut être utile : mais il y a dans la prédication de la parole de Dieu plus que la science et mieux que l'éloquence.

« Remarquez bien ce mot : *La parole de Dieu*. Pour parler cette parole, il faut l'avoir reçue; et s'il est vrai qu'on la reçoit, il n'est pas moins vrai qu'elle devient parole de vie, grâce à l'Esprit de Dieu infusé en nous dans la prière.

« La parole que nous avons à prêcher doit donc venir de Dieu, et il faut de plus qu'elle soit annoncée par l'Esprit de Dieu. Les Apôtres n'ont prêché qu'à la Pentecôte pour la première fois. « Ils furent remplis du Saint-Esprit et ils commencèrent à parler » (*Act.*, II, 4).

« Il y a donc une distance infinie entre notre enseignement et les enseignements humains. Les hommes annoncent la parole de l'homme, nous la parole de Dieu; les hommes parlent avec leur esprit, nous avons l'Esprit de Dieu; les hommes veulent faire naître la science dans leurs auditeurs, et nous la foi. Quelle différence!

« Or, comme pour produire la science, il faut posséder la science, de même pour engendrer la vie dans les âmes, il faut être soi-même pénétré de la foi. La parole que nous annonçons doit être, dit saint Paul, « la parole même de la foi, *verbum fidei* ».

« Nous ne sommes pas des professeurs de religion; nous

sommes les organes de Dieu pour faire pénétrer la foi dans les âmes : « comme si Dieu exhortait par nous », dit saint Paul » (II *Cor.*, v, 20).

« Il nous faut donc demander à Dieu par la prière que notre parole soit vraiment sa parole, non seulement être remplis de l'Esprit de Dieu pour annoncer cette divine parole ; mais encore, sachant bien que dans cette redoutable fonction nous faisons une œuvre toute divine, il nous faut être humbles, priants, suppliants, dépouillés de nous-mêmes et en quelque sorte de toute notre humanité, afin que notre œuvre soit vraiment l'œuvre de Dieu, et qu'elle fasse naître la foi dans nos auditeurs. « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez » (*Joan.*, vi, 29).

En traçant cette page, le Père Emmanuel s'est peint lui-même : c'est dans l'humilité, dans une instante supplication, dans une désappropriation absolue de lui-même, avec un tremblement secret mais aussi avec une magnifique confiance, qu'il prêchait la parole de Dieu.

Et cette parole avait en lui toute son autorité et toute sa vertu ; elle s'imposait. Elle était acceptée par les uns, rejetée par d'autres ; ainsi le veut l'humaine liberté. Mais elle n'était pas *discutée*.

Parfois, quand le sujet le demandait, elle tombait de si haut qu'elle réalisait le mot des prophètes : *Onus verbi Dei*. Elle courbait les esprits, elle pliait les résistances.

Et puis, le fait est là, elle engendrait les âmes à la vie de la foi. Le Père Emmanuel pouvait dire de ses chrétiens ce que disait saint Paul, et non sans une apostolique fierté : « Je vous ai engendrés par l'Évangile » (I *Cor.*, iv, 15). Ces chrétiens, qu'il avait engendrés, ils étaient là, robustes dans la foi, lui rendant témoignage ; la semence avait été bonne. Est-il de nos jours beaucoup de prédicateurs qui puissent s'approprier le mot de saint Paul ? S'il en est, mettez-vous à genoux devant eux ; ce sont des hommes de Dieu.

Durant plus de cinquante ans, le Père Emmanuel jeta la semence : heureuse terre! On peut se rendre compte par les fruits de ce que fut ce labeur.

On pourrait distinguer plusieurs périodes dans cette évangélisation assidue.

Dans les premiers temps de conversion, le P. Emmanuel ne se lassait pas d'annoncer le mystère du Christ. S'aidant d'un pieux ami, il parlait de Jésus-Christ avec un enthousiasme, un charme inexprimable. Après cinquante ans, ces prédications chaudes d'amour n'étaient pas oubliées.

Plus tard, il se forma dans le sein de la paroisse un mouvement d'opposition violente au Père Emmanuel, de la part de ceux qui restaient obstinément réfractaires à son œuvre de conversion. Il l'attaquèrent avec perfidie sur le terrain de la jeunesse et des premières communions. Mais le Père leur tint tête ; il stigmatisa les nouveaux Hérodes : il poussa un certain jour, dans la chaire, des rugissements de lion. Le parti adverse ne prévalut pas ; mais la lutte fut longue et âpre.

En dehors de cet épisode, le caractère de la prédication du Père Emmanuel fut d'être doctrinale. Il prêchait le dogme, avec une clarté suprême : et il avait le don de le mettre à la portée des plus humbles intelligences. Il ne souffrait dans les esprits aucune obscurité sur les points vitaux, ni même aucun flottement d'opinion. Il mettait en relief puissant la notion de la Très Sainte Trinité; il faisait connaître Jésus dans sa double nature; il faisait connaître le Saint-Esprit dans ses opérations, créant Marie mère de Dieu et l'Église mère des âmes. Quand il avait rempli de vérité par la foi l'esprit de ses fidèles, il croyait avoir accompli le principal de sa tâche. La morale chrétienne vient facilement d'elle-même par voie de déduction.

Nous croyons cette méthode excellente, et la plus conforme aux traditions des saints Pères. Nous avons constaté maintes fois combien les chrétiens de nos jours sont dans le vague vis-à-vis des notions les plus essentielles de la foi. Rien de fixé et d'arrêté chez eux ; à cette mobilité d'esprit correspond, hélas ! souvent une conduite en désaccord avec la morale chrétienne.

Tout se tient dans l'homme. L'esprit, informé de lumineux principes, a pour mission de régler et de diriger l'être moral. Affermi lui-même, il rend tout stable dans le logis intérieur bien ordonné.

Tel est l'effet de la foi intégralement enseignée. Or il faut des soins assidus pour qu'elle devienne le fond de l'âme. « La foi, on la suppose, disait-on un jour au Père Emmanuel. — Non, répondit-il, on la *pose*. » Et il la posait, comme une assise qui ne bougeait plus.

4° *Le Père Emmanuel, directeur de conscience*

Le Père Emmanuel appréciait comme il convient le rôle du confesseur, et il eût répété volontiers la parole de saint Alphonse : « Donnez-moi de bons confesseurs, et je vous garantis une entière réforme du peuple chrétien. »

Toutefois il tenait comme un principe indiscutable que l'administration des sacrements ne vient qu'en troisième ligne, en dépendance de la Prière première fonction du ministère et de la Prédication qui en est la seconde. Un prêtre qui croit avoir tout fait en donnant les sacrements, alors qu'il a négligé la prière et qu'il n'a pas donné tous ses soins au ministère de la prédication, est en dehors de l'ordre vrai qu'il doit garder.

Le Père Emmanuel n'admettait pas que l'administration des sacrements pût être rabaissée au niveau d'un rit purement matériel. Il y a la question des dispositions, qui est

essentielle et vitale. Le sacrement que l'on reçoit ne donne pas les dispositions avec lesquelles il faut le recevoir pour qu'il fructifie. Elles viennent d'ailleurs, et précisément, de la prière qui se fait dans l'Église pour que la grâce de Dieu touche les âmes, et de la prédication qui donne une si forte impulsion à la conversion par la foi qu'elle éveille. Grâce à ces dispositions, la réception des sacrements devient un acte spirituel et qui justifie.

Le prêtre a le devoir de s'assurer que ces dispositions existent et de s'employer à les exciter si elles ne ressortent pas. Sont-elles constatables et suffisantes, il donne le sacrement; mais il ne doit pas admettre pratiquement cette théorie, trop courante de nos jours, d'après laquelle la simple volonté de recevoir un sacrement est une disposition suffisante pour le recevoir. Car alors l'office du juge est supprimé; l'absolution devient un geste automatique; le sacrement, dépouillé de son revêtement spirituel, est matérialisé.

Le Père n'admettait pas non plus la théorie de la bonne foi qui laisse croupir les âmes dans des habitudes en soi peccamineuses et tenues pour inguérissables; bonne foi, hélas! qui recouvre une attache au péché qu'on ne peut qualifier uniquement matérielle (1). Il ne voulait pas croire que les âmes fussent vouées à un état qui laisse en grand péril leur salut éternel.

Avec un zèle tout pastoral et très éclairé, il s'appliquait à guérir ces âmes malades; il ne les brusquait pas, il agissait vis-à-vis d'elles avec beaucoup de patience; il s'employait à les instruire. Il cherchait à convaincre ces âmes que le tout pour être sauvées était d'entrer en conformité

(1) Il disait : « Ce n'est pas la bonne foi qui sauve, mais la foi ». Il comparait la bonne foi à des béquilles, quand on s'est cassé la jambe; cela ne remet pas la jambe.

avec la volonté de Dieu. Puis il les avertissait qu'il y avait en toute situation une volonté de Dieu à accomplir. Par exemple, dans le mariage. Alors on demandait : Et quelle est cette volonté? Le Père s'expliquait brièvement, mais clairement, en exhortant à prier. Ainsi proposée, la lumière était acceptée. Et l'âme se sentait soulagée d'être tirée d'une bonne foi, qui la laissait dans l'inquiétude sur son salut.

C'est ainsi que se passaient les choses entre le Père Emmanuel et les âmes. Nous ne croyons pas qu'aucune soit allée sincèrement à lui sans se sentir retirée du danger et établie dans un état de sécurité et de paix. Il nous dit un jour, avec un grand sentiment d'action de grâces : « Je ne crois pas que, parmi mes chrétiens, mes vrais chrétiens, il en soit un seul qui commette le péché mortel. » Un jour il fut interrogé par un directeur de patronage : « Mon Père, comment faites-vous avec vos jeunes gens? — Que voulez-vous dire par là, reprit le Père? — Comment les admettez-vous aux sacrements, avec des habitudes vicieuses? — Mes jeunes gens, déclara vivement le Père, n'ont pas d'habitudes vicieuses. » Il nous attesta que les jeunes gens de la paroisse, formés par lui à la piété, rentraient de la caserne indemnes dans les mœurs comme dans la foi. Et ce rare et beau phénomène se vérifie encore aujourd'hui : chacun en est témoin, et personne n'élève un doute sur la réalité du fait.

De telles préservations sont l'œuvre de la grâce : si la grâce les opère ici, c'est qu'il y a dans la paroisse un grand foyer de prière; mais ce foyer de prière, allumé d'en haut par Marie, a été entretenu par de très pressantes instructions du Père Emmanuel sur la nécessité de la grâce et sa vertu toute-puissante.

Augustinien convaincu et profond, le Père considérait la méconnaissance de la grâce comme le grand fléau de

notre époque. Le chrétien ne connaît plus le don céleste qui fait de lui un chrétien ; il en arrive à tout ignorer de la grâce, son origine divine, sa gratuité essentielle, son caractère réparateur et médicinal, sa décisive efficacité ; elle reste inopérante dans sa vie ; bien plus, il va rejoindre le pélagianisme, en déclarant que la nature est bonne, que la concupiscence est louable, que la satisfaction des passions est licite ; asservi à des péchés impurs, il pactise avec eux, et s'il s'en confesse, c'est par pure formalité, sans contrition et sans ferme propos. Ce tableau n'est pas fictif ; c'est une triste réalité. Avec quel zèle le vénéré Père s'est employé à combattre des erreurs aussi pernicieuses et à faire valoir la toute-puissance de la grâce dans la réforme intérieure !

Il nous reste à montrer comment le pasteur du Mesnil, donnant ses soins à toutes les âmes, cultiva avec une assiduité toute dévouée certaines plantes privilégiées du jardin de l'Époux céleste. Il savait qu'une âme très fervente rend plus de gloire à Dieu que cent âmes ordinaires ; il voulait assurer à Dieu cette gloire.

Dieu lui fit trouver dans la paroisse une bonne proportion d'âmes susceptibles d'une culture plus complète et plus délicate. Il y fit fleurir de belles vertus d'humilité et de simplicité, de douceur et de vraie tendresse pour Jésus.

Il s'adonnait à les instruire ; il leur consacrait certains après-midi : il voulait trouver en elles la soif de la vérité : et cette soif, il la contentait délicieusement par l'explication de pages d'évangiles ou de fragments de la sainte Écriture. Il obtint ainsi des âmes vraiment belles parce que nourries de lumière, vraiment abstraites des choses de ce monde, auxquelles le recueillement était facile et la méditation habituelle.

Parmi les déboires parfois bien crucifiants dont le labeur

pastoral est abreuvé, le Père Emmanuel trouva, dans les relations avec les âmes d'élite dont nous parlons, une douce consolation et un grand réconfort. Elles étaient la fleur de son ministère, la parure de sa paroisse : la preuve sensible que Dieu bénissait son travail. Il donna, dans son Bulletin de la Sainte-Espérance, deux courtes biographies sur deux paroissiennes, l'une sur une jeune fille et l'autre sur une femme mariée. Ces pages, écrites sans apprêt, exhalent un parfum exquis et vraiment rare : c'est la vision d'âmes baptismales, qui vont à Dieu avec une candeur ravissante, et, chose remarquable, qui ont le sens de la beauté. Il fut donné au Père de les suivre au-delà des horizons de cette vie, dans le sein de l'éternelle félicité.

Plusieurs de ses filles arrivèrent à une intelligence surprenante de la Sainte Écriture. L'une d'elles était éprise de saint Paul, elle avait pénétré jusqu'au fond de l'Épître aux Romains, et le mystère de la prédestination qu'elle y avait rencontré la portait à glorifier Dieu magnifiquement.

Le P. Emmanuel composa, pour les âmes qui avaient besoin de la vie mystique, un commentaire sur le Cantique des cantiques qui est très savoureux, très enlevant. Le publierons-nous un jour ?

Observons, en terminant, que le Père maintint toujours un parfait accord entre le confessionnal et la chaire. Ce qu'il expliquait en chaire, il l'appliquait, il le faisait passer dans la pratique au confessionnal. Il n'eut jamais qu'une parole; il ne se démentait pas lui-même. De là vient que sa discipline paroissiale fut admirable, excluant tout travail le dimanche, comportant l'assistance à tous les offices. Il avait parlé, personne n'aurait osé contredire; et la paroisse allait d'un bloc à ce qui était voulu de Dieu.

5° *La cause intègre*

Il nous semble que le Père Emmanuel, en accomplissant les fonctions saintes du sacerdoce d'après l'ordre qu'il a marqué et qui est basé sur un texte apostolique, a réalisé la cause intègre dont parle saint Thomas quand il dit : *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu.*

Le bien provient d'une cause intègre : le mal, d'un défaut quelconque.

Il a mis en première ligne la Prière, celle-ci ayant un caractère officiel et liturgique, embrassant le jour et la nuit, évoluant comme le soleil lui-même, n'admettant pas d'interruption, attirant et absorbant l'esprit et le cœur en Jésus-Christ.

Il s'est adonné en second lieu à une prédication de pure foi, qui a pour propre d'engendrer les âmes à la foi.

En troisième lieu, il a traité avec rectitude le sacrement de la réconciliation, ne souffrant pas qu'il se matérialisât, mais lui faisant porter son fruit pour la sanation et la purification des âmes.

Il a parcouru les Orbes sacrés qui font descendre le prêtre des régions de la pure lumière jusqu'au pécheur qu'il s'agit, par une ascension progressive, de réconcilier à Dieu lui-même.

Il a consommé l'œuvre que Dieu lui avait donné à faire.

Notre-Seigneur a dit à ses Apôtres : « Je vous ai placés pour que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure » (*Joan.*, xv, 16). Le prêtre part en mission : il faut qu'il porte du fruit, et que ce fruit demeure. C'est déjà beau de porter du fruit; mais il est requis que ce fruit *demeure*, autrement que reste-t-il du labeur apostolique?

Le signe du bon travail, c'est la permanence du fruit.

Or ce signe existe pour l'humble paroisse du Mesnil-Saint-Loup. Depuis trois quarts de siècle, le bien fait par le P. Emmanuel subsiste, et il est très vivace.

Sans rien exagérer, il est bon de glorifier la cause intègre qui a porté, si durable, un tel fruit.

L'intégrité de la cause, étant mise en relief, fait ressortir les déficiences des causes qui ne sont pas intègres.

Le Père Emmanuel déclare que le ministère serait dénaturé :

1° Si le prêtre regardait la Prière comme une œuvre personnelle et non pas comme une fonction, et la plus importante, du sacerdoce ;

2° Si, au lieu de prêcher la parole de Dieu toute pure, il prêchait des conceptions humaines, dans lesquelles saint Paul voit une prostitution de la parole de Dieu, *adulterantes verbum Dei* (II Cor., II, 17).

3° Si, par insouciance ou timidité, il laissait tomber le sacrement de pénitence à n'être plus qu'une formalité sans influence vitale et régénératrice.

Dans un ministère, qui ne s'assujettirait pas à l'ordre normal des fonctions, il pourrait se produire une certaine activité qui se traduirait par des résultats.

Mais il s'agirait de constater si ces résultats sont *durables*. La durée est la pierre de touche de ce qui se fait par l'Esprit de Jésus-Christ. *Ut fructus vester maneat.*

Nous avons vu le Père Emmanuel dans ses rapports avec les âmes : nous allons le montrer formant sa paroisse.

Mesnil-Saint-Loup.

D. Bernard Maréchaux.

TEXTES ANCIENS

SAINT NIL

Traité de la Prière

PROLOGUE

Je brûlais de la fièvre des mauvaises passions, mais comme à l'ordinaire le simple toucher de ta pieuse lettre m'a remis, et par une heureuse imitation du grand Maître et Docteur tu as ranimé mon esprit fatigué à l'extrême. Rien d'étonnant à cela, car tu as toujours eu les parts de choix, comme le bienheureux Jacob. Après un excellent service en vue de Rachel tu as reçu Lia, et tu recherches encore la bien-aimée pour qui tu avais déjà fourni sept années pleines. Quant à moi, j'avouerai qu'ayant peiné toute la nuit je n'avais rien pris, néanmoins sur ta parole j'ai jeté le filet, et j'ai pêché une foule de poissons au nombre de 153, dont je n'ose dire qu'ils soient grands. Je te les envoie dans la corbeille de la charité, en un même nombre de chapitres, en accomplissement de ta requête. Vraiment je t'admire et j'envie ton excellente disposition et le très vif désir que tu as de ces chapitres sur l'oraison ; car ton désir ne se borne pas à des mots tracés à la main

avec l'encre sur du papier, mais tu veux ce qui est fixé dans l'esprit par la charité oublieuse des injures.

Toutes choses vont par paires, se répondant l'une à l'autre (1), dit le fils de Sirach ; reçois donc mon traité suivant la lettre et suivant l'esprit. Tu sais bien d'ailleurs comme l'esprit l'emporte sur la lettre, car s'il fait défaut il n'y aura pas de lettre non plus. C'est ainsi qu'il y a une double manière de prier, l'une pratique, l'autre spéculative ; de même pour les nombres, il y a la quantité qui est obvie et la qualité qui est symbolisée par les chiffres.

En divisant mon traité de l'oraison en 153 articles, je t'envoie un mets bien évangélique. Tu y trouveras les charmes des nombres symboliques (2), et la figure du triangle et de l'hexagone, dont le premier représente la saine doctrine de la Trinité, et le second la description de l'ordre de ce monde. 100 est un nombre carré, et 53 se compose d'u nombre triangulaire 28, et d'un nombre sphérique 25 fait de 5 fois 5. Dans le carré tu as le septénaire des vertus ; et le nombre 25 figure la connaissance profonde du siècle présent, à cause de la révolution des temps. La semaine en effet succède à la semaine, le mois au mois, et d'année en année le temps reprend son circuit par le mouvement du soleil et de la lune, suivant le cours du printemps et des autres saisons. Quant au nombre triangulaire tu y trouveras l'image de la Sainte Trinité. On

(1) Eccli., XLII, 25.

(2) Les anciens avaient le goût des spéculations sur les propriétés des nombres. Ainsi saint Augustin au sujet des 153 poissons en ses Traités sur Jean ; Clément d'Alexandrie, *Strom.* VI, 11 ; Philon, *Quaest. in Gen.* II, 63, 80. Il n'est pas invraisemblable que des auteurs inspirés eux-mêmes y aient songé, saint Jean par ex. pour le chiffre qui nous occupe, et pour 666 qui est aussi triangulaire. La Genèse, VI, 30, donne 120, nombre triangulaire et hexagonal, comme durée de la vie humaine. On peut lire Boèce, *de Arithmetica*, P. L. LXIII, qui résume a science de l'antiquité et ses laborieux procédés de calcul.

peut opérer autrement : par l'addition des nombres successifs depuis l'unité on obtient le nombre triangulaire 153, ce qui fait penser à la physique, la morale et la théologie, ou encore à l'or de la foi, à l'argent de l'espérance et aux pierres précieuses de la charité. Voilà pour la signification du nombre.

Quant aux chapitres mêmes, tu n'en mépriseras pas la petitesse, car tu sais t'adapter à l'abondance et à la privation, et tu te souviens du Maître qui n'a pas rejeté les deux liards de la veuve, mais les a même préférés à la richesse des autres. Enfin, comme tu connais le prix de la bienveillance et de la charité, tu recommanderas à tes bons frères de prier pour l'infirme afin qu'il aille bien, et emportant son grabat qu'il marche désormais, par la grâce du Christ notre vrai Dieu, à qui soit la grâce dans les siècles des siècles. Amen.

---

1. Si l'on veut préparer un parfum exquis, la Loi prescrit de mélanger à parties égales l'encens diaphane, la cannelle, l'onyx et la myrrhe (1) : c'est le quaternaire des vertus. Si elles sont en pleine mesure et bien en équilibre, l'esprit est à l'épreuve de toute défaillance.

2. L'âme purifiée par la plénitude des vertus établit l'esprit dans un ordre inébranlable, grâce auquel il peut obtenir la constance qu'il recherche.

3. La prière est un commerce de l'esprit avec Dieu. Il ne faut pas une médiocre constance à l'esprit pour sortir

(1) Ex., xxx, 34.

de soi et aller vers son propre Maître dans une quiétude sans défaillance, et pour converser avec lui sans intermédiaire.

4. Quand Moyse voulut s'approcher du buisson ardent, il en fut empêché tant qu'il n'eut pas quitté ses chaussures. Et toi, qui veux voir celui qui dépasse toute pensée et tout sentiment, tu ne te dégagerais pas de toute notion sensible?

5. Prie d'abord pour recevoir le don des larmes, afin d'amollir par tes pleurs la rudesse de ton âme; puis tu obtiendras le pardon en confessant ton iniquité au Seigneur.

6. Use des larmes en toutes tes demandes, car ton Seigneur se plaît fort à accueillir la prière faite avec larmes.

7. Quand même tu verserais des torrents de larmes à l'oraison, ne t'enfle pas comme si tu valais mieux que les autres. Car ce n'est qu'un secours donné à ton oraison, pour confesser généreusement tes péchés et apaiser le Seigneur.

8. Ne change pas en passion ce qui était un remède contre les passions, ce serait irriter davantage l'auteur de ce don. Beaucoup qui pleuraient leurs péchés ont oublié le but de leurs larmes, et pris de folie ils se sont fourvoyés.

9. Maintiens-toi virilement dans une oraison soutenue, et écarte soucis et pensées qui se présentent. Cela te troublerait, te fatiguerait et dissiperait ton attention.

10. Quand les démons te voient tout désireux de vraiment prier, d'abord ils te suggèrent la pensée de choses bien nécessaires, puis vite ils t'en enlèvent le souvenir.

Cependant ils t'excitent à les rechercher, et ton esprit qui ne les trouve pas s'attriste fort et se dépite. Lorsque enfin tu es à l'oraison, ils te remémorent ce que tu cherchais, et ton esprit se relâchant à cet objet perd le fruit de l'oraison.

11. Au temps de l'oraison, efforce-toi de rendre ton esprit sourd et muet; alors tu pourras prier.

12. S'il survient quelque épreuve ou contradiction qui t'excite à un mouvement de colère vengeresse ou à un éclat de paroles, souviens-toi de l'oraison et du jugement qui t'y attend, et de suite ton mouvement désordonné s'apaisera.

13. Toute œuvre de vengeance contre un frère qui t'a offensé te sera une pierre d'achoppement au temps de l'oraison.

14. L'oraison est fleur de la douceur et de la mansuétude.

15. L'oraison est fruit de la joie et de l'action de grâces.

16. L'oraison est sauvegarde contre la tristesse et le découragement.

17. Vends tes biens et donne-les aux pauvres, prends ta croix et renonce-toi, et tu pourras prier sans distraction.

18. Si tu veux prier dignement, renonce-toi à chaque instant, et accepte avec sagesse toute espèce d'ennuis en vue de l'oraison.

19. Toute peine acceptée et supportée avec sagesse, tu en trouveras le fruit au temps de l'oraison.

20. Si tu veux prier comme il faut, n'aie pas l'âme triste, sans quoi vains efforts.

21. Laisse ton offrande, est-il dit, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère, après quoi tu prieras en paix (1). Car la rancune obnubile l'esprit de celui qui prie et enténèbre ses oraisons.

22. Qui pense prier en amassant chagrins et rancunes, ressemble à celui qui puise de l'eau et la verse dans un tonneau percé.

23. Si tu es patient, tu prieras toujours dans la joie.

24. Au milieu d'une bonne oraison, des incidents surviendront tels que tu estimes parfaitement juste de te mettre en colère; mais la colère contre le prochain n'est jamais justifiée : cherche, et tu trouveras une manière de tout arranger sans colère. Use donc de tous les moyens pour ne pas éclater en colère.

25. Prends garde, sous prétexte de guérir ton prochain, de devenir incurable et de ruiner ton oraison.

26. Si tu ne t'emportes pas, tu apprendras à pardonner : tu te montreras prudent dans tes jugements et tu seras homme d'oraison.

27. Armé contre la colère, tu ne seras jamais vaincu par la convoitise; car c'est elle qui fournit matière à la colère, trouble l'œil de l'esprit et ruine la constance de l'oraison.

(1) Matth., v, 24.

28. Ne prie pas seulement par des gestes extérieurs; mais avec une grande crainte de Dieu, porte ton esprit à prendre conscience de l'oraison spirituelle.

29. Parfois à peine appliqué à l'oraison tu prieras bien; d'autres fois après un long travail tu n'atteindras pas le but. C'est pour que tu redoubles d'efforts, et que ta conquête ensuite soit inviolable.

30. A la venue d'un ange, de suite tous les artisans de nos ennuis s'écartent, et l'esprit jouissant d'une grande liberté se trouve prier comme il faut. Parfois au contraire la guerre accoutumée nous presse, l'esprit se débat sans pouvoir reposer, assiégé qu'il est de passions diverses. Et pourtant, qu'il prolonge sa recherche et il trouvera, et il lui sera ouvert s'il frappe avec insistance.

31. Ne prie pas pour l'accomplissement de tes volontés, car elles ne concordent pas du tout avec la volonté de Dieu. Bien plutôt, suivant l'enseignement reçu, prie en disant : que votre volonté se fasse en moi(1)! En toute chose demande-lui ainsi ce qui est bon et convient à l'âme, car de toi-même tu ne le chercherais aucunement.

32. Souvent dans mes prières j'ai demandé d'obtenir ce qui me semblait bon; et j'insistais dans ma requête violentant follement la volonté de Dieu, sans lui permettre de me procurer ce que lui-même savait me mieux convenir. Puis une fois exaucé, j'étais peiné à l'extrême d'avoir tant demandé que ma volonté se fît; car la chose ne tournait pas pour moi comme je m'étais figuré.

(1) Matth., VI, 10.

33. Rien n'est bon que Dieu. Remettons-lui donc tout ce qui nous concerne, et nous nous en trouverons bien ; car celui qui est pleinement bon ne peut donner que de bonnes choses.

34. N'exige pas à la manière des puissants satisfaction immédiate de ta requête, car Dieu veut accroître ses bienfaits par ta persévérance à la prière. Rien n'est plus grand en effet que de converser avec Dieu et d'être retenu dans sa société.

35. La prière est une ascension de l'âme vers Dieu.

36. Si tu veux prier, renonce à toutes choses afin de posséder le tout.

37. Prie d'abord pour être purifié des passions, puis délivré de l'ignorance, et enfin de toute tentation et déréliction.

38. Dans ta prière cherche seulement la justice et le règne de Dieu, c'est-à-dire la vertu et la science, et tout le reste te sera ajouté.

39. Il est juste de ne pas prier seulement pour sa propre purification, mais encore pour tous les frères, afin d'agir comme les anges.

40. Examine si tu es vraiment attaché à Dieu dans l'oraison, ou asservi aux louanges des hommes, te servant de l'oraison comme d'un voile pour les capter.

41. Que tu pries avec les frères ou bien seul, efforce-toi de prier de cœur et non par routine.

42. Le propre de l'oraison c'est le recueillement accompagné de piété, de componction et de douleur de l'âme, qui confesse ses péchés avec de muets gémissements.

43. Si ton esprit regarde dehors au temps de l'oraison, tu ne pries pas encore comme un moine, mais comme un mondain qui prend soin de l'extérieur.

44. Quand tu pries, prends bien garde de laisser ta mémoire te proposer ses souvenirs, qu'elle te serve plutôt à ramener ton attention à Dieu ; car la mémoire a coutume de ravager terriblement l'esprit au temps de l'oraison.

45. La mémoire te rappelle à l'oraison l'image des faits passés, ou de nouveaux soucis, ou encore le visage d'un fâcheux.

46. Le démon est fort envieux de l'homme qui prie, et il use de tout moyen pour ruiner ses desseins. Sans cesse donc il lui suggère des pensées par la mémoire, et par la chair il soulève toutes les passions, afin d'empêcher, s'il le peut, sa marche excellente et son ascension vers Dieu.

47. Quand le méchant démon après beaucoup d'efforts n'a pu empêcher l'oraison du religieux, il se retire pour un temps, et prend sa revanche quand elle est finie. Il allume le feu de la colère pour dissiper l'excellent repos établi par l'oraison, ou il insulte à l'esprit par l'aiguillon d'un plaisir sensuel.

48. Après une bonne oraison, attends-toi à des suggestions mauvaises, et garde soigneusement le fruit de ta prière. Car dès le principe tu as été établi pour travailler

et garder (1). Garde donc le fruit de ton labeur, sans quoi ton oraison est vaine.

49. Tous les assauts que nous livrent les esprits impurs n'ont pas d'autre enjeu que l'oraison spirituelle; car elle leur fait une guerre acharnée, tandis qu'elle est pour nous une source de salut et de joie.

50. Quand ils excitent en nous la gourmandise, l'impureté, l'avarice, la colère, la rancune et les autres passions, les démons n'ont qu'un but, c'est que notre esprit appesanti ne puisse plus prier comme il faut; car, sous l'empire des passions inférieures, il n'est plus libre de se mouvoir suivant la raison et de chercher le Verbe de Dieu.

51. Nous atteignons les vertus par les raisons d'être des choses, et ces raisons par le Seigneur qui les constitue. Quant à Dieu, il a coutume de se manifester dans la contemplation.

52. La contemplation est une forme de prière dégagée de tout le sensible, qui par un amour extrême ravit aux sommets du monde spirituel l'âme (2) vraiment sage et spirituelle.

53. A qui veut prier vraiment il ne suffit pas de dominer colère et concupiscence, mais il faut encore être dégagé de toute notion sensible.

(1) Gen., II, 15.

(2) Le grec a πνευματικὸν νοῦν. J'ai dû pour une fois traduire par âme au lieu d'esprit, à cause de l'adjectif qui l'accompagne. C'est la partie supérieure de notre nature dans la division tripartite. Cf. chap. 101, 110, 132. Νοῦς équivaut à πνεῦμα de saint Paul.

54. Qui aime Dieu converse toujours avec lui comme avec son Père, dans le dégagement de toute notion sensible.

55. Il ne suffit pas d'être dégagé du sensible pour aussitôt prier en vérité ; car on peut s'attacher à des notions abstraites, et se distraire à leurs développements en demeurant loin de Dieu.

56. Quand l'esprit ne s'attarde plus aux notions abstraites des choses, il n'a pas pour autant atteint le domaine de la contemplation. Car il peut s'occuper de la théorie des choses et de leurs raisons d'être. Or ces discours, par le fait qu'ils sont des représentations des choses, impressionnent l'esprit et l'écartent loin de Dieu.

57. Si même l'esprit a dépassé la théorie des choses matérielles, il ne voit pas encore le domaine parfait de Dieu ; car il peut demeurer dans la connaissance des intelligibles et s'y disperser.

58. Si tu veux faire oraison, c'est Dieu qui donne l'oraison à qui l'en prie. Invoque-le donc en lui disant : Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive ! c'est-à-dire le Saint-Esprit (1) et votre Fils unique. Car tel est son enseignement, d'adorer Dieu, c'est-à-dire le Père en Esprit et en Vérité ; et ces trois sont un seul Dieu.

59. Celui qui prie en Esprit et en Vérité ne tire plus des créatures les louanges qu'il donne au Créateur, mais c'est de Dieu même qu'il loue Dieu.

(1) Il semble bien que Nil vise la curieuse leçon qui dans le *Pater* de Luc substitue la demande du Saint-Esprit à celle du règne.

60. Si tu es théologien, tu prieras vraiment; et si tu pries vraiment, tu es théologien.

61. Si ton esprit, dans son grand désir de Dieu, se dégage peu à peu de la chair pour ainsi dire, et écarte toutes les pensées qui viennent de la réflexion ou du tempérament, et qu'en même temps il soit rempli de piété et de joie; alors tu peux penser être parvenu aux confins de la contemplation.

62. L'Esprit-Saint, par compassion pour notre faiblesse, nous visite même encore non purifiés. Si alors nous le prions avec droiture, il se rend maître de notre esprit et dissipe la tourbe des raisonnements et des pensées qui l'assiègent, et ainsi il le porte aux œuvres de l'oraison spirituelle.

63. Par leur action sur les sens, les créatures (1) impriment dans notre esprit des visions, pensées et raisonnements. Dieu au contraire investit l'esprit même, lui infuse la connaissance à son gré, et par l'esprit apaise le déséquilibre de la chair.

64. Colère et rancune sont une insanité chez le dévot de la vraie oraison. Autant vaudrait rechercher une vue perçante en se troublant les yeux.

65. Si tu désires prier, ne fais rien d'opposé à l'oraison, afin que Dieu s'approche et marche avec toi.

(1) Littéralement : les autres, et comme l'opposition est à Dieu, ce sont les créatures; nos connaissances nous viennent en effet par les sens. Mais il est vraisemblable que Nil songe ici plus spécialement aux démons.

66. Dans l'oraison ne te fais pas en toi-même de représentation de Dieu, et ne laisse pas ton esprit subir l'impression d'aucune forme; mais va immatériel à l'Immatériel et tu le joindras.

67. Prends garde aux pièges des ennemis. Au milieu d'une oraison pure et tranquille, soudain se présente à l'esprit quelque forme nouvelle et étrange. C'est pour te faire croire que tu as touché Dieu, et te persuader par cette vision soudaine que Dieu est mesurable. Mais Dieu n'a ni mesure ni figure.

68. Quand l'envieux démon ne peut agiter la mémoire durant l'oraison, alors il pèse sur les humeurs du corps pour former quelque phantasme nouveau et en impressionner l'esprit. Celui-ci est aisément vaincu s'il est attaché aux notions distinctes, et trompé il prend la fumée pour le feu, lui qui tendait à une connaissance dégagée de matière et de forme.

69. Fais bonne garde, préservant ton esprit de toutes notions au temps de l'oraison, afin qu'il demeure dans sa solitude. Alors celui qui compatit aux ignorants te visitera, et tu recevras un degré éminent de contemplation.

70. Embarrassé dans les choses matérielles et agité de continuels soucis, tu ne peux prier avec pureté; car l'oraison est le dégagement de toutes notions.

71. On ne court pas enchaîné. De même l'esprit soumis aux passions ne peut parvenir à l'oraison spirituelle; il est tiré et poussé çà et là par les notions sensibles et ne peut se fixer.

72. Quand l'esprit prie avec pureté, stabilité et vérité, alors les démons ne l'attaquent plus par la gauche mais par la droite. Ils lui représentent la gloire divine en quelque tableau agréable aux sens afin qu'il pense avoir atteint parfaitement le but de l'oraison. Mais cela, disait un admirable contemplatif, est une illusion et le jeu du démon qui touche le cerveau et secoue les veines.

73. Le démon qui touche ainsi le cerveau tourne la lumière de l'esprit comme il veut et excite les illusions. Il oriente l'esprit à de subtiles et savantes considérations, en vue de se former une connaissance substantielle de la divinité. Comme l'esprit n'est plus gêné par les passions charnelles mais établi dans la pureté, il ne peut croire que des forces ennemies agissent encore en lui; alors il regarde comme divine cette révélation que le démon opère en lui.

74. Si l'ange de Dieu survient, d'un seul mot il nous débarrasse de toute l'action de l'ennemi, et ramène la lumière de l'esprit à son œuvre de vérité.

75. Quand l'Apocalypse déclare que l'ange prend un parfum pour le joindre aux prières des saints (1), je pense qu'elle parle de cette grâce opérée par l'ange. Il communique en effet la science de la vraie oraison, et l'esprit demeure désormais délivré de toute agitation, paresse et négligence.

76. Les parfums des coupes (2), est-il dit, sont les prières des saints offertes par les 24 vieillards.

(1) Apoc., VIII, 3.

(2) Le grec porte : les coupes de parfums. Mais le sens est attesté par Apoc., V, 8, et déjà rappelé au ch. 75 ; au contraire au ch. 77, Nil donnera le symbolisme de la coupe.

77. Par la coupe il faut entendre l'amour envers Dieu, la parfaite charité spirituelle dans laquelle s'opère la prière en Esprit et en Vérité.

78. Si tu penses n'avoir plus besoin de pleurer tes péchés dans la prière, considère combien tu t'étais éloigné de Dieu alors que tu devrais toujours être avec lui, et tes larmes redoubleront.

79. Certainement oui, si tu connais ta mesure, tu gémiras sans peine, te condamnant avec Isaïe comme impur, ayant des lèvres impures, au milieu d'un peuple impur (1). Tu as l'audace au contraire de te présenter au Seigneur des armées.

80. Si ton oraison est vraie, ta foi trouvera une parfaite assurance, et des anges viendront illuminer pour toi les raisons des événements.

81. Les saints anges nous meuvent à l'oraison et nous assistent joyeusement en priant pour nous. Si donc nous sommes négligents et accueillons des pensées profanes, nous les irritons vivement : tandis qu'ils combattent si bien pour nous, nous ne voulons même pas implorer Dieu pour nous-mêmes; nous méprisons leurs services et nous abandonnons le Seigneur leur Dieu, pour nous mêler aux démons impurs.

82. Prie avec calme et sans trouble, psalmodie avec intelligence et harmonie, et tu seras comme l'aiglon suspendu en l'air.

83. La psalmodie réduit les passions et apaise l'intem-

(1) Is., VI, 5.

pérance du corps; mais l'oraison fait agir à l'esprit son acte propre.

84. L'oraison est l'acte vraiment digne de l'esprit, qui y exerce son meilleur discernement en toute pureté.

85. La psalmodie est l'image de la sagesse multiforme, mais l'oraison est le prélude de la connaissance simple (1) et immatérielle.

86. La science est une chose excellente. Elle collabore avec l'oraison et excite la puissance supérieure de l'esprit à la contemplation des choses divines.

87. Si tu n'as pas encore reçu la grâce de l'oraison ou de la psalmodie, insiste et tu la recevras.

88. Le Seigneur dit à ses disciples en une parabole comment il faut toujours prier sans se décourager (2). Donc ne te décourage pas ni te dépite pour n'avoir pas encore reçu, tu recevras plus tard. Il termine ainsi la parabole : Encore que je n'aie pas crainte de Dieu ni souci des hommes, néanmoins à cause des importunités de cette femme je lui rendrai justice (3). Ainsi Dieu fera justice à ceux qui l'invoquent constamment jour et nuit. Aie donc bon courage et persévère avec zèle dans la sainte oraison.

(1) Le grec a ποικίλης, le même adjectif traduit plus haut : sagesse *multiforme*. L'erreur est manifeste par l'opposition du présent chapitre et par tout le contexte. Le plus simple est de supposer la chute d'un α, et de lire ἀποικίλης. La traduction latine de *Bibliotheca veterum Patrum*, t. VII, p. 1153, Lyon 1677, l'entend de même.

(2) Luc, XVIII, 1.

(3) Luc, XVIII, 4, 5.

89. Ne veuille pas que ce qui te concerne réussisse à ton gré, mais suivant le bon plaisir de Dieu; alors ton oraison sera toujours dans la tranquillité et l'action de grâces.

90. Même dans la familiarité de Dieu, prends garde au démon de l'impureté, car c'est un rude trompeur et très envieux. Il espère par sa subtilité triompher de l'entrain et de la vigilance de ton esprit, et le distraire de Dieu près de qui il se tenait dans la piété et la révérence.

91. Si tu as souci de l'oraison, sois prêt aux assauts des démons et supporte patiemment leurs coups; car ils se jetteront sur toi comme des bêtes fauves et te mettront à mal tout le corps.

92. Tiens-toi prêt comme un lutteur éprouvé. Si un fantôme apparaît soudain, ne bronche pas; si une épée est brandie contre toi ou si un éclair frappe ta vue, ne sois pas troublé; si tu vois quelque spectre hideux et sanglant, que ton âme ne défaille pas. Mais tiens ferme dans la confession de ta sainte foi, et tu domineras facilement tes ennemis.

93. Qui supporte la peine trouvera la joie, qui persévère au milieu des ennuis aura sa part d'agrément.

94. Prends garde aux visions trompeuses des méchants démons. S'il s'en présente, demeure recueilli et attentif à l'oraison, et demande à Dieu de te faire voir lui-même si la chose vient de lui, sinon de chasser vite le séducteur. Sois sûr que les chiens lâcheront prise, si tu t'adresses à Dieu avec ardeur; ils fuiront vite bien loin sous les verges mystérieuses et invisibles de la puissance divine.

95. Une ruse des démons est bonne à connaître : A l'occasion ils se divisent en deux groupes, et si tu demandes de l'aide, les autres viennent sous forme angélique chasser les premiers. C'est pour te mieux tromper ensuite, te faisant croire que ce sont vraiment de saints anges.

96. Applique-toi beaucoup à l'humilité, et la malice du démon ne blessera pas ton âme, et aucun fléau ne s'approchera de ta tente, car il a ordonné à ses anges de te garder : ils chasseront invisiblement loin de toi toute l'activité des ennemis.

97. Qui s'adonne à une oraison pure pourra entendre bruits et fracas, voix et coups; mais sans être abattu ni perdre son sang-froid il dira à Dieu : Je ne crains aucun mal, car vous êtes avec moi; et autres paroles semblables.

98. Au temps de pareilles tentations, use d'une prière brève et intense.

99. Si les démons te menacent par des apparitions soudaines en l'air, de folles terreurs qui emportent ton esprit, ou des attaques sur ton corps comme des fauves, ne t'épouvante pas et ne prends aucun souci de leurs assauts. Par ces terreurs ils expérimentent si tu fais quelque attention à eux, ou au contraire si tu les méprises complètement et demeures dans ton oraison, bien uni à Dieu tout-puissant Créateur et Providence.

100. Quelle absurdité, étant appliqué à Dieu, d'oublier sa crainte souveraine et de te troubler pour des moustiques ou des scarabées! Ne sais-tu donc pas qu'il est écrit : Tu craindras le Seigneur ton Dieu (1)? Et encore : Lui dont

(1) Deut., x, 20.

la puissance est l'objet de l'effroi et du tremblement universels (1). Et le reste.

101. Comme le pain est la nourriture du corps et la vertu celle de l'âme, ainsi la contemplation est la nourriture de l'esprit.

102. Prie dans le sanctuaire de l'oraison comme le publicain et non comme le pharisien, afin d'être toi aussi justifié par le Seigneur.

103. Prends bien garde de ne prier contre personne dans ton oraison, sans quoi tu ruinerais l'édifice en rendant ta prière abominable.

104. Instruis-toi par le débiteur des dix mille talents; si tu ne remets pas à ton débiteur, tu ne trouveras pas merci toi-même, comme il est écrit : Il fut livré aux bourreaux (2).

105. Quand tu vaques à l'oraison, néglige les incommodités du corps. Pour un pou, une puce, un moustique ou une mouche, ne va pas perdre l'excellent fruit de l'oraison.

106. On nous a rapporté qu'un saint homme d'oraison fut étrangement persécuté par le malin. A peine il étendait les mains que le diable, sous la figure d'un lion les pattes dressées, enfonçait ses griffes dans les deux joues de l'athlète, et ne le lâchait pas qu'il n'eût baissé les mains. Mais il ne les laissa jamais retomber avant d'avoir achevé ses prières accoutumées.

(1) Cf. Joel, II, 10, 11.
(2) Matth., XVIII, 34.

107. Nous connaissons un fait analogue de Jean le Petit, assurément un très grand moine, qui vivait solitaire dans une fosse. Il demeura inébranlable dans son union à Dieu, tandis que le démon, sous forme de dragon enroulé autour de lui, malaxait sa chair et lui éructait au visage.

108. Tu as sûrement lu aussi dans les vies des moines de Tabenne le cas de l'Abbé Théodore faisant la conférence aux frères. Deux vipères vinrent à ses pieds ; tranquillement il les reçut sous sa tunique comme dans une chambre jusqu'à la fin de la conférence. Alors il les montra aux frères en leur racontant l'incident.

109. J'ai lu d'un autre homme spirituel, que durant son oraison une vipère vint lui mordre le pied. Mais il ne laissa pas fléchir ses mains jusqu'à la fin de sa prière accoutumée ; il ne subit aucun dommage, lui qui avait aimé Dieu plus que soi-même.

110. Garde tes yeux recueillis pendant la prière, et renonçant à ta chair et à ton âme vis suivant l'esprit.

111. Un saint solitaire priait fortement quand des démons l'assaillirent deux semaines durant. Ils jouaient à la paume avec lui, le lançant en l'air et le recevant sur une natte ; mais ils ne purent jamais détacher son esprit de sa fervente oraison.

112. Un autre ami de Dieu assidu à l'oraison marchait dans le désert. Deux anges survinrent qui se plaçant à ses côtés faisaient route avec lui. Mais il ne fit aucune attention à eux, afin de ne pas perdre le bien suprême. Il se souvenait du mot de l'Apôtre : ni les anges, ni les princi-

pautés, ni les puissances ne pourront nous séparer de la charité du Christ (1).

113. Par la vraie oraison le moine devient semblable aux anges.

114. Si tu désires voir la face du Père, écarte toute forme ou figure au temps de l'oraison.

115. Ne désire pas voir sensiblement les anges ni les puissances ni le Christ même, de crainte de perdre complètement la raison, et de recevoir le loup au lieu du berger, en adorant les démons ennemis.

116. Le principe de cette erreur, c'est l'illusion de l'esprit qui le pousse à chercher Dieu sous des formes ou des figures.

117. Je dirai ma pensée que je dis même aux jeunes moines : Heureux l'esprit dégagé de toute forme au temps de l'oraison.

118. Heureux l'esprit qui par une oraison sans distraction conçoit toujours un plus grand désir de Dieu.

119. Heureux l'esprit qui au temps de l'oraison est immatériel et pauvre.

120. Heureux l'esprit qui au temps de l'oraison possède la parfaite insensibilité.

121. Heureux le moine qui s'estime la balayure de tous.

(1) Rom., VIII, 38.

122. Heureux le moine qui regarde avec pleine joie le salut et le progrès de tous comme le sien propre.

123. Heureux le moine qui après Dieu estime tous les hommes comme Dieu même.

124. Le vrai moine est séparé de tous et uni à tous.

125. Le vrai moine se considère en union avec tous, car en chacun il croit toujours se voir soi-même.

126. C'est la parfaite oraison que de toujours offrir à Dieu les prémices de toutes ses pensées.

127. Comme moine et ami de l'oraison évite tout mensonge et tout serment, sinon c'est peine perdue de simuler ce que tu n'es pas.

128. Si tu veux prier en esprit, ne tire rien des sens; ainsi tu seras débarrassé des nuages qui t'enténèbrent au temps de l'oraison.

129. Remets à Dieu le soin de ton corps, et par là tu lui prouveras que tu lui confies aussi ton esprit.

130. Si tu gagnes les promesses, tu régneras. Regarde donc de ce côté, et tu porteras joyeusement la pauvreté présente.

131. Ne récuse pas pauvreté ni tribulation, ce sont les matériaux de la prière alerte.

132. Les vertus du corps doivent s'ordonner à celles de l'âme, et celles-ci à celles de l'esprit; ces dernières enfin à la contemplation immatérielle.

133. Si à l'oraison les distractions renaissent facilement, examine quelle en est la cause, pour éviter de t'égarer dans quelque embûche et de te livrer à la séduction.

134. Il arrive que les démons te suggèrent des distractions, puis ils t'excitent à prier contre et à leur résister, et ils se retirent spontanément. C'est pour te tromper et te donner de la vanité, comme si tu étais parvenu à vaincre les distractions et à effrayer les démons.

135. Dans la prière contre une passion ou un démon importun, souviens-toi de la parole : Je poursuivrai mes ennemis et je les atteindrai, je ne m'arrêterai pas qu'ils ne tombent et je les écraserai, ils ne pourront tenir et s'abîmeront sous mes pieds (1) ; et le reste. Avec ces paroles opportunes arme-toi d'humilité contre les adversaires.

136. Ne crois pas posséder la vertu avant d'avoir lutté jusqu'au sang pour l'acquérir ; car suivant le divin apôtre, il faut tenir bon contre le péché jusqu'à la mort, virilement (2) et sans reproche.

137. Si tu as rendu service à quelqu'un, un autre va te faire tort, afin que l'injustice t'abatte et que tu fasses quelque sottise, dissipant mal ce que tu avais bien gagné. Tel est le but des méchants démons, il faut donc prendre garde.

138. Reçois les assauts furieux des démons avec le souci d'échapper à leur servitude.

(1) Ps. XVII, 38, 39.
(2) Hebr., XII, 4. En comparant les deux textes grecs, la citation n'est pas douteuse.

139. De nuit c'est par eux-mêmes que les démons cherchent à troubler le maître spirituel. Puis de jour à l'aide des hommes ils le soumettent aux dangers, accidents et calomnies.

140. Ne récuse pas les foulons, s'ils battent en piétinant et s'ils cardent en étirant; c'est par ce travail que ta sensibilité se clarifie.

141. Tant que tu n'as pas renoncé aux passions et que ton esprit s'oppose à la vérité et à la vertu, tu ne trouveras pas de suave parfum dans ton sein.

142. Désires-tu prier? Quitte ce bas monde et prends toujours ta société dans les cieux, non pas seulement en paroles, mais par des actes angéliques et la divine contemplation.

143. Si dans l'adversité seulement tu te souviens du Juge et combien il est terrible et incorruptible, tu ne sais pas encore servir le Seigneur dans la crainte et te réjouir en lui dans le tremblement. Sache bien que même dans la prospérité et les consolations spirituelles, il faut l'adorer avec d'autant plus de respect et de réserve.

144. Vraiment sage est l'homme qui, avant sa parfaite conversion, ne quitte pas le souvenir douloureux de ses propres péchés, et de la damnation au feu éternel qui les punit.

145. Celui qui, retenu encore dans les péchés et la colère, ose impudemment se hausser à la contemplation des choses divines et s'élever à l'oraison purement spirituelle, mérite le blâme de l'Apôtre, et il lui est dangereux

de prier tête nue et sans voile : La femme doit, dit-il, avoir un voile de dignité sur sa tête, à cause des anges présents (1), se revêtant de la pudeur et de l'humilité convenables.

146. Qui a mal aux yeux ne profite pas de l'éclat du soleil en plein midi, inaccessible en son intensité et son extrême splendeur: de même l'esprit encore impur et troublé par les passions ne saurait profiter aucunement de la forme d'oraison en Esprit et en Vérité, si redoutable et éminente. Bien au contraire ce serait provoquer contre lui l'indignation divine.

147. Le Seigneur n'a besoin de rien et ne se laisse pas corrompre par des présents; il n'accueille pas celui qui offre ses dons à l'autel avant réconciliation avec le prochain chagriné contre lui. Juge par là de quelle garde et de quelle discrétion il faut user pour offrir un encens agréable à Dieu, sur l'autel spirituel.

148. Ne sois pas verbeux ni glorieux, sans quoi ce n'est pas sur ton dos mais en plein visage que travailleront les pécheurs; tu seras leur jouet au temps de l'oraison séduit et attiré par eux en des distractions.

149. La recherche attentive de l'oraison trouvera l'oraison; il faut donc s'y appliquer, car même s'il y a des délais cette recherche aboutit à l'oraison.

150. La vue est le meilleur des sens, ainsi l'oraison est la plus divine des vertus.

(1) I Cor., XI, 10.

151. Ce n'est pas tant la quantité que la qualité qui fait le prix de l'oraison, comme le montrent les deux hommes qui montèrent prier au temple ; et encore : quand vous priez, pas de flux de paroles (1) ; et le reste.

152. Tant que tu t'occupes de la commodité du corps et en recherches les agréments, tu ne connais pas encore l'oraison ; tu es même loin de l'heureux chemin qui y conduit.

153. Si dans l'oraison tu rencontres une joie supérieure à toute autre, tu as trouvé la vraie prière.

Traduction du R. P. Dom Jehan Joliet,
moine de Solesmes.

(1) Matth., VI, 7.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Une spiritualité d'apôtre :

Le Père Louis LENOIR

On est au 16 décembre 1915 : le Père Lenoir à l'ambulance de Braux-Sainte-Cohière vient d'achever son *Livre de prière du Soldat catholique*. Un nouveau délai des majors le retient encore quelques jours : le convalescent se met en retraite, et, suivant son habitude, en ouvre le journal.

Le 17, au rapport du matin, il constate : « Première méditation mal faite. Esprit continuellement occupé de mon livre, de ma correspondance... » Suit une phrase brève, tranchante comme un ordre du jour, qui déjà nous initie à la manière du P. Lenoir : « A recommencer tout à l'heure, plume en main. » *Plume en main* : pour s'isoler en cette salle d'ambulance, qui sera son Manrèse, c'est l'unique moyen. Et cela nous vaut de voir le Père méditer devant nous, de le suivre pas à pas dans les étapes de cette dernière ascension. D'après le précieux *Journal*, d'après quelques notes spirituelles antérieures, et inspirés par le tableau si suggestif que nous a tracé de son apostolat le P. G. Guitton (1), essayons de nous faire quelque idée de la *Spiritualité* de celui qui fut l'apôtre des Marsouins et

(1) Georges Guitton, S. J., *Un « preneur » d'âmes, Louis Lenoir, aumônier des Marsouins, 1914-1917*. Paris, de Gigord, 12 francs. — Une édition abrégée de cet ouvrage vient de paraître aux Éditions Spes, 17, rue Soufflot, Paris : 180 pages, 4 fr. 50.

l'inspirateur parmi eux durant trente-trois mois d'une véritable « épopée eucharistique ».

Si dans quelqu'un de ces entretiens spirituels auxquels tournait si facilement, dès le scolasticat, la conversation avec le Père Lenoir, on lui eût demandé : Quelle est votre spiritualité? j'imagine les deux yeux limpides, un peu étonnés, éclairés du « continuel sourire » se posant sur l'interrogateur : « Ma spiritualité? Mais celle des *Exercices*, tout simplement. » Il n'eût pas imaginé qu'un jésuite en eût d'autre.

Ce qui frappe en effet, dès qu'on cherche à pénétrer au foyer de cette vie, c'est l'attachement filial à l'esprit et aux moindres détails des méthodes de son Bienheureux Père. Cet esprit, ces méthodes, on les reconnaîtra presque à chaque ligne de notre esquisse. Était-ce une raison d'en laisser perdre les traits? Outre la garantie d'orthodoxie assurée, n'était-ce pas une originalité suffisante d'avoir, dans une nature riche à ravir, vécu à fond la spiritualité d'un maître?

Ajoutons que, malgré certaine réputation, cette spiritualité demeure assez souple pour s'infléchir suivant les tempéraments et prendre aux souffles divers de la grâce des rythmes assez différents. Si le P. Lenoir fut, au témoignage de ses supérieurs, le plus authentique des fils de saint Ignace et de saint François Xavier, il n'en garde pas moins sa physionomie bien propre et singulièrement attachante.

Ses dons naturels étaient grands, — « exceptionnels », redisent de très bons juges. Dons de l'esprit : ils avaient déjà fait de lui, dans la ligne classique, l'un des fins lettrés de sa génération. Mais, prévenant tout dilettantisme, des puissances affectives non moins singulières l'orientent tout entier vers l'action.

C'est d'abord un très grand *don de sympathie* : besoin d'entrer en contact intime, d'atteindre l'âme. Par contre, horreur de l'entretien banal.

C'est la raison sans doute de cette gêne qu'il éprouve en dehors du tête à tête ou de la réunion très intime, de cette sorte de désaccord qu'il croit constater en lui « avec le caractère général des Français (1) ». « Manque d'expérience, de

(1) Ceci dans une délibération au sujet de son appel aux missions sur laquelle nous reviendrons plus loin.

connaissances, de savoir-vivre », juge-t-il, tandis qu'autour de lui se répètent les mots de réserve, discrétion, bon ton.

Informé par la grâce, ce goût des âmes fera des merveilles. Nul mieux que le lieutenant Bédier n'a rendu le charme qu'il communiquait à ses relations. Après avoir noté la foi rayonnant de tous ses actes, il ajoute : « Et puis il était d'une douceur extraordinaire. Jamais on ne l'entendait critiquer. Toujours il avait un mot d'excuse : « Que voulez-vous? Ils ne savent pas... avec l'éducation qu'ils ont reçue !... Ces pauvres gens! Une mauvaise action, *il ne la blâmait pas, il en souffrait...* Les conseils qu'il donnait, sauf en de rares occasions, étaient d'une simplicité extrême ; mais il était bon au-delà de ce qu'on peut imaginer. Il s'inquiétait des moindres choses de l'existence, avait un mot pour chacun, savait que la mère de celui-ci était malade et son frère marin ; que cet autre avait trois enfants ; il devinait les ennuis et vous aidait à les avouer, pour avoir la joie de les dissiper. Comment faisait-il? *Je crois qu'il souffrait avec vous*, et de le sentir cela suffisait à diminuer votre souffrance (1). »

Avec cela une *volonté tenace et souple*, que rien, absolument rien ne butte ou ne décourage, au risque de paraître « un peu vrille » au goût de quelque familier.

Ressources précieuses que pareils dons. Tout son effort sera à les développer, à les discipliner.

Les étouffer lui eût paru sacrilège : n'étaient-ils pas le bien de Dieu? Théologien, il fera chaque jour avec un confrère, en dehors de ses cours, un exercice de prédication. Professeur, il propose à ses Supérieurs un séjour en province anglaise ou américaine pour se perfectionner dans la langue, s'initier aux méthodes et élargir son horizon. Aumônier, il s'accuse de n'avoir pas « mis à profit les longues heures de repas que je déplorais comme perdues. En me forçant à causer à table, je me serais instruit, formé l'esprit sur certains points importants, sans compter l'apostolat du moment et la formation aux relations ».

Même souci d'utiliser pour le bien toutes les ressources de son cœur. Comment n'aurait-il pas conscience de l'attirance qu'il exerce, de la force que lui donne sur les âmes la chaleur et la tendresse de son affection? Délibérément il la laisse débor-

(1) *Vie*, p. 275.

der dans cette immense correspondance qui en a scandalisé plusieurs. Parents, élèves, frères en religion, et surtout « ses enfants du 4e Colonial » ont part tour à tour à ces chaudes effusions, où l'on croit entendre un écho des accents passionnés d'un saint Bernard.

Mais il y a le danger. Danger des complaisances en sa valeur intellectuelle, en ses succès. Le Père Lenoir était d'essence trop fine pour l'avoir beaucoup éprouvé. Lui, voit surtout ses *déficits*; et, s'il a à lutter, c'est plutôt contre un découragement où facilement percerait une pointe de dépit.

Les entraînements du cœur sont plus à craindre. Il le sait : il se défie, il se surveille. Devant Dieu il délibère dans quelle mesure les circonstances de la guerre justifient l'élargissement des lois de prudence formulées par sa règle. Humblement il se redit : « Je ne suis pas à l'abri. Satan me veut. » Et cependant il y avait plusieurs années déjà que la loyauté l'obligeait à constater dans ses notes intimes : « La chasteté a bien résisté, grâce à la très sainte Vierge, et s'est aguerrie. »

Avec l'exemplaire modestie des yeux, avec la garde du cœur essentielle, sa grande tactique paraît bien avoir été d'élever, non de restreindre; de développer et d'élargir toujours dans le sens surnaturel ce cœur que Dieu lui a fait bon, et — il le reconnaît — naturellement incliné vers les petits et les souffrants. Pas de compromis, c'est entendu : plus il aime et plus il pousse vers les hauteurs; et plus il se croit en droit d'exiger, en face d'un devoir, le sacrifice de l'affection réciproque. Mais surtout, pour son propre compte, il exigera constamment que cette affection, au lieu de se rétrécir à un petit cercle, s'étende et se déverse sur tous. Le sourire, un peu forcé d'abord, deviendra si naturel qu'il restera dans le souvenir de son colonel comme la définition même du P. Lenoir et de son accueil. Les moins intéressants, ceux qui exercent davantage sa patience y auront un droit spécial : un vieux prêtre infirme que durant plus d'un an il assiste à sa messe bien au-delà des heures de la communauté ; un élève peu doué, auquel il consacre chaque jour vingt minutes en particulier; plus tard, au régiment, tous les indifférents, tous les hostiles. Ne sont-ce pas ceux-là surtout qu'il faut gagner?

Voilà sous quelles sauvegardes et par quel entraînement le P. Lenoir cherche à développer, à dilater de plus en plus son cœur pour le meilleur service de Notre-Seigneur. A ce compte

les écarts ne sont plus guère à craindre; et s'il se reproche encore çà et là quelque manifestation un peu trop sensible, s'il persiste à se prémunir « contre des coups ou des gaz qui seraient mortels », c'est — nous pouvons l'en croire — « question d'amour, de délicatesse, de perfection de service », plus encore que de nécessité ou de prudence.

Ainsi le Père Lenoir, loin d'étouffer tant soit peu ses ressources naturelles, a-t-il toujours visé à les développer. Il était bon de le constater, avant de le voir de plus près à l'œuvre de discipline nécessaire, qui assure le meilleur rendement.

A cette œuvre il apporte les qualités de précision, de méthode, de décision, et par-dessus tout le souci de perfection qu'il porte en toutes choses. N'est-ce pas la maxime de saint Ignace : compter sur Dieu, mais comme si tout le succès dépendait de nous seuls? Et le conseil du Maître n'est-il pas de nous instruire auprès des gens du monde, d'apporter aux intérêts de notre âme le sérieux et le sens pratique qu'ils ont en leurs affaires?

Le premier travail est de nous connaître : avoir le courage de nous regarder en face, la loyauté de nous juger. Le Père Lenoir ne se mâche pas les vérités. Il suffit de lire quelques lignes du bilan qu'en dix points détaillés il dresse de ses manquements : «... 5° manque de *justice* dans ma façon de parler des autres : médisances nombreuses, calomnies même, par le fait de plaisanteries exagérées, critiques... 7° manque d'*humilité* à propos de mes prédications : souci de me faire valoir, préoccupation de l'effet produit... » Et puis lui, le porte-Christ, a encore peur des obus : n'est-ce pas une injure personnelle à son Chef? lui, l'apôtre, reste timide devant les officiers, en face des groupes : c'est lâcheté.

A sa perspicacité, qui est grande, il ajoute celle non moins avertie de ses supérieurs et de ses frères. Plus heureux que son biographe enquêtant auprès des officiers du 4e sur les déficits de son héros, il obtient, lui, d'appréciables réponses. Tout un petit carnet, quatorze pages de sa fine écriture, est plein des menues observations recueillies au cours de sa vie religieuse : en marge, la date, l'auteur ou l'occasion de la remarque; puis en deux lignes, en quelques phrases au plus, nettement formulé le défaut extérieur, la légère infraction, la tendance moins heureuse à corriger. Au carnet sont adjointes sept ou huit consultations plus étendues sollicitées de quelque obser-

vateur perspicace : le P. Lenoir savait choisir. Une certaine obstination pas assez accueillante aux idées d'autrui, quelque affectation dans les témoignages de sa charité, sont les défauts plus souvent signalés. Voici comment un de ces « Criton (1) », qui se reconnaîtra si ces lignes lui tombent sous les yeux, lui précisait en 1911 ce dernier point : «... Il y a [dans votre vertu] plus de volontaire que de spontané, et cela risque de paraître à quelques-uns affecté. Dans tous les cas il faudrait une charité plus incorporée à vous-même, et qu'on sente qu'elle monte du fond du cœur, qu'on se sente aimé comme étant tel ou tel, comme individu, et non pas seulement comme terme d'une relation officielle, comme « frère » ou comme élève. Saint Paul disait : *Quis infirmatur et ego non uror?* Voilà la charité qui va chercher dans l'homme non pas une qualité abstraite, mais la réalité vivante, qui, si elle est douloureuse attendrit le cœur, et qui l'échauffe si elle est belle. »

De ces lignes le frère Lenoir dut apprécier l'exacte psychologie. Il suffit de les rapprocher du témoignage cité plus haut du lieutenant Bédier pour juger à quel point il sut, cette fois, entrer dans la pensée de son conseiller et conquérir l'objectif qu'on lui montrait.

Ainsi le Père prend-il soin de s'éclairer. Lui, l'homme aux initiatives, — un brin chimérique, juge-t-on souvent autour de lui, alors que déjà plus d'une de ses chimères est devenue réalité, — il n'a jamais fini de consulter. Ses supérieurs, ses égaux, le plus modeste de ses « enfants », du moment qu'il en espère quelque lumière. Qu'on se souvienne comme il requiert avec insistance l'avis de son caporal-brancardier pour décider s'il doit, au retour de l'ambulance, revenir au 4e Colonial, ou y laisser le nouvel aumônier « qui a très bien pris et fera beaucoup mieux ».

Vient l'heure de la décision. Nul n'a mieux pratiqué pour lui d'abord, avant de l'enseigner ou plutôt d'y guider (2) comme naturellement les volontés droites qui se confiaient à lui, la discipline si raisonnable et si divine de l'*élection*.

Prier, — se formuler nettement les raisons pour, les raisons contre; — les mettre en balance, — les apprécier à la seule

(1) C'est la signature au bas de la note, qui porte en titre : *ad fratrem humilem* — « *Exaltabitur* ».

(2) Voir *Vie*, p. 291.

lumière de la fin surnaturelle, — enfin dans une dernière et fervente prière offrir la décision, la faire ratifier : cela lui est devenu familier, quotidien. C'est sa manière de consulter Dieu, de prendre l'avis du divin Chef. « J'ai été à mon conseil », pourrait-il dire avec sainte Jeanne d'Arc. Dans les occasions importantes c'est encore plume en main qu'il discute et pèse *pour* et *contre*, en deux colonnes, au bas desquelles la conclusion s'inscrit comme d'elle-même sous la lumière de l'Unique fin. Quoi d'étonnant si, comme Jeanne d'Arc, il se montre ensuite inébranlable en ces décisions : n'a-t-il pas droit de les regarder un peu comme celles de Dieu? Est-ce merveille qu'il se porte à l'exécution avec quelque impétuosité, « comme un bolide », disait un collègue d'avant-guerre.

Mais cette exécution même, il la faut assurer. Et les plans s'esquissent, condensant en brèves formules le travail de la réflexion, ramenant les efforts à l'unité d'un objectif défini, jalonnant les détails de l'avance.

Sur quatre petites pages format carte de visite logées en son portefeuille, il peut retrouver chaque jour le résultat de sa retraite de Braux. Nous en reproduisons les deux premières qui donneront bien l'idée de sa manière :

Au Cœur Sacré de Jésus-Hostie

Élection 1915 (Noël)

Toujours la conformité de vues, de sentiments, de volonté, d'action avec le Sacré Cœur de Jésus, mais plus spécialement cherchée et réalisée par la PRIÈRE.

« Jesu, mitis et humilis corde, fac cor meum secundum cor tuum. »

(par un contact permanent, régulièrement renforcé).

PROGRAMME

1) *Sainte messe*, centre de tout. La dire moins précipitamment, avec plus de prière.

2) *Méditation*. Chaque soir, déterminer l'*heure* et le *sujet* de la méditation du lendemain; heure entière, si possible; au moins 1/2 heure, sauf impossibilité; avant la messe, à moins que celle-ci ne doive être dite trop tôt. — Pendant l'heure fixée recevoir les confessions, s'il s'en présente, mais ne rien entreprendre d'autre, sauf urgence. Si j'ai l'esprit trop encombré, méditer par écrit.

3) *Examen*. En sortant des deux repas, 1/4 d'heure chacun, si

possible; au moins 5 minutes, sauf impossibilité. En profiter pour examiner devant Notre-Seigneur et avec lui tous mes besoins, tous mes projets.

4) *Chapelet*, dans la journée, aux moments perdus; sinon, le soir, avant de m'endormir.

5) *Recours à Jésus-Hostie* (sur moi ou au Tabernacle) à multiplier tout au long du jour (et de la nuit).

Suit un questionnaire d'examen et quelques indications pour les revues de semaine ou du mois; enfin une recommandation de S. S. Benoît XV aux membres de la Compagnie de Jésus, touchant la vie intérieure.

Ce n'est pas que le P. Lenoir crût à l'efficacité *ex opere operato* des programmes écrits. Mais il savait que vague et indécision sont quasi synonymes, et qu'il n'est pas meilleure garantie contre ce double écueil de la vie spirituelle que la formule écrite. Elle aide à faire clair dans une âme; n'est-ce pas la moitié de l'œuvre de sanctification?

Il avait dû expérimenter sur lui tout premier l'efficacité d'industries telles qu'il en suggérait à son ancien élève, Toty, le fumeur obstiné :

« Matin et soir recueillez-vous, le temps de prononcer : Mon Dieu, par le sacrifice de ces cigarettes j'aurais des âmes à sauver ; mais non, je ne vous les sauverai pas. »

S'obliger à voir clair en tout et à fond et jusque dans le détail du *meilleur service de Dieu*, ce fut sans doute un de ses secrets, et pour une part le résultat de ses méthodes.

Quant au progrès de l'exécution, il est surveillé de près. Comme un rouleau d'enregistreur, la petite feuille d'examen particulier permet de suivre au jour le jour la courbe de la fidélité (1). Le P. Lenoir s'astreint à ces « minuties ». Mieux que cela : avec discrétion et à bon escient, mais fréquemment, il les conseille aux âmes d'élite qu'il sait découvrir nombreuses, souvent parmi des convertis de la veille. Il distribue les petites feuilles; il rédige des questionnaires adaptés aux besoins de chacun. Son bienheureux Père ne lui a-t-il pas livré l'examen particulier, non comme un exercice réservé aux parfaits, mais comme une pratique normale d'ascèse chrétienne à ensei-

(1) Dans la 2e édition de la *Vie* on a eu l'heureuse idée de reproduire la feuille d'examen retrouvée sur lui, marquée sans une seule lacune jusqu'à la dernière demi-journée.

gner à toute âme de bonne volonté, fût-elle jugée incapable de parcourir la carrière des Exercices ?

* * *

Ainsi se révèle à nous la spiritualité du P. Lenoir : spiritualité de lumière et de décision, — réaliste et pratique, — revêtant comme naturellement les formes militaires qu'elle emprunte aux circonstances.

Ce n'est guère pourtant que l'extérieur et comme le corps ; il nous reste à pénétrer l'âme. Examens, plans de vie, discipline de la volonté : moyens normaux d'ascension, voulus de Dieu, qui peut du reste les suppléer et brûler les étapes. Il faut voir le *but* qui dirige, la *flamme* qui échauffe.

Le but est en toute spiritualité l'accomplissement de la volonté de Dieu ; la flamme unique est la charité. Cependant cette volonté divine revêt des aspects divers ; la charité, comme l'Esprit qui l'inspire, est multiforme.

Pour le P. Lenoir, le règne de Jésus-Christ et plus spécialement de Jésus-Hostie, ce qu'il appelle parfois la « percée eucharistique », est ce qui décide de tout, ce qui illumine tout, son but à lui, sa façon de louer et de servir Dieu. Et la charité qui l'y guide prend la forme du don total de soi aux âmes.

Son journal spirituel s'intitulerait bien : Pour le meilleur service des âmes ; et ce trait a tellement marqué toute sa vie de guerre, qu'après une longue conversation pleine de son souvenir, le général Berdoulat résumait son impression en ces termes : « L'abbé Lenoir s'était donné... donné, oui, donné », répétant de lui, sans peut-être y prendre garde, le mot de l'Apôtre au sujet du Seigneur : *tradidit*.

Donné à ses élèves de Beyrouth et de Marneffe, donné surtout à ceux qu'il appelle couramment et naturellement ses « enfants » du 4e Colonial : *filioli*, disait saint Paul. Pour combien d'entre eux eût-il pu ajouter avec l'Apôtre : *quos iterum parturio* ! « Larmes aux yeux. Nous sommes amis. *Je l'adopte* », glisse-t-il dans l'*Agenda* après sa première rencontre avec le *Petit Patrouilleur* : lui, et combien d'autres !...

A peine la Providence les lui a-t-elle confiés, qu'il ne peut s'en sentir séparé. Sa place réglementaire au G. B. D. lui devient intenable. Quand ses enfants peinent et souffrent, lui

serait à l'abri : impossible. Notre-Dame du Bon Conseil lui vient en aide : le 7 novembre 1914, jour de sa fête, il inscrit sur l'agenda, au sortir d'une entrevue avec son divisionnaire : Espoir et Joie. Le 9, l'affaire est réglée : l'aumônier désormais ne quittera plus son régiment dont il partagera les souffrances, les espoirs, les deuils, toute la vie.

Dès lors il réalise à la lettre la première consigne de saint Ignace à tout supérieur de sa Compagnie : porter devant Dieu sa communauté et la sentir peser sur ses épaules (1). Cette charge qu'il a cherchée, que pour rien au monde il ne déposerait, il en sent la « responsabilité infinie ». Deux mille, deux mille cinq cents pâques ne suffisent pas à son zèle, tant qu'une portion du troupeau demeure hors de son atteinte. Il lui faut parfois toute sa confiance en Jésus, qui suppléera par lui-même, pour n'être pas accablé.

« Pourquoi cette malédiction de Dieu sur notre 15 août? écrit-il en 1915. Pourquoi n'a-t-il pas pu venir à ces centaines d'âmes qui, dans quelques jours, paraîtront devant lui? Car ce que nous devions faire près d'Arras quand on nous y a subitement transportés, nous le ferons sans tarder, ici ou ailleurs, et ce sera la grande tuerie. L'Assomption devait les y préparer; aucune fête ne la remplacera d'ici là. Et alors? — Je me demande quel a été l'obstacle aux grâces nécessaires; et j'ai grand, grand'peur que ce soit moi. Si vous saviez, cher bon ami, combien je suis inférieur à la tâche... Maintenant plus que jamais je me sens impuissant, incapable, je ne sais que faire, que dire; vis-à-vis de Notre-Seigneur comme vis-à-vis des soldats, je me sens paralysé, — et je sais qu'un compte terrible me sera demandé, que je ne pourrai rendre. Priez beaucoup, beaucoup pour moi, excellent ami, — non pas à cause de moi qui n'en vaux pas la peine, mais à cause de mes pauvres marsouins, dont je ne sauve pas les âmes...

« Demandez surtout deux choses au bon Maître, à la Sainte Vierge, à saint Joseph : d'abord que je ne sois pas un obstacle à leurs grâces, mais que je sois en tout et à chaque instant te qu'ils me veulent (dans ma manière de faire, de dire, de penser...) pour le règne de Dieu dans mon régiment; — ensuite qu'avant les prochains combats nous puissions avoir quelque messe ou cérémonie générale qui remplace notre 15 août manqué, et où communient tous ceux qui auraient communié ce matin, et d'autres, beaucoup d'autres encore, à la façon du bon Dieu qui fait ses seconds plans plus beaux que les premiers, — quand on le mérite... »

(1) « Rectoris officium erit in primis oratione et sanctis desideriis totum collegium velut humeris suis sustinere. »

Ah! qu'il les aime ses « enfants »! « Pour faire du 4e Colonial un régiment de saints je donnerais ma vie. Je la donnerais pour un seul. » Nous savons qu'il l'a fait; au 9 mai 1917 une âme était en péril, dans le champ de blé du Piton jaune, sous les mitrailleuses ennemies : le bon pasteur n'hésita pas.

Comme il souffre avec eux! Quels accents pour pleurer ceux qui tombent chaque jour! Soixante-douze noms parmi « tant et tant d'autres » se pressent sous sa plume à la méditation sur le ciel : « ses saints de la guerre » qui le précèdent et qui l'attendent.

Quelles inquiétudes surtout pour leurs âmes! soit qu'un cantonnement de repos les expose à plus de dangers, ou les disperse hors de l'atteinte de l'aumônier, — soit qu'il croie voir se dessiner une campagne contre les méthodes qui seules mettent l'Eucharistie à la portée du combattant. Lui, qui a toujours refusé toute permission tant que le 4e est au front, s'échappe alors quarante-huit heures, retrouve la sobre latinité du régent de Marneffe pour rédiger en une nuit un rapport détaillé, et obtient pour son interprétation pratique des décrets existants, non la consécration officielle qu'il ne réclame pas, mais la pleine approbation romaine qui le rassure et l'encourage.

Ses enfants, il les aime tels qu'il sont, avec leurs manières frustes, leurs défauts, leurs misères. Il secourt les corps comme les âmes : n'est-ce pas la consigne du Maître, *curate infirmos*? « Pendant les cinq jours [de l'attaque de la Somme, juillet 1916] il fesait qu'adporter de l'eau au soldat et penser des blessés ». Son agenda est plein des menues commissions dont il se charge pour eux : bougie, allumettes, cigarettes, huile, papier à lettre...

Aimer, c'est tout son apostolat.

Et c'est, pourrions-nous dire, toute sa vie spirituelle. Car l'apostolat n'y est pas un surcroît, pas même une seconde fin surajoutée à celle de sa propre sanctification. Il est sa sainteté même. Il ne sera saint qu'en étant apôtre, le plus possible, le mieux possible. D'un bout à l'autre du journal de retraite on entend le « *Vae mihi nisi evangelizavero* », ou le « *Pro eis sanctifico meipsum* ».

Tout, absolument tout, est vu en fonction de ce but qui s'inscrit dès la première ligne : « Votre plus grande gloire [ô Jésus], l'accomplissement de vos desseins sur moi et, par moi, la plus grande extension possible de votre Règne Eucharistique. »

Ses *fautes* : terrain perdu, retard subi, dont il sent profondément le remords ; — les *mouvements de nature* : résistances à l'action du Chef, qu'il faut briser à tout prix. Il en faut si peu pour compromettre l'œuvre, diminuer le résultat : une impatience qui ferme un cœur ; une méconnaissance des tactiques divines qui fait échouer le moyen providentiellement préparé. Les *progrès* qu'il envisage sont ceux qui doivent assurer plus pleinement la souplesse de l'instrument entre les mains de Dieu : confiance, — vue de foi, — *prière* surtout, qui demeure le mot d'ordre suprême, parce qu'elle est la liaison assurée, le contact permanent qui permet au Maître d'agir par son apôtre.

Ainsi dans tout le déploiement d'ascèse, que détaillaient nos pages précédentes, rien du formalisme qui se complaît en résultats dûment inscrits sur le papier ; rien du scrupule anxieux qui n'en finit jamais avec les retours sur soi ; mais l'unique souci de réaliser jusqu'au bout la pensée, « la moindre préférence » du Maître intérieur, l'éveil de l'esprit et du cœur toujours tendu vers le but par l'amour.

Et le dernier mot de cet amour ainsi penché vers l'avant n'est-ce pas saint Paul qui nous le donne : « *Je poursuis ma course pour tâcher de saisir : car j'ai moi-même été saisi par le Christ* » ?

Jésus-Hostie a *saisi* son apôtre, et l'apôtre s'est livré à l'emprise de Jésus. Voilà tout le secret.

Écoutons encore le journal de retraite :

> « 21 décembre, 8 h. ... Un chef, le colonel Pruneau, le général Malcor, le général Gouraud, le général de Castelnau, organisent un coup d'audace, une percée héroïque où tous les braves tomberont à la suite du Chef, comme lui, mais où la France trouvera sûrement la victoire. Il demande un aumônier, volontaire comme tous les autres, pour accompagner les hommes, les entraîner avec lui, leur assurer à tous la mort sainte. Enthousiasme. Reconnaissance d'être accepté. Alors, le plus possible.
>
> « Jésus, le Chef idéal, le Cœur parfait, type parfait de l'intelligence, du cœur, de la volonté, de l'action, des dons physiques, le tout divinisé : Jésus, mon bon Maître et mon divin Ami, a organisé la percée eucharistique à travers les réseaux de Satan. Le salut des âmes, le salut du monde, le règne de Jésus est au bout assuré, définitif, infiniment glorieux à Dieu. Mais il y faut le travail acharné, surtout contre soi, la souffrance continue et à toute dose, la mort ; — toujours comme Jésus-Hostie et avec lui. Il demande des prêtres volontaires. — Mais, de plus, il m'a

> regardé, moi, tandis que j'étais en train de l'offenser. Il m'a regardé d'un regard d'amour et de prédilection, d'un regard dominateur et suppliant à la fois, pour m'appeler, moi, à cette expédition où sa pensée de Chef me réservait une place de choix, une mission particulière, une des plus belles. Enthousiasme. Fierté dans ma confusion. Reconnaissance d'être accepté, d'être appelé. Alors, le plus possible! *Tout.* »

De quand date cet attrait particulier pour l'Eucharistie et cet appel à la propager? Soudaine irruption de la grâce à l'occasion du décret de Pie X sur la communion ou prise de possession progressive? Peu importe. Dès son arrivée en théologie l'autel est l'unique centre de sa vie. Études, action, conversations convergent vers l'Eucharistie. Il arrive que pour une fête de saint Thomas, chargé de faire devant ses frères le panégyrique annuel de leur Maître et Patron, il se laisse entraîner par son sujet favori et s'attire le reproche d'avoir fait plutôt, à l'occasion du Docteur de l'Eucharistie, une belle exhortation sur la Communion. On remarque autour de lui sa ferveur liturgique, son respect des prêtres de sa communauté, sa dévotion pour tout ce qui touche au Saint-Sacrement. Dans ses notes une feuille datée d'Ore 29 septembre 1909 porte cet engagement :

> « Pour la plus grande gloire du Sacré-Cœur, par amour et par reconnaissance, je m'engage par vœu à propager partout et toujours et de tous les moyens en mon pouvoir la pratique de la Communion quotidienne comme régime normal de tout chrétien. »

et l'année suivante en la fête du T. S. Sacrement il ajoute :

> « Et je promets de faire servir au règne eucharistique du Sacré-Cœur, ainsi entendu, toute l'influence et l'autorité qui me seront données sur les âmes, particulièrement sur les prêtres et sur les nôtres. »

Ainsi, dès cette date, le P. Lenoir est définitivement conquis. Un amour le possède et le presse, *caritas urget me* : il aura tour à tour dans son cœur et sous sa plume tous les accents que nous lui connaissons chez l'Apôtre.

Cri de détresse désemparée de l'amour déçu : cette lettre du 15 août 1915, dont nous citions plus haut un fragment et qui a mis des larmes dans bien des yeux ; ou bien celle qu'il écrivait de Vertekop à Noël 1916 après une messe de minuit « bien triste dans son éloignement et dans sa solitude ». Ne croirait-

on pas y entendre un écho du : « *Gravati sumus supra virtutem ita ut taederet nos etiam vivere* » ?

Dans ses adieux d'Eksissou aux jeunes de la classe 17 rappelés en France, ne sont-ce pas les mêmes larmes, la même inquiète sollicitude que dans les adieux de Paul aux anciens d'Ephèse ?

Puis c'est l'amour exultant aux jours de triomphe du Bien-Aimé, lorsque, parmi les sonneries de clairon et le roulement des tambours, un piquet de volontaires rend au Divin Chef les honneurs que lui refusent les règlements. Joie de l'ami de l'époux que, dans la sacristie, le P. Lenoir savoure délicieusement, tandis qu'à son invitation un autre prêtre a les honneurs de la cérémonie.

Mais c'est aussi l'amour vengeur, qui frappe à tranchant de phrases acérées et pressantes les insulteurs de Dieu, comme Jeanne poursuivait les ribaudes du plat de son épée, ou comme saint Paul criait aux faux-frères judaïsants : *Utinam abscindantur!* « Oh ! qu'il était colère ! » déclarait un témoin. Mais il faut lire cette *Défense des droits de Dieu* écrite d'un trait, sous l'outrage à son Maître. N'est-elle pas aujourd'hui encore pleine d'à-propos ?

« Un fait : un sergent a dit : « Messieurs, je vous annonce « qu'aujourd'hui X... a communié... » *Rires.*

« X... s'est tu ; il a eu grand tort. Il y a des cas où il vaut mieux se taire. Il y en a d'autres où *il faut* parler ; non pas discuter, mais dire un mot qui impose le respect.

« Si la religion est morte ou mourante dans certains pays, c'est à cause des faibles, des catholiques. Partout on attaque la religion, on l'attaquera toujours. Notre-Seigneur l'a dit : ses disciples seront toujours haïs et moqués à cause de lui. Mais a-t-il dit de se cacher ? Il a dit de défendre ses droits, d'être ses *témoins*, s'il le faut jusqu'au sang. Un témoin doit parler quand c'est nécessaire.

« Quand on attaque la religion du Christ, où sont ses témoins ? Les uns se cachent, rougissent ; ce sont des lâches. Les autres croient sage de se taire ; pas d'histoire... Je suis mon chemin... J'ai ma religion pour moi.

« 1° Non, pas pour vous votre religion, pour Dieu. Ce qui est attaqué ce n'est pas votre religion à vous, c'est la religion de Jésus-Christ. Si vous aimez Jésus-Christ, vous devez vous lever pour le défendre. Si on insultait votre mère, vous vous tairiez ? Non... Eh bien ! on insulte votre Dieu, celui qui vous aime plus que votre mère, à qui vous devez plus encore qu'à votre mère.

« 2° D'autant plus que d'autres sont présents. Il y a des adversaires impossibles à convertir, oui. Mais certainement sur le nom-

bre se trouvent quelques timides qui voudraient pratiquer, qui n'osent pas parce que les plaisanteries seraient pour eux. Si vous les faisiez taire, ils viendraient, ils observeraient la loi divine et ils seraient sauvés. »

De tels accents ne trompent pas : c'est bien l'amour qui parle. Amour passionné, puisé dans la prière, en cette prière sauvegardée, défendue jalousement parmi la vie la plus mouvementée qui soit. Prière tantôt aride et tantôt consolée, que rien ne nous révèle comme sortant des voies communes excellemment pratiquées ; où persévéramment la réflexion tend à rejoindre le colloque, à l'établir dans l'âme, pour le prolonger durant la journée.

Au contact de Jésus-Hostie, porté presque continuellement sur lui durant plus de deux années, l'âme se pacifie ; les impétuosités même de l'amour prennent un ton plus apaisé. L'entretien avec le Maître devient de plus en plus habituel et comme naturel, et l'image qui vient à l'esprit est celle de cette église de Courtémont, décrite par un témoin, où, sous l'intendance de l'aumônier, Jésus-Christ de son tabernacle préside au repos d'une salle de lecture et de correspondance, en même temps qu'au sanctuaire il reçoit les adorations des fervents et épanche les richesses de sa grâce.

Cette familiarité, unie à un sentiment de respect que peu eurent aussi profond, cette façon de mêler le divin Maître à toute sa vie reste une marque du P. Lenoir. Il savait l'imprimer à ses enfants, et plusieurs mois après sa mort j'eus moi-même l'occasion, dans un passage au 4e Colonial, d'en être frappé parmi les quelques anciens qui y demeuraient.

Il eût fallu parler encore de sa direction si souple et si stimulante à la fois ; dire comme il savait inspirer confiance et générosité par la confiance qu'il témoignait lui-même au moindre commencement de bonne volonté ; dire surtout comment il l'orientait aussitôt vers l'action et savait faire de tous ses dirigés des apôtres.

Puissent ces quelques pages prolonger quelque peu l'influence de sa direction et de sa vie ! Puissent-elles, en soulevant un peu le voile de sa vie intérieure, faire croître chez ceux qui l'ont connu le désir et l'espoir de voir un jour, à la gloire du Dieu de l'Eucharistie, officiellement proclamée par l'Église la sainteté de son apôtre !

Fernand de Lanversin, S. J.

Un traité de la vie spirituelle [1]

Nous avons parlé dans une précédente chronique du *Memento de la Vie Spirituelle* dans lequel le P. Gerest énonçait les idées selon lesquelles il a modifié et complété l'ouvrage si justement estimé du P. Meynard. Ces idées sont celles mêmes que la *Vie Spirituelle* donne comme l'expression de la doctrine traditionnelle et plus particulièrement de la pensée de saint Thomas. Indiquons brièvement les principales modifications et additions faites au travail du P. Meynard.

On peut d'ailleurs s'en rendre facilement compte, car les additions au texte primitif sont placées entre crochets, et les numéros complémentaires sont indiqués en caractères gras.

L'Introduction sur l'essence de la vie spirituelle a été heureusement développée, les diverses acceptions du mot « surnaturel » précisées, et dès ces premières pages on voit que la vie unitive comporte *normalement* la contemplation infuse, et que la vie mystique est caractérisée par la prédominance des dons du Saint-Esprit, par le régime des dons, où l'âme est plus passive qu'active sous l'action du Maître intérieur. Ce qui permet à l'auteur d'affirmer comme nous (p. 48) que toutes les âmes en état de grâce sont appelées à la vie mystique d'une façon générale, éloignée et suffisante, puisqu'elles ont reçu les dons du Saint-Esprit, qui se développent avec la charité, pour remédier à l'imperfection du mode d'agir des vertus.

Quant à l'appel prochain à la vie mystique, il se manifeste par les trois signes classiques expliqués par saint Jean de la Croix, et qui marquent le passage de la méditation à la contemplation.

Après cette introduction, le P. Gerest a apporté fort peu de changements aux chapitres du P. Meynard consacrés à la voie purgative et à la voie illuminative; il y a cependant mieux

(1) *Traité de la vie intérieure* ou Petite Somme de théologie ascétique et mystique selon saint Thomas d'Aquin, par le P. Meynard, O. P., nouvelle édition modifiée et complétée d'après les travaux les plus récents sur la vie spirituelle, par le P. R. Gerest, O. P. 2 vol. in-12, 584 et 576 pp. 36 fr. Lethielleux, Paris, 1925.

déterminé ce qu'est d'après sainte Thérèse l'oraison de recueillement, qui est d'abord active, puis passive, et qui marque la transition entre la vie ascétique et la vie mystique. Cette manière de concevoir l'oraison de recueillement lui a permis de supprimer à bon droit le chapitre du P. Meynard intitulé : « Des oraisons acquises de quiétude et d'union » ; il est clair, en effet, que pour sainte Thérèse l'oraison de quiétude est infuse.

Le P. Gerest a renvoyé aussi très justement au début de la Vie mystique les beaux chapitres sur l'union à Dieu que le P. Meynard avait mis à la fin de l'Ascétique. Il l'avait fait, semble-t-il, à regret, car il disait, porté par la doctrine traditionnelle (I, n° 272) : « On voudra bien ne pas oublier que pour avoir un ensemble *de la vie unitive,* telle que nous l'avons décrite (I, 8), il faut joindre aux questions générales traitées ici la seconde partie de notre travail (la théologie mystique). » C'était reconnaître que la vie unitive n'a sa plénitude normale que lorsqu'elle est d'ordre mystique et comporte la contemplation infuse.

Aussi, plus fermement que M. Tanquerey, le P. Gerest a-t-il justement traité (t. II), sous le titre de *Vie Mystique,* du plein épanouissement de la vie illuminative et de la vie unitive, selon la doctrine de saint Jean de la Croix, *Nuit obscure,* l. I, c. 14 : « Les progressants ou avancés se trouvent dans la voie illuminative, c'est là que Dieu nourrit et fortifie l'âme par contemplation infuse. » C'est pourquoi cette expression *Contemplation infuse* remplace ici partout celle de « contemplation extraordinaire » dont se servait le P. Meynard, tout en disant (II, n° 75) qu'on peut humblement la désirer. C'est bien là le fond de sa pensée, et il y voyait justement la doctrine de saint Thomas. Mais, comme il avait malencontreusement appelé la contemplation infuse « contemplation extraordinaire », on aurait pu lui objecter : « Vous dites ailleurs qu'il ne faut pas désirer l'extraordinaire; vous devriez donc reconnaître qu'il n'est pas légitime de désirer cette contemplation. »

En réalité, cette contemplation infuse n'est pas de soi extraordinaire, mais elle est dans la voie normale de la sainteté le fruit d'une grâce éminente; et c'est là ce que montre fort bien le P. Gerest, en corrigeant certaines déviations accidentelles du P. Meynard pour ramener son enseignement aux grandes lignes traditionnelles. De ce point de vue il traite très

exactement, selon saint Jean de la Croix et sainte Thérèse, des purifications passives et des divers degrés de la contemplation infuse, en renvoyant à la fin, dans un Appendice, les chapitres relatifs aux grâces mystiques extraordinaires : visions, paroles surnaturelles, révélations...

Ce livre ainsi remanié rendra les plus grands services, car sur toutes les questions importantes de spiritualité il cite les textes de saint Thomas qui s'y rapportent; il en montre le sens et la portée, en éliminant d'autres textes, indiqués par Vallgornera, qui n'ont qu'un rapport éloigné ou trop vague à ces questions.

Le P. Gerest est resté fidèle à l'idée dominante de l'unité de la vie spirituelle, qui a inspiré la revision de cet ouvrage, et comme il le dit, t. II, p. VI : « Vraisemblablement le R. P. Meynard l'aurait suivie, s'il lui avait été donné de bénéficier des travaux récents qui ont apporté bien plus de précision et de clarté sur les questions relatives à la vie spirituelle. »

L'ouvrage devient ainsi plus un et plus conforme aux principes de saint Thomas, comme à ceux de saint Jean de la Croix. Nous le recommandons vivement aux âmes intérieures désireuses d'avoir sous forme de catéchisme spirituel une réponse sûre à ces hautes questions. Il a été très lu dans les communautés contemplatives et de vie mixte; il le sera encore beaucoup. Nous le recommandons aussi aux séminaristes et aux directeurs spirituels, comme le meilleur manuel français exprimant sur tous ces problèmes la vraie pensée de saint Thomas. Ainsi revisé, il contient tout ce qu'il y a de substantiel dans les deux volumes latins in-8 de Vallgornera : *Theologia mystica S. Thomae*, il y ajoute beaucoup d'applications pratiques et le résultat des études actuelles. Sachant tout ce que coûte une pareille revision, nous devons savoir gré à l'auteur d'avoir ainsi mené ce travail à bonne fin, pour le bien des intelligences et des âmes nombreuses qui le demandaient (1). Le P. Gerest se trouve, comme il le dit lui-même (t. II, p. XII), en parfait accord non seulement avec les écri-

(1) Pour une réimpression facile à prévoir, nous aimerions à la fin une table alphabétique beaucoup plus complète, comme était celle du P. Meynard. Quant aux synopsis, elles valent dans la mesure où elles expriment d'une façon très simple des divisions vraiment fondées sur la nature des choses.

vains habituels de la *Vie Spirituelle*, mais avec le P. Louis Peeters, S. J. *Vers l'Union divine par les exercices de saint Ignace*, c'est bien aussi la doctrine des PP. Lallemant, Surin, Grou, échos fidèles de la tradition. C'est une joie pour nous de retrouver aujourd'hui dans un des manuels les plus classiques, comme celui-ci, l'expression authentique et non diminuée de cette grande tradition qui remonte, par les mystiques les plus sûrs, par saint Thomas, par saint Bonaventure et par les Pères, aux plus belles pages de saint Paul et de l'Évangile sur la grandeur de la perfection chrétienne.

R. Garrigou-Lagrange.

Sur les pas de saint Jean de la Croix [1]

Ce petit livre de vulgarisation, comme le dit l'auteur, s'adresse à toutes les âmes de bonne volonté, soucieuses de leur sanctification, fidèles à la méditation, pour leur signaler surtout l'écueil où la plupart trébuchent et se découragent. Elles y trouveront, sous une forme simple et méthodique, la doctrine de saint Jean de la Croix sur la régénération spirituelle qui s'opère « dans le désert et dans la nuit » par le renoncement absolu au monde et à soi-même. L'auteur montre la transition de l'état où l'âme, avec le secours de Dieu, travaille énergiquement sur elle-même, à celui où elle est travaillée par la grâce de la contemplation obscure, lorsque Dieu s'empare d'elle pour la purifier et la rendre apte à l'union divine.

Monseigneur Landrieux enseigne (p. 17), comme l'a toujours fait la *Vie Spirituelle* : « C'est une erreur du monde de croire et de dire qu'en dehors du sacerdoce et de la vie religieuse, très rares sont les âmes que Dieu appelle à la perfection... Il en est de cette question de la perfection comme de la question du salut. Tous les hommes ne se sauvent pas, bien que

(1) Mgr Landrieux, évêque de Dijon, *Sur les pas de saint Jean de la Croix*. Lethielleux, 1 vol. in-12, 177 pp.

tous soient visés par la Rédemption. De même tout baptisé est un aspirant, un candidat à la perfection, car l'aboutissement normal de la vie surnaturelle, c'est *l'union divine*, en quoi consiste la perfection..... Qu'il y ait peu d'élus, en fin de compte, dans ce royaume des parfaits..., cela prouve seulement que la plupart ne répondent pas ou restent en chemin. » — Item p. 121 : « Pourquoi la plupart de ceux qui y paraissent appelés n'arrivent-ils pas à franchir cette dernière passe (les purifications passives) ? Vraisemblablement ils ont manqué de courage, ils n'ont pas répondu avec assez d'énergie aux provocations austères et délicates de l'amour divin. »

La route à suivre est indiquée par un bon résumé de la *Montée du Carmel* et de la *Nuit obscure* ; on souhaiterait çà et là quelques indications de nature à avertir que le second de ces ouvrages ne parle pas d'une *nuit autre* que celle dont saint Jean de la Croix a parlé dans la *Montée*, mais seulement *d'un autre aspect de cette nuit de la Foi* (cf. *Montée*, Prologue, et l. III, c. 1). Le premier ouvrage n'est pas seulement ascétique, il est en bien des parties mystique, puisqu'il traite même longuement de l'usage à faire des communications surnaturelles ; mais il montre surtout ce que l'âme *doit faire*, tandis que le second ouvrage montre ce qu'elle *reçoit*, *pâtit*, comment elle est travaillée par Dieu. Ce sont souvent deux aspects simultanés, car si la purification *active* des sens et de l'esprit est très généreuse, elle ne tarde pas à *s'accompagner* de la purification *passive*. Ce point a été récemment noté par plusieurs auteurs et en particulier par le P. Pascal du Saint-Sacrement, C. D., dans l'article *Jean de la Croix (saint)* du *Dictionnaire de Théologie catholique*, col. 779, et c'est une chose très importante pour établir ce qu'est d'après le saint l'unité de la vie spirituelle. On voit bien en effet dans la description faite des sept péchés capitaux au début de la *Nuit obscure* qu'il s'agit là souvent de défauts de personnes qui ne sont pas avancées dans la vie intérieure ; il est dit (*Nuit obscure*, I, c. 2) : « On en arrive à ne plus oser déclarer simplement ses péchés, de peur de se rabaisser, et, en les palliant pour les rendre moins répréhensibles, on finit par s'excuser, au lieu de s'accuser. Il y a aussi *le confesseur spécial pour les mauvais cas*, l'autre restant réservé à la confidence exclusive du bien, pour qu'il garde une excellente opinion de son pénitent. » Ceux qui agissent ainsi et se laissent souvent aller à la gourmandise spirituelle dont il est

parlé au même endroit ne sont pas des avancés. Aussi saint Jean de la Croix dit-il (*Nuit obscure*, l. I, ch. 8) : « La purification *passive* des sens est commune, elle se produit chez le grand nombre des *commençants* » ; or elle est le seuil de la vie mystique.

Monseigneur Landrieux note bien en terminant, p. 171 : « Outre que *la Montée du Carmel* trouve son achèvement normal dans la *Nuit obscure de l'âme*, la doctrine de la purification passive éclaire tellement celle de la purification active, qu'il est difficile de les séparer. A force de répéter que ces grâces austères de la nuit obscure ne sont accordées qu'à un petit nombre, il ne faudrait pas croire ni dire qu'elles sont positivement refusées aux autres... C'est nous qui nous dérobons aux premières avances, aux premières épreuves... ; nous avons peur de la croix. Alors, arrêté par ces lâchetés et ces infidélités, Dieu ne pousse pas plus loin son travail de purification. Ce n'est pas la grâce qui nous a été refusée ; c'est nous qui avons manqué à la grâce. »

Ce petit livre sera lu avec grand profit dans les séminaires, les couvents, les associations de piété. Il montre admirablement la place du renoncement dans la vie chrétienne et le but si hautement désirable auquel il conduit.

Sans être autre chose qu'un ouvrage de vulgarisation, il résume beaucoup plus fidèlement la pensée de saint Jean de la Croix que la thèse de huit cents pages écrite par M. Jean Baruzi après un travail acharné de quinze ans (1). Cette thèse, qui manifeste une érudition considérable et une très grande admiration pour saint Jean de la Croix, contient plusieurs des erreurs philosophiques et théologiques les plus graves, qu'on relève dans les écrits du rationaliste Henri Delacroix, à qui du reste ce travail est dédié. C'est un signe caractéristique d'une époque encore profondément minée par un modernisme radical, qui va jusqu'à la négation de la vie de la grâce. Nous sommes très peinés de trouver dans cette thèse récemment soutenue en Sorbonne des affirmations comme celles-ci : « En dépit de l'apparence, Jean de la Croix traduit moins un devenir affectif qu'une recherche intellectuelle. Il cherche à comprendre Dieu de moins en moins grossièrement ; il veut arriver

(1) *Saint Jean de la Croix et le problème mystique*, par Jean Baruzi. Paris, Félix Alcan, 1924, 40 fr.

à penser divinement. *Peu importe qu'il s'imagine y parvenir par une action de Dieu en lui* » (p. 278). « Son christianisme nous enserre et nous prend, à certains égards, comme le fait celui d'un Pascal. Mais, en même temps, *nous sommes conduits en quelque sorte au-delà du christianisme* » (p. 234). — « La mystique de Jean de la Croix, plus intimement que toute autre expérience catholique, *rejoint la vie spirituelle de ceux*, à quelque confession qu'ils appartiennent et qu'ils soient ou non attachés à un dogmatisme déterminé, *qui ont chassé de leur pensée toute représentation et même toute notion de Dieu...* » (p. 453). « Et de la sorte se combinent (dans la Foi de Jean de la Croix) *la plus grossière soumission à une autorité externe* et une intime élaboration à laquelle ne préexiste aucune matière » (p. 456). Pour M. Baruzi, lorsque saint Jean de la Croix parle de « contemplation infuse » effet d'une inspiration spéciale du Saint-Esprit, le mot « *infus* » ou « surnaturellement *reçu* de Dieu » est « une *expression tout anthropomorphique*, pour désigner l'arrêt d'un mécanisme jugé inférieur, l'élargissement de notre être loin de tout mouvement indiscret et dangereux... Mais cette réception n'implique pas un *extrinsécisme* » (p. 609).

On arrive ainsi au pur modernisme, à la négation de la distinction de la nature et de la grâce, distinction que saint Jean de la Croix n'a cessé de proclamer dans les termes les plus énergiques et les plus profonds ; toute la vie spirituelle, dont il a parlé, procède de la grâce sanctifiante des vertus et des dons, dans un ordre infiniment supérieur à la vie *naturelle* de l'intelligence humaine ou même de l'intelligence angélique : « Ainsi, dit-il, la lumière de grâce appelle un autre abîme de grâce, qui est cette transformation de l'âme en Dieu (1). » Rien n'inspirerait plus d'horreur à saint Jean de la Croix qu'une doctrine mystique *naturaliste*, qui nie les plus grands dons de Dieu et qui réduit à rien la parole de Notre-Seigneur : « *Si scires donum Dei!... Aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquae salientis in vitam aeternam* ». (2)

R. Garrigou-Lagrange.

(1) *Vive Flamme*, 3e str., vers. IV, XVII.

(2) Voir sur cet ouvrage de M. Jean Baruzi l'étude de Dom Ph. Chevallier, de Solesmes, récemment publiée ici même.

De la vie d'oraison [1]

Voilà, dans un petit nombre de pages, une précieuse doctrine, et vraiment une parole inspirant l'Amour. Cet opuscule paraît sans nom d'auteur, mais, à bien regarder cette trame, on devinera peut-être quelles mains l'ont ourdie : vous y trouverez tissés, avec un art très sûr, des fils tirés aux meilleurs écheveaux, et notamment à ceux de saint Thomas, de saint Jean de la Croix, de sainte Térèse, de Jean de Saint-Thomas.

Ces conseils de vie spirituelle s'adressent spécialement aux intellectuels. Ce ne sont que des jalons, mais en si juste nombre et si bien placés, qu'ils indiquent tout le chemin : on vous montre, dans ces courts chapitres, les harmonies de la vie intellectuelle et de la vie d'oraison et les indispensables conditions de celle-ci ; comment la perfection de la charité tombe sous le précepte, non comme sa matière mais comme sa fin, et comment la divine contemplation est le moyen indispensable pour parvenir à cette fin ; en quelle manière l'homme se meut ou est mû par l'Esprit-Saint dans l'oraison, et, dans une page magnifiquement dense et lumineuse, en quoi consiste le fruit du Don de Sagesse, qui en est l'épanouissement tout ensemble austère et savoureux ; enfin quelles exigences plus proches ou immédiates, quels renoncements ou quelles préférences, quelles dispositions d'âme requiert cette poursuite de la perfection, chez un homme du monde, adonné par état à la vie active, mais aspirant, par nécessité d'amour, à posséder l'esprit de la vie contemplative.

Je ne sais pas si vous trouverez ailleurs, en des lignes aussi brèves, tant de lumière sur les points les plus délicats de la doctrine spirituelle.

Vous irez par une belle, féconde et consolante voie, et bien près à la suite du Maître, si vous suivez ce guide bon et sage.

ÉT. LAJEUNIE.

(1) *De la vie d'oraison*, à l'Art Catholique, 6, place Saint-Sulpice, Paris.

Avec la permission des Supérieurs
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne)